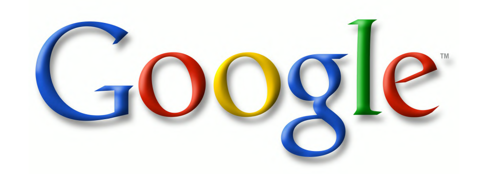


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

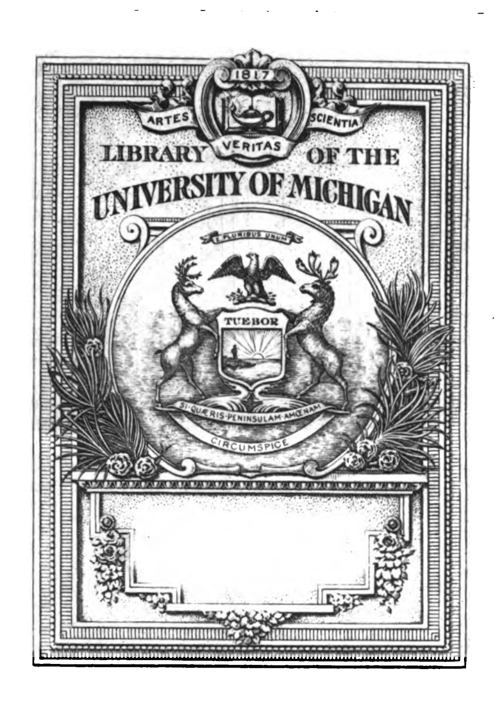
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

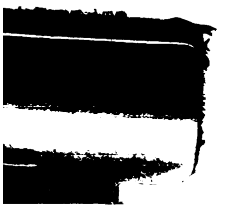
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

DUPL
A 725,614

Digitized by Google





Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

348
A742
1815

Digitized by Google

Digitized by Google

848
A742
1815

OEUVRES

DE

D'ARNAUD, François Thomas Marie de Baculard

CONTENANT

EUDOXIE, LE C. DE GLECHEIN.

TOME NEUVIÈME.

AVEC FIGURES.

A PARIS,

Chez LAPORTE, Libraire, rue Christine.

M. DCC. CXV.

Digitized by Google

Digitized by Google

Rom. Lang.
Boutefoy
11-24-31
24936

11-30-31

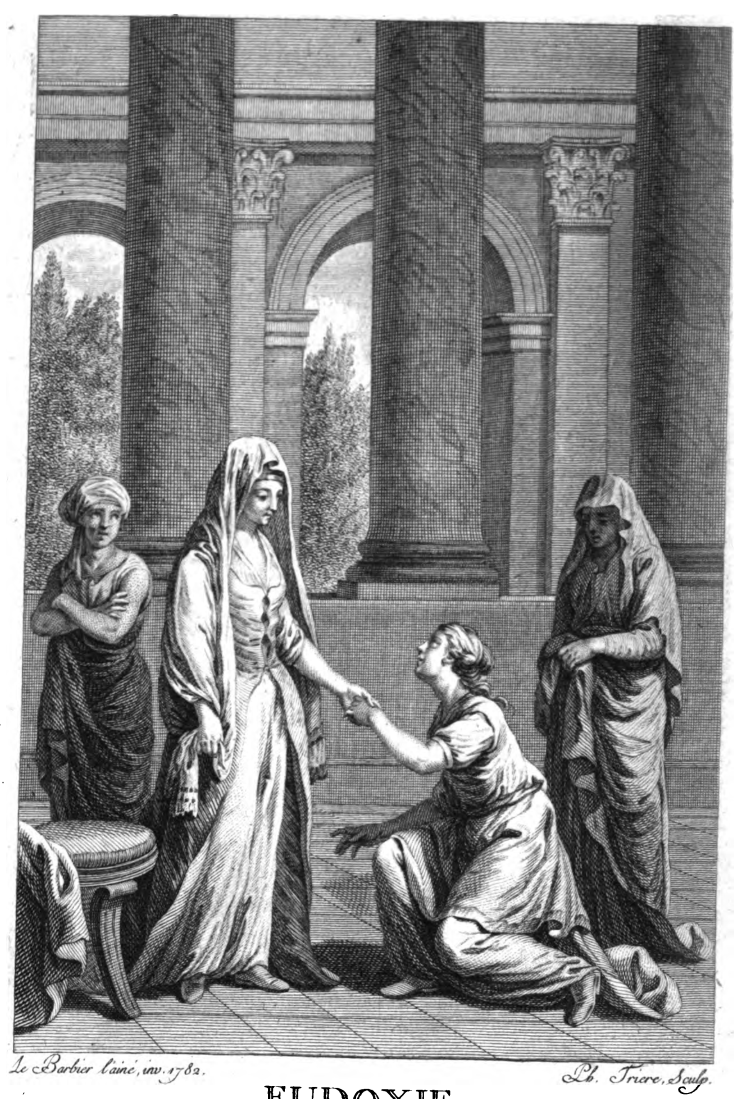
EUDOXIE.

Digitized by Google

848
A742
1815

Digitized by Google

Digitized by Google



Le Barbier l'aîné, inv. 1782. *Ph. Triere, Sculp.*

EUDOXIE.

Digitized by Google



EUDOXIE.

ATHENES sembloit se survivre à elle-même, & sa mémoire, en quelque sorte, lui conservoit cette

Athenes sembloit &c. » Il ne restoit plus (nous dit un auteur » de ces temps-là) que le cadavre, ou même l'ombre d'A- » thenes ; on n'y retrouvoit que les noms de ces lieux » devenus célebres par tant de beaux ouvrages ». Les Athé- niens, vains, menteurs, malgré leur prodigieux abaissement, se repaissoient encore de leur noblesse & de leurs fables ab-

Digitized by Google

considération & cette renommée qu'elle s'étoit acquises à tant de titres, dans ses beaux jours; ses monuments, en attestant sa grandeur passée, excitoient encore l'amour des arts; on ne pouvoit fouler les cendres de Sophocle, & d'Euripide, sans se sentir échauffé du feu de la poésie; le nom d'Homere, dans cette ville, retentissoit de toutes parts; on se montroit à l'envi le Lycée, le Portique, les lieux où Socrate, où Platon enseignoient leurs disciples, & cherchoient à former des sages. C'en étoit assez pour faire naître le désir d'aller porter son hommage aux débris d'une république dont la postérité s'entretiendra dans tous les temps. L'empereur Adrien eut tant de vénération pour les restes d'Athenes, qu'il y fit élever des bâtiments magnifiques, entr'autres une bibliotheque qui ne le cédoit qu'à celle des Ptolomées. Vers la fin du quatrieme siecle, la jeunesse la plus distinguée accouroit achever ses études dans ce séjour, que,

---

surdes; ils prétendirent, lorsqu'Alaric entra victorieux dans leur ville, que Pallas s'étoit montrée sur les remparts, armée de son égide. Achille aussi, selon eux, avoit jetté l'effroi dans le cœur des Goths : il leur étoit apparu tel qu'il se fit voir aux Troyens, après la mort de Patrocle.

ſans flatterie, on pouvoit appeller l'aſyle & le ſanctuaire des ſciences. Bazile, Grégoire de Naziance, Julien, Libanius, Symmaque, tous excellents eſprits, exercés déjà dans les écoles de Conſtantinople, de Céſarée, de la Paleſtine, lui durent ce dégré de perfection, qui les mit ſi fort au-deſſus de leurs contemporains.

Léonce étoit un de ſes principaux ornements, & à la tête de ſes Sophiſtes ; ce nom, que l'abus n'avoit point encore dégradé, déſignoit des hommes eſtimables, voués à l'étude & à la pratique de la ſageſſe, ainſi que les maîtres qui profeſſoient dans les académies. Ce philoſophe célebre avoit puiſé dans toutes les ſources du bonheur : il étoit riche, ſavant, & irréprochable dans ſa conduite, jouiſſant de cette réputation brillante, la flatteuſe & unique récompenſe des talents & des vertus ; il avoit deux fils, & une fille ; cette derniere, ſi connue ſous le nom d'Athénaïs, étoit d'autant plus chere à l'auteur de

Sous le nom d'Athénaïs &c. C'eſt ainſi qu'elle nous eſt repréſentée dans la continuation des mémoires de littérature & d'hiſtoire par le pere Deſmolets : » Léonce connut l'eſprit de » ſa fille, au point qu'il la jugea capable de réuſſir en toutes

Digitized by Google

ses jours, qu'elle réunissoit à une beauté rare, une ame sensible & forte, & l'esprit le plus agréable & le mieux cultivé. L'éloquence, la poésie, la philosophie sembloient lui avoir donné, par la bouche de son pere, leurs sublimes leçons. Elle s'étoit proposé pour modele, la fameuse Hypatie; effective-

---

» les sciences; il fut son maître; elle excella en éloquence, » poésie, philosophie, & toutes les parties des mathématiques. La nature, pour orner de si beaux talents, lui avoit » prodigué ses graces, & donné la science de plaire. Tout » conspiroit en elle pour la rendre aimable, tout se prêtoit » mutuellement des charmes ». Plus loin, il nous détaille ses agréments : » Jeune Grecque, parfaitement sage, d'une » beauté surprenante, ayant le visage le plus gracieux, les » traits déliés, & délicatement assortis, de grands yeux vifs » & touchants, le nez bien-fait, un air fin, une blancheur à » éblouir, les cheveux blonds & frisés par ondes, la taille » belle, la démarche noble; tout prévenoit dans ses manieres, » & tout plaisoit dans son esprit, que les sciences enrichissoient » de ce qu'elles ont de plus exquis, &c. ».

La fameuse Hypatie. Desmolets, & le Beau s'accordent pour faire l'éloge de cette fille célebre, & accuser l'emportement des Chrétiens à son égard, que le premier de ces historiens traite, avec raison, de zele insensé. C'est ainsi que le Beau

Digitized by Google

ment la malheureuse fille de Théon, comme savante, & comme femme de la plus haute vertu, s'étoit

---

nous trace sa malheureuse avanture : » Hypatie étoit payenne, » fille de Théon, fameux géometre d'Alexandrie. Plus sa- » vante encore que son pere, elle s'étoit acquis une brillante » réputation par ses ouvrages, & par les leçons publiques » qu'elle faisoit sur toutes les parties de la philosophie. On » accouroit en foule de toute l'Egypte, & même des autres » provinces pour recevoir ses instructions. Le célebre Synese » avoit été un de ses disciples ; elle étoit à la tête de l'école » Platonicienne, & pour assortir son extérieur à sa profession, » elle avoit pris le manteau de philosophe. Aussi renommée, » mais plus chaste que l'ancienne Aspasie de Milet, quoi- » qu'elle fût parfaitement belle, elle se faisoit respecter de » cette foule d'auditeurs, que sa beauté, autant que son » savoir, assembloit autour d'elle ; & l'histoire lui rend ce » témoignage, qu'au milieu d'une jeunesse passionnée & en- » treprenante, la pureté de ses mœurs se conserva hors d'at- » teinte même à la médisance. Comme elle recevoit de fré- » quentes visites des premiers magistrats, & que le préfet » déféroit beaucoup à ses conseils, le peuple se persuada qu'elle » formoit le principal obstacle à la réconciliation de Cyrille, » & d'Oreste ». (Cyrille étoit évêque d'Alexandrie, qui avoit peut-être un caractere trop impétueux, & Oreste remplissoit la préfecture d'Egypte ; l'un & l'autre se brouillerent par

Digitized by Google

attiré l'eſtime univerſelle ; ſa mort, le crime de quelques Chrétiens animés d'un emportement bien différent du zele pur qui doit les inſpirer, ne fit qu'ajouter à ſa gloire.

Le pere d'Athénaïs ne cachoit point la préférence qu'il lui accordoit ſur ſes autres enfans. Valere &

---

rapport aux Chrétiens, & aux Juifs, qui éleverent une ſédition dans Alexandrie, & s'égorgerent mutuellement.) » Un jour » donc qu'Hypatie ſortoit de ſa maiſon, une multitude de » forcenés, à la tête deſquels étoit Pierre, lecteur de l'égliſe » d'Alexandrie, s'attroupent autour de ſon char, l'en arrachent » par force, la traînent à l'égliſe nommée la Céſarée, & ſans » égard, ni pour la ſainteté du lieu, ni pour ſon ſexe, ni pour » l'humanité même, ils la dépouillent, lui déchirent le corps, » la mettent en pieces, & portent ſes membres, ſéparés les » uns des autres, à un lieu de la ville nommé Cinaron, où » ils les réduiſent en cendres ». Ce qui excite preſqu'autant l'indignation, c'eſt que le crime demeura impuni ; il n'en coûta que de l'argent aux coupables, pour acheter la protection des eunuques, qui préſenterent à l'empereur ce meurtre ſous les couleurs qu'il leur plut d'inventer. C'eſt ainſi que de tout temps la vérité a eu de la peine à ſe faire jour juſqu'au trône, & encore y parvient-elle rarement dans ſa pureté.

Digitized by Google

Généſius, à la vérité, avoient peu profité de leur éducation. » Leur unique mérite (obſerve avec raiſon » un hiſtorien eſtimable) étoit d'être les freres d'A- » thénaïs «, à qui l'on prodiguoit déjà les éloges.

Une maladie mortelle vient frapper Léonce au moment qu'il jouiſſoit d'une ſanté floriſſante. Ne pleure point (dit-il à ſa fille, qui ſe livroit à la douleur) : j'ai percé les nuages de l'avenir ; j'expire, l'ame remplie d'une conſolation qui me ſuivra au tombeau : une éclatante deſtinée t'attend. En conſéquence de ce ſingulier preſſentiment, le mourant fit ce teſtament, qu'on ne manqua point d'accuſer de biſarrerie & d'injuſtice : » Je laiſſe tous mes biens » à mes deux fils, Valere & Généſius, à condition

---

Fit ce teſtament. Il rappelle celui d'un autre homme plus philoſophe peut-être que Léonce : il laiſſoit deux enfants, l'un plein d'eſprit, & l'autre d'une ſtupidité reconnue ; le pere ſe garda bien de léguer au ſot une portion égale à celle de ſon frere. » C'eſt une bête, dit-il : la fortune ne manquera point » de l'accueillir, au lieu que ſon frere, avec des connaiſſances » & des talents, reſtera, à coup sûr, dans l'indigence ». La prédiction ſe vérifia : l'hébété devint très-riche, & celui dont on prônoit l'eſprit & les lumieres, ſe trouva trop heureux d'avoir hérité du bien médiocre de ſon pere.

Digitized by Google

» qu'ils donneront à leur sœur Athénaïs, cent pieces
» d'or : j'ai prévu, & même je meurs assuré que son
» mérite lui sera d'une assez grande ressource pour
» qu'elle n'ait pas besoin d'une somme plus considé-
» rable ».

Cette exhérédation accable également de surprise & de chagrin Athénaïs, qui croyoit peu aux présages de son pere, qu'on pouvoit traiter d'illusions; elle cherche à faire valoir les droits du sang, & de la nature; elle conjure ses freres, se jette en pleurs à leurs genoux, ne sollicite, n'implore qu'une faible légitime. Qui peut toucher des ames souillées

---

Cent pieces d'or. Font environ treize à quatorze cents livres de notre monnoie,

Qu'on pouvoit traiter d'illusions. Léonce croyoit aux absurdités de l'astrologie, maladie dont il y a long-temps que l'esprit humain est affligé, & qui d'ailleurs tient à sa nature; ce philosophe prétendoit avoir saisi la destinée de sa fille, à laquelle les astres promettoient une fortune éclatante; & ce qui accrédite ces sottises, & leur donne l'authenticité de l'évidence, c'est que le hasard permet quelquefois que l'effet suive ces sortes de prédictions. Il arriva qu'Athénaïs fut élevée au trône. Nous avons une infinité d'exemples de ce genre, qui n'ont pas peu contribué à étendre & à fortifier le cours de ces chimeres.

Digitized by Google

& endurcies par l'intérêt rarement ſéparé de l'inhumanité ? Ils pouſſent la barbarie juſqu'à chaſſer leur ſœur de la maiſon paternelle : ce dernier trait porte le déſeſpoir dans le cœur de l'infortunée Athénaïs ; prête à ſuccomber aux maux, aux dangers qui accompagnent l'indigence, elle ſe détermine à s'aller réfugier chez une parente dont l'état médiocre ſembloit lui promettre de la ſenſibilité. Tout malheureux doit bien ſe garder d'attendre quelque pitié de la part des riches : c'eſt là que ſe trouvent les entrailles de fer & d'airain. Les parens de la triſte fille de Léonce, qui étoient à leur aiſe, lui avoient fermé leur maiſon : il n'y eut que l'humble réduit d'Emine qui s'ouvrît à ſa niece ; Athénaïs lui confia ſes peines, ſes larmes ; ſa tante la conſola, lui fit même entrevoir des rayons d'eſpérance : — Selon les apparences, ma chere niece, nous obtiendrons la juſtice qui vous eſt due ; peut-être ici l'implorerions nous en-vain ; c'eſt à la capitale de l'empire qu'il faut nous rendre : là, le crédit ne peut rien ſur le bon droit & ſur la vérité ; tout nous parle de la ſageſſe & des lumieres de la ſœur de

---

De la ſœur de Théodoſe. Pulchérie entroit à peine dans ſa

Digitized by Google

Théodose ; on prétend que l'infortune s'ouvre un accès jusqu'aux pieds du trône ; nous irons embrasser

---

quinzieme année, lorsqu'elle se chargea de l'administration à laquelle Anthemius avoit jusqu'alors présidé. » De tous les » enfants d'Arcadius (dit le Beau) cette princesse seule avoit » hérité de la grandeur d'ame de son ayeul (Théodose le » Grand) ; la prudence, qui est dans les autres le fruit de » l'expérience, fut en elle un don de la nature. Un coup d'œil » aussi sûr que pénétrant, lui découvroit promptement ce » qu'il falloit faire, & l'exécution suivoit aussitôt. Elle par- » loit également bien grec & latin, & écrivoit poliment dans » ces deux langues ; elle étoit pourvue de toutes les graces » de la beauté, d'un accès facile, libérale envers les pau- » vres : elle fit construire un grand nombre d'églises, d'hôpi- » taux, & jamais ces pieuses fondations ne coûterent un » gémissement aux peuples ». Aussi un tel caractere n'est-il pas échappé au pinceau mâle & vigoureux de notre grand Corneille : c'est dans la bouche d'une pareille femme qu'il a dû mettre ces vers, (acte premier, scene premiere, *Pulchérie*, comédie héroïque.)

» Je vous aime, Léon & n'en fais point mystere ;
» Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire.
» Je vous aime, & non pas de cette folle ardeur
» Que les yeux éblouis font maîtresse du cœur,
» Non d'un amour conçu par les sens en tumulte,
» A qui l'ame applaudit, sans qu'elle se consulte,

Digitized by Google

les genoux de Pulchérie, & du-moins nous exciterons sa compassion.

» Et qui, ne concevant que d'aveugles désirs,
» Languit dans les faveurs, & meurt dans les plaisirs!
» Ma passion pour vous, généreuse & solide,
» A la vertu pour ame, & la raison pour guide,
» La gloire pour objet, & veut, sous votre loi,
» Mettre en ce jour illustre, & l'univers, & moi «.

En butte à des intrigues qui paraissaient blesser son noble orgueil, Pulchérie abdiqua d'elle-même le suprême ministere, & de son propre mouvement alla s'exiler dans une maison de campagne située à seize mille de Constantinople. Quelques années après, le désordre s'étant mis dans les affaires, au point que l'empire penchoit vers sa ruine totale, le pape Léon écrivit à cette princesse : il la conjura, en quelque sorte, de revenir à la cour; elle reprit donc les rênes du gouvernemeut, sans se plaindre de son frere, sans lui dénoncer les auteurs de sa disgrace ; devenue pour ainsi dire maitresse de l'état, à la mort de Théodose II, elle punit ceux qui avoient abusé de son autorité, se choisit un mari, sans vouloir manquer à son vœu de virginité, pour ne point laisser passer la puissance impériale en des mains qui la dégraderoient. Elle préféra un guerrier d'une naissance obscure, & âgé de plus de cinquante-huit ans, aux seigneurs de la cour les plus distingués & les plus aimables. » Marcien (lui dit la princesse) » je connais votre vertu, & je puis la couronner ; mais pro-

Digitized by Google

Emine se hâte d'exécuter le projet qu'elle a conçu ; l'un & l'autre ont donc pris le chemin de Constantinople.

L'Orient en-effet voyoit, avec autant d'étonnement que d'admiration, une princesse, dans l'âge des graces & des plaisirs, occupée de l'unique soin de soutenir la couronne de son frere. La vie de cette femme, si digne de louanges, le phénomene & la gloire de son sexe, fut un sacrifice continuel aux intérêts de Théodose II ; on a dit » qu'elle ren-

» mettez-moi, avec serment, que si je vous honore du nom » de mon époux, vous ne me troublerez jamais dans la résolution irrévocable que j'ai prise de conserver ma virginité » jusqu'à la mort. A cette condition, je vous donne ma main, » & l'empire ». Pulchérie finit sa carriere, âgée de cinquante-quatre ans, le 18 Février, 453, comblée de gloire, & servant encore l'état après sa mort, puisqu'elle lui laissoit Marcien pour maître : mere tendre des pauvres, elle les nomma ses héritiers. Tout l'Orient lui donna des larmes ; on lui éleva une statue sur son tombeau, & l'église célebre, en son honneur, une fête que l'amour seul des vertus eût suffi pour instituer.

De Théodose II. Il fut extrêmement attaché à la religion ; peut-être porta-t-il trop loin cette excellente qualité, parce que

Digitized by Google

» fermoit en elle seule un conseil de vieillards ». Et

---

l'abus, & même le mal sont toujours à côté du bien. » Ce » prince avoit une connaissance assez approfondie des lettres, » des arts, sur-tout de l'astronomie, & de l'histoire naturelle; » il jugeoit très-bien du mérite des ouvrages d'esprit, & encou- » rageoit les savans par des honneurs & des récompenses; il » avoit aussi appris à peindre & à modeler; personne n'étoit plus » adroit à tous les exercices du corps, son extérieur étoit doux » & agréable, sa taille moyenne & bien proportionnée, ses » yeux noirs & à fleur de tête, ses cheveux blonds; sans faste, » sans orgueil, frugal, infatigable, supportant aisément le » froid & le chaud, la faim & la soif; il fut un modele de » patience & de douceur, en sorte qu'il étoit plus maître de » ses passions que de ses sujets, aussi insensible aux aiguillons » de la colere qu'aux attraits de la volupté; jamais il n'écouta » les conseils de la vengeance. La principale vertu de Théo- » dose, & celle qui faisoit le fond de son caractere, étoit une » sage & noble modestie &c. ». Il y a un des préambules de ses ordonnances qu'on ne sauroit trop mettre sous les yeux des princes. *Nous sommes disposés à croire* (dit Théodose), *que nous recevons un bienfait, lorsque nous trouvons occasion de faire du bien à nos sujets. Nous regardons un jour comme perdu pour nous, quand nous n'avons pu l'ennoblir par quelque action de bienveillance. Nos libéralités laissent, dans notre ame, une secrete satisfaction. Rendre les hommes heureux, c'est la plus*

Digitized by Google

ſans contredit le regne du ſucceſſeur d'Arcadius peut être appellé l'ouvrage de Pulchérie. Des mains, pour

---

noble fonction des princes : elle rend l'homme coopérateur de Dieu même.

D'Arcadius &c. Le prince le plus incapable de ſoutenir la dignité de ſouverain ; ſon extérieur répondoit à la faibleſſe de ſon eſprit. C'eſt à ce regne qu'on peut placer la chute de ce coloſſe, qui durant plus de douze cents ans, avoit ſemblé écraſer l'univers de ſa maſſe ; l'empire romain ne fut plus qu'un ſimulacre qui en impoſoit encore par ce qu'il avoit été ; les ſymptômes de diſſolution qui annoncent la ruine des états, ſe manifeſtoient dans toutes leurs criſes. » Le crime (dit le Beau » avec énergie) avoit perdu ſa honte ». L'hiſtorien en rapporte un exemple qui au premier coup d'œil excitera le rire, & vu plus ſérieuſement, il produira l'indignation : » Euthalius de » Laodicée étoit employé en Lydie : il tourmentoit la pro- » vince par ſes concuſſions. Rufin, qui ſe réſervoit ce privilége, » le fit condamner à une amende de quinze livres d'or, & » envoya des officiers pour le forcer à payer. Euthalius » leur compta la ſomme, & l'enferma dans un ſac qu'il ſcella » du ſceau public ; mais il eut l'adreſſe d'y ſubſtituer un autre » ſac parfaitement ſemblable. La cour ne fit que rire de cette » fourberie. On voulut voir Euthalius : ce fut la cauſe de ſon » avancement ; on le nomma Gouverneur de la Cyrénaïque ». Ne diroit-on pas que ce trait d'hiſtoire appartient à nos jours ?

inſi

Digitized by Google

ainsi dire ; condamnées à manier le fuseau, gouvernerent avec prudence & fermeté les rênes de l'empire. Toutes les qualités du grand Théodose avoient,

---

Qu'on juge des abus & du luxe effréné qui dévoroient les deux empires d'Orient & d'Occident. La corruption avoit fait de si grands progrès, il en étoit né des fortunes si insultantes, qu'à Rome il y avoit des familles qui possédoient quatre millions, quatre millions & demi de revenu ; les riches de la seconde classe n'avoient qu'environ un million & demi, un million de rente. Rechercheroit-on encore d'autres causes de la destruction de l'Empire Romain ? Nous n'exposerons qu'un exemple du désordre affreux qui affligeoit toutes les parties de l'état : » Julien avoit borné à dix-sept le nombre des agents du » prince, & ils étoient montés, depuis son regne, à dix mille ». La peste véritable qui consuma les Romains, fut donc ce luxe sans pudeur, bien plus homicide que tous les fléaux qu'ils éprouverent pendant près d'un siecle. Je l'avouerai, on ne sauroit jetter, sans émotion, les yeux sur ce tableau touchant. Une des choses qui flétrissent le plus le regne avili d'Arcadius, fut sa cruelle lâcheté à l'égard du vertueux Chrysostome, dont il causa, pour ainsi dire, la mort, l'ayant abandonné à la rage de ses persécuteurs.

Du grand Théodose. Celui-ci bien différent de ses fils, appellé par ses grandes qualités au trône, a mérité qu'on dît que *sa bonté croissoit avec sa grandeur*. Il faut qu'il ait eu bien des vertus pour avoir fait oublier, ou supporter du-moins le meurtre

en quelque ſorte, été tranſmiſes avec ſon ſang à ſa petite-fille; elle réuniſſoit aux plus nobles ſentiments,

---

de Theſſalonque : la poſtérité ſemble même le lui avoir pardonné. C'eſt à cette occaſion que St. Ambroiſe montra quelle majeſté a la religion, quand elle défend la cauſe de l'humanité! *L'eſſentiel pour un prince* (diſoit Théodoſe) *n'eſt pas de vivre long-temps, mais de bien vivre.* Il n'enviſageoit dans la ſouveraineté, *que le pouvoir d'étendre ſes bienfaits.* Sans être ſavant, il avoit un goût exquis pour tout ce qui concernoit la littérature. La lecture de l'hiſtoire ſur-tout l'intéreſſoit extrêmement. Senſible à l'amitié, à la reconnaiſſance, il regardoit l'ingratitude comme le comble des vices. Ce fut cet empereur qui interdit aux Payens cette coutume abominable, dont on ne peut gueres découvrir l'origine, d'immoler des victimes : il ne leur permit que des offrandes de fruits ou de fleurs. Comment les hommes ont-ils pu imaginer que d'autres hommages fuſſent agréables à la Divinité? Nous conviendrons avec la même impartialité, que ce prince commit une faute impardonnable, en admettant des barbares dans ſes troupes : il leur mit, pour ainſi dire, les armes à la main, & leur apprit l'art de la guerre, ce qui leur facilita les moyens de ſe tourner dans la ſuite contre leurs bienfaiteurs, & d'entraîner la chute de Rome. Que manqua-t-il à Théodoſe pour réunir toutes les qualités qui conſtituent le monarque? Il ne connut point les hommes, & c'eſt un des premiers éléments, ſans contredit, de la ſcience ſi difficile de régner.

Il y eut ſous ce regne des Payens reſpectables par

Digitized by Google

les plus brillantes connaissances, & sa beauté ne le cédoit point à son esprit. Cette princesse avoit donc bien des obstacles puissants à combattre, sa jeunesse, ses charmes, cette espece d'éblouissement & d'ivresse

---

leurs vertus & leurs talents : Prétextat, posséda des dignités, sans les avoir recherchées ; & ce qui lui fait le plus d'honneur, c'est qu'il mérita l'estime de Théodose. Libanius fit souvent briller son éloquence en faveur des malheureux ; il vouloit qu'il y eût une loi qui défendît les sollicitations auprès des juges. Symmaque disoit, *que le faste ne releve pas la magistrature, que ce sont les mœurs du magistrat qui en font le plus bel ornement ;* il mande à Valentinien, qui avoit nommé d'assez mauvais officiers subalternes, résultat nécessaire de la brigue, & de la protection presque toujours aveugle dans ses faveurs, *que la nature produisoit assez d'honnêtes gens pour remplir les postes de l'état, que, pour les démêler dans la foule, il falloit d'abord écarter ceux qui demandoient, que, ceux qui méritoient, se trouveroient dans le reste.* Les princes devroient avoir sans cesse devant les yeux ces observations de Symmaque. Valentinien, en despote imbécille, & en logicien bien digne de pitié, répond, *qu'il n'est pas permis de raisonner sur la décision du souverain, que c'étoit offenser la majesté impériale, que de douter du mérite d'un homme qu'elle a honoré de son choix.* Il est aisé de voir qu'au-delà des Alpes, on a toujours été entiché de la manie d'infaillibilité, & c'étoit-là un des personnages qui commandoient à l'univers !

Digitized by Google

presque inséparable du rang suprême, cette sensibilité, que rarement on n'éprouva point à vingt ans; il est vrai que la religion & la vertu furent toujours dans cette ame sublime les impressions dominantes.

Depuis quelque temps, Pulchérie recherchoit plus qu'à l'ordinaire la société de Paulin; c'étoit elle qui

---

De Paulin. Voici comme le pere Desmolets nous le représente : » On avoit mis auprès de Théodose un jeune seigneur » nommé Paulin, qui plaisoit à tout le monde; il avoit une » figure agréable, une grande délicatesse de génie, beaucoup » de goût & de facilité pour les sciences, les exercices sérieux » & divertissants &c. En un mot, il se faisoit adorer ». Paulin fut digne en effet de toute l'amitié de son maître, & porta, pendant long-temps, le nom de favori, sans que l'envie & les courtisans osassent lui en faire un crime. La fortune à la fin parut s'offenser d'un si rare bonheur. Paulin, dont ses connaissances dans les arts, avoient rendu la société nécessaire à l'impératrice, & qui d'ailleurs n'avoit rien à se reprocher dans cette liaison innocente, succomba sous les trames de ses ennemis : on sut empoisonner l'esprit du prince, armer en un mot la jalousie, & la jalousie d'un souverain : il ne vit plus dans Paulin qu'un lâche séducteur; il trouva aisément un prétexte pour l'écarter de la cour; l'infortuné favori fut envoyé à Césarée de Cappadoce, & là, Théodose mit le comble à ses préventions injustes, en lui faisant ôter la vie. Leçon bien instructive pour ces insensés dignes de compassion, qui peuvent compter un instant sur la faveur !

Digitized by Google

l'avoit placé auprès de Théodose : ce jeune seigneur avoit sçu mériter l'intimité & la confiance dont l'honoroit son maître ; il ne pouvoit être confondu avec ces lâches, qui n'usent de leur ascendant sur l'esprit du prince, que pour égarer ses penchants, tourner sa facile bonté en faiblesse avilissante, & le rabaisser d'erreurs en erreurs à ce dégré de corruption dont il n'est gueres possible de se retirer. Paulin sembloit le disputer à sa bienfaitrice, pour rendre l'empereur capable de porter le sceptre des Constantin ; il l'échauffoit continuellement par le récit des belles actions de ses ancêtres ; il ne

Des Constantin. Si l'on entend par un grand homme, quelqu'un qui a fait de grandes choses, assurément cet éloge ne sauroit se refuser à Constantin ; il avoit fondé, en quelque sorte, un nouvel empire ; il possédoit ce qui en impose toujours à la multitude, la gloire du conquérant. Ses moindres actions portoient l'empreinte de cette grandeur qui répand son éclat sur les fautes, & semble même les effacer. Un juge qui écarte les titres, la prévention, qui n'estime l'homme qu'autant qu'il fait réellement du bien à l'homme, verra Constantin d'un coup d'œil plus sévere : il nous présentera son fils mourant victime d'une abominable jalousie : & assurément ce n'étoit pas sous ces traits que Paulin l'offroit à Théodose II.

Digitized by Google

cessoit sur-tout de lui parler de son ayeul, dont le nom sera consacré à jamais dans ce petit nombre de monarques qui ont mérité que l'histoire s'occupât de leur mémoire. Ce favori, si peu ressemblant à ses pareils, étoit à la cour un modele de vertu; mais cette conduite admirable ne l'empêcha point d'avoir un cœur : il s'oublia au point de l'écouter, & de nourrir un penchant qui ne pouvoit être couronné du succès : enfin ses yeux ne voyant point la barriere insurmontable que lui opposoit le sort, oserent se lever sur la sœur de son souverain; Paulin ne fut point frappé du rang où le ciel avoit fait naître Pulchérie : il n'apperçut, il ne sentit que le pouvoir de ses charmes, & il se livra à tout l'emportement d'une passion effrénée. Le présomptueux courtisan avoit cependant encore la force de renfermer cette ardeur si indiscrete; il y avoit même des moments où il ne se déguisoit point l'audace de ses vœux peu mesurés : mais la présence de la princesse l'avoit bientôt replongé dans un délire qui n'étoit que trop condamnable.

Pulchérie, plus maitresse d'elle-même, a la fermeté de s'examiner, de porter jusqu'au fond de son cœur une lumiere que toute autre que la sœur de Théodose auroit pris soin d'écarter; elle descend donc dans son ame,

Digitized by Google

ſans vouloir ménager ſa faibleſſe ; elle y ſurprend des ſentiments, qui, au premier aſpect, révoltent ſa fierté :
— D'où naît en moi une impreſſion... que je n'avois point encore éprouvée ? J'aime à voir, à entendre Paulin, & quand nous ſommes ſéparés, je me trouve diſtraite, réveuſe, triſte ; j'attends, avec une impatience extrême, le moment qui me rendra ſa préſence ; l'ai-je revu ? mes regards viennent-ils à rencontrer les ſiens ? je ne ſais quelle émotion........ j'aimerois !.. ah ! trop faible Pulchérie, ne cherche point à t'en impoſer : oui, tu connais, tu reſſens l'amour ; & quel en eſt l'objet ?.... Déchirons mon cœur, arrachons-en ce trait, qui n'eſt déjà que trop profond ! ce n'eſt pas un prince, un ſouverain, un empereur qui me cauſe ce trouble : c'eſt un ſimple courtiſan, un ſujet ; un ſujet ! voilà l'ennemi de mon repos, de ma gloire !... il eſt vrai qu'il eſt aimable, qu'il a des vertus, qu'il mérite les faveurs que mon frere répand ſur lui, qu'il contribue avec moi à éclairer, à fortifier une ame deſtinée à faire le bonheur du monde, qu'il eſt digne d'un trône..... y eſt-il aſſis ? A qui ſeroit-il permis d'eſpérer d'obtenir ma main ? à mon égal, & il en eſt peu ſur la terre. Je ne puis accorder à Paulin que ma

protection, mon estime, & non une tendresse... qui me déshonoreroit. Moi aimer! & me conviendroit-il d'instruire mon frere dans l'art de régner? ne me suis-je pas dévouée entierement à ses intérêts, au bien de toute une nation? Qu'attendroit l'univers d'une femme esclave d'une passion insensée? La gloire de prêter mon appui à Théodose, ne doit-elle pas me dédommager de tous les sacrifices?.. Je triompherai de ce penchant qui me fait rougir. Ah! Paulin, ne puis-je vous éloigner de ma vue? Mais vous n'êtes point complice de mon erreur; c'est moi qui me punirai, en domptant un sentiment... qu'il m'est défendu d'entretenir; oui, je le bannirai de mon ame, ce sentiment qui m'avilit, qui me rend coupable à mes propres regards! j'aurai sans cesse devant les yeux que je suis la fille du grand Théodose; ce nom m'apprend mes obligations, ce que je dois faire,... ce que je ferai. J'ai pris mon parti. Occupons-nous donc de mon frere, de l'empire, & laissons l'amour à ces ames vulgaires qui ne sont point commandées par de hautes destinées. Des mortels comme nous, élevés au premier rang, n'existent point pour eux: c'est pour un peuple immense que nous devons vivre. Pulchérie est la fille,

Digitized by Google

la femme de l'état : lui ſeul m'aura toute entiere.

C'eſt peu pour la princeſſe d'avoir eu la force de s'arrêter à ces réflexions : dès ce moment, elle s'arme d'un courage ſurnaturel contre elle-même. Appliquée, en quelque ſorte, à veiller continuellement ſur les moindres impreſſions qu'elle reſſentoit, elle ne ſe permet rien qui puiſſe flatter un penchant qu'elle eſt décidée à combattre ; elle eſt déjà trop éclairée pour ſe cacher que c'eſt dans les commencements d'une paſſion, qu'il eſt poſſible de l'attaquer & de la vaincre, qu'un cœur qui cherche à triompher, doit être ſon ennemi le plus impitoyable, attaché ſans relâche à ſe tourmenter, à ſe ployer au joug qu'il s'eſt impoſé ; ce ſont-là les efforts ſuprêmes de la religion & de la vertu, & l'une & l'autre, comme nous l'avons obſervé, enflammoient Pulchérie.

Il s'en falloit que Paulin eût la même fermeté : il s'abandonnoit à ces mouvements qu'une foibleſſe trop complaiſante excitoit tous les jours davantage.

Varane venoit de monter ſur le trône de Perſe ;

Varane. Son pere Iſdegerd, gagné par l'adroite politique d'Anthémius, au lieu de troubler les premieres années du régne de Théodoſe II, ſe déclara pour ainſi dire ſon protecteur ; il

Digitized by Google

son pere Isdegerd avoit entretenu une paix constante avec l'empire. Le fils, à son avenement à la couronne, s'empressa d'envoyer des ambassadeurs à Théodose. Le bruit fut bientôt répandu qu'ils étoient chargés, au nom de leur souverain, de demander Pulchérie en mariage. Cette nouvelle est un coup de foudre pour un homme livré tout entier au délire de sa passion; Théodose s'apperçoit du trouble qui égaroit Paulin : il l'interroge, non avec le ton absolu d'un despote qui commande, mais avec la tendresse inquiete d'un ami prompt à s'allarmer : le favori ne donne que des réponses vagues & peu satisfaisantes; il lui échappe même des larmes. Ma sœur (dit l'empereur à Pulchérie, qui entroit dans son appartement), Paulin s'obstine à me taire le su-

---

avoit même conclu avec ce souverain une paix pour cent ans, & tant qu'il vécut, il fut fidele à son traité. De cette intelligence entre les deux princes, est née une fable grossiere adoptée par Procope, qui a répété qu'Arcadius, en mourant, avoit laissé la tutelle de Théodose, au roi de Perse. Isdegerd mourut en 420, après un regne de vingt-un ans. Varane son fils, cinquieme du nom, lui succéda, & il fit bientôt voir que les enfants se conduisent par d'autres principes que leurs peres; il fut l'ennemi le plus féroce qu'ait eu le christianisme.

Digitized by Google

jet d'une agitation qu'il ne peut diffimuler : vous favez à quel point il m'intéreffe ! je vous laiffe avec lui ; peut-être réuffirez-vous mieux que moi à pénétrer fon fecret. Et auffitôt Théodofe fe retire.

Pulchérie avoit cédé à la pitié, en preffant Paulin de s'expliquer ; fon agitation a paru s'augmenter encore depuis que fon fouverain eft forti. Le favori, en jettant fur elle un de ces regards qui ne fe font que trop entendre : — Qu'exigez-vous, madame ? la caufe de ce fupplice qui me déchire, de cette mort qui va bientôt terminer ma vie odieufe..... vous ne la devineriez pas ? cette cour.... va vous perdre... on ne vous verra plus ! &... Varane... madame, vous allez avoir un époux !

Cet infortuné n'acheve qu'avec peine ces derniers mots, & fuit la princeffe : cette fuite en dit affez ; Pulchérie a tout appris ; elle a tout découvert ; elle voit, elle ne fauroit fe déguifer qu'elle eft aimée, qu'elle-même, en ce moment, partage plus que jamais ce malheureux amour. Ce n'eft donc pas moi feule qui aime, s'écrie-t-elle ? je fuis aimée ! je fuis aimée ! & je ne puis céder... Je croyois, en cet inftant, n'écouter que la compaffion : malheureufe ! c'étoit la tendreffe qui m'infpiroit ! elle s'eft réveillée avec toute fa force :

Digitized by Google

Paulin .... il en mourra ! ah ! je l'éprouve trop par moi-même : il n'y a que la mort, oui, il n'y a que la mort qui puisse mettre fin à ces combats, à une situation si violente ! .. ces tourments, ces assauts me subjugueront ; ma folle passion l'emportera : Paulin .... tu seras vainqueur. Te laisserois-je expirer ? ... Qu'ai-je dit ? l'amour obtiendroit la victoire ! qu'est-ce donc que la vertu, que la fierté de mon rang, que mon devoir ? J'aurois triomphé jusqu'ici pour attacher plus d'éclat à ma défaite, à ma honte ? La sœur de Théodose, Pulchérie, qui tient, en quelque sorte, le sceptre de l'Orient, seroit l'amante de Paulin ! eh ! que deviendroit le fruit d'une résistance opiniâtre, d'un effort continuel ? que deviendroit le bonheur de mon frere, celui d'un empire entier ?

La princesse écrit un billet à Paulin ; elle lui indique une heure où il se rendra au palais, dans son appartement. Le favori, à cette invitation imprévue, ne fait que penser ; une foule d'idées bien opposées les unes aux autres, bouleverse ses esprits : il craint d'avoir trop parlé ; il accuse l'excès de cette ardeur qu'il ne lui est plus possible de maitriser ; il redoute comme sujet, comme amant, d'avoir déplu à la sœur

Digitized by Google

de son souverain. Il y a cependant des instants rapides où l'espérance vient le séduire, car l'espoir n'abandonna jamais l'amour : c'est peut-être le premier charme de cette passion, & qui dédommage de toutes les peines cruelles dont elle est accompagnée.

Le favori enfin tourne ses pas vers l'endroit où il étoit attendu.

Une cour nombreuse entouroit Pulchérie : Paulin est annoncé : la princesse ordonne qu'on se retire. Approchez (dit-elle au courtisan), j'ai désiré d'avoir avec vous un entretien qui nous importe à tous deux. Asseyez-vous, & écoutez-moi.

Paulin, je ne crois pas m'être abusée : vos regards se sont élevés jusqu'à moi, & vous vous êtes laissé surprendre par des sentiments.... Elle ne peut continuer. Paulin se précipitant à ses pieds : — Oui, madame, j'ose le déclarer à vos genoux : je suis le plus criminel des hommes ; vos attraits, vos vertus, cette ame faite pour imposer des loix à l'univers, c'est ce qui m'a frappé uniquement en vous, & j'ai oublié, je me suis caché que vous étiez la sœur, la fille des empereurs, l'égale de mon maître : je n'ai vu que la plus adorable des femmes, votre beauté, ces qualités étonnantes qui, sans le secours de la

Digitized by Google

naissance, vous mettroient au-dessus de toutes les puissances de la terre.... J'ai été assez téméraire, assez audacieux pour concevoir, pour nourrir l'amour le plus violent..... Madame, ce mot ne m'échappera plus, il ne m'échappera plus : c'est pour la derniere fois que je le prononce. Ma mort va expier mon crime.... — Paulin, relevez-vous, & prêtez-moi attention. Vous n'êtes pas le seul coupable : Paulin... j'ai aussi un cœur, & depuis longtemps votre image... sauvez-moi de l'affront de vous montrer Pulchérie indigne de son rang, indigne du sang de Théodose, dans les combats, dans les larmes.... Paulin, le ciel a mis entre nous deux une distance.... nous ne sommes point faits l'un pour l'autre : c'est un des jeux cruels de notre destinée ! Pulchérie ne sauroit être l'épouse de Paulin ! Arrêtons-nous à cet arrêt irrévocable. C'est assez, c'en est trop peut-être que vous appreniez que, sans cet obstacle, vos sentiments ne m'eussent pas été indifférents. (Paulin, à cette derniere parole, est prêt à se rejetter aux pieds de Pulchérie.) Arrêtez : ce témoignage d'un penchant que l'un & l'autre nous ne devons point écouter, me déplairoit... gardez-vous d'offenser Pulchérie. Je vous donnerai cepen-

Digitized by Google

dant une preuve éclatante qui pourra servir à notre consolation mutuelle : vous craignez que je forme un engagement dont vous êtes jaloux ? recevez mon serment : jamais l'hymen ne m'enchaînera ; & dans peu... vous n'en douterez point. Allez, (le courtisan demandoit la liberté de parler), retirez-vous ; je ne veux point, je ne dois point vous entendre. songez, Paulin, que c'est Pulchérie qui commande.

La princesse est seule : c'est alors qu'un torrent de pleurs lui échappe, & qu'elle se dédommage de la contrainte qui a captivé ses transports : — Ai-je été assez barbare ? ai-je assez sacrifié à mon rang, à mon devoir ? Vertu, grandeur, tyrannie de ma destinée, qu'exigez-vous encore ? Paulin m'aime ; & moi... c'est peu de l'aimer : il asservit, il remplit mon ame entiere ; & il faut renoncer !... étouffer, anéantir ce sentiment.... ce sentiment le plus doux, le plus cher qui m'auroit soulagée d'un fardeau d'ennuis & de peines, qui m'auroit consolée du triste avantage de présider au sort d'un empire !.... Que vous êtes heureux, ô vous, qui vivez dans ces conditions où il est permis d'avoir un cœur, de céder à ses mouvements ! hélas ! me porteriez-vous envie ! ah ! vous pouvez aimer ! vous pouvez aimer ! & moi,

Digitized by Google

qui, après mon frere, contemple l'Orient à mes pieds, je languis, je gémis sous un joug d'airain, l'esclave la plus malheureuse!... Paulin! Paulin! que vous me coûterez de larmes! Pleurons donc, exhalons ma douleur, mes tourments, puisque je n'ai pas de témoins de ma faiblesse. Pulchérie, ici la princesse peut être amante; des yeux indiscrets & prévenus n'épieront point les secrets d'une ame trop déchirée!.. L'ai-je assez accablé de cette grandeur, qui est si peu d'accord avec l'amour? Cependant il connaît... il sait qu'il est le maître de mon cœur, que je lui immole les plus grands hymenées, que ma foi... je serai libre dans mes vœux; je ne dépendrai que de moi seule. Puisque je ne puis donner ma main à Paulin, personne, non personne sur la terre ne l'obtiendra. J'ai conçu un projet: s'il est audessus des forces humaines..... il est digne de Pulchérie.

Cette femme si admirable, si jalouse de triompher d'elle-même, la proie des divers mouvements qui l'agitoient, prend sa résolution, court à l'appartement des princesses ses sœurs qu'étonne son trouble,

---

Des princesses ses sœurs. Arcadie & Marine, qui n'eurent ainsi

Digitized by Google

ainsi que sa visite inattendue : — Princesses, suivez-moi : marchons vers l'église des Apôtres ; c'est-là, au pied des autels, qu'en présence du Maître des souverains, que devant Dieu, je veux vous révéler un projet... dont toutes trois nous hâterons l'exécution : la noblesse de vos sentiments m'en est un sûr garant. Venez avec moi. (Arcadie, & Marine demandent des éclaircissements) Je vous le dis, vous saurez tout, mais c'est dans le temple seul qu'il m'est permis de satisfaire votre curiosité. Allons.

Les trois reines ont pris le chemin de l'église. Arcadie, & Marine apperçoivent un autel enrichi

---

jamais que le titre de *nobilissimes*, tandis que Pulchérie, à l'âge de quatorze ans, avoit été décorée de celui d'Auguste : tout ce qui a transmis à la postérité la mémoire de ces deux princesses, ce sont des palais qu'elles firent bâtir à Constantinople, & qui ont conservé leurs noms, pendant plusieurs siecles.

Les trois reines. Il paraît par les conciles, qu'on leur donnoit à toutes les trois le nom de reines.

Apperçoivent un autel. » Se voulant entierement consacrer » au service de Dieu, & de l'état (dit l'historien du Bas-Empire) » elle fit vœu de virginité, & porta ses sœurs à suivre son » exemple, de crainte que leur mariage ne fût une source de » divisions & de jalousies. Pour rendre sa résolution irrévo-

Digitized by Google

d'ornements superbes, & étincelant de pierreries : elles sont frappées de ce spectacle ; une inscription apprenoit que c'étoit une offrande solemnelle de Pulchérie ; des prêtres entouroient cet autel. Princesses (dit Pulchérie à haute voix), vous voyez un monument de l'engagement auguste que je vais former. Ministres du Dieu qui nous entend, recevez mes serments : c'est à lui, c'est à cet époux suprême que je m'enchaîne, & pour jamais. J'en prononce le vœu éternel, irrévocable... Mes sœurs, imitez-moi, ne vivons plus que pour la religion, pour contribuer à la prospérité du regne de notre frere.

Accablées de ce grand exemple, Arcadie, & Marine se prosternent, & se couvrent du voile sacré. A peine se sont-elles liées par ces nœuds indissolubles,

» cable, elle la rendit publique, par un présent qu'elle fit à
» l'église de Constantinople : c'étoit une table d'autel d'un ou-
» vrage admirable, enrichi d'or & de pierreries : l'inscription
» qu'elle fit graver sur le bord antérieur, marquoit que la
» princesse l'avoit offert comme un gage de sa virginité, &
» pour la prospérité du regne de son frere ». De semblables sacrifices n'appartiennent qu'à une ame sublime : aussi l'histoire ne peut-elle leur donner trop d'éloges. L'immortelle mémoire devroit être la récompense de la vertu : c'est le crime qu'il faudroit condamner à un éternel oubli.

[redacted]

leur sœur reprend: A-présent nous avons reçu du ciel une ame nouvelle & détachée des illusions de la terre ; que l'amour des vertus , l'ardeur d'un saint zele , une tendresse pure pour l'empereur & son peuple nous réunissent !

De ce moment , Pulchérie semble s'être élevée jusqu'à la nature divine ; une sorte d'éclat céleste s'est répandu dans tous ses traits.

De retour au palais, la princesse ordonne qu'on fasse venir Paulin ; il arrive ; il reste interdit à l'aspect du voile lugubre...— Que vois-je, madame ? ce voile...—Vous dit que j'ai acquitté ma promesse, que j'ai fait choix d'un époux auquel vous devez céder ; un tel rival ne peut vous inspirer que du respect , & non de la jalousie. Paulin , le sacrifice est consommé. Il vous apprend sans doute quelle loi je me suis imposée. Paulin.... c'en est fait. Ne songeons plus qu'à Théodose. Disputons-nous tous deux le noble soin de le rendre digne du trône ; cherchons-lui une épouse qui mérite de porter le nom

---

Cherchons-lui une épouse. » Pulchérie en-effet cherchoit une » épouse à son frere dans les plus illustres maisons de l'empire ; » elle partagea même ce soin avec Paulin , attaché à Théodose » depuis l'enfance , & ils éprouvoient tous deux combien il est

Digitized by Google

d'impératrice ; que ce soit aujourd'hui notre unique objet ! il n'en est plus d'autre pour Pulchérie.

Le courtisan demeure confondu, anéanti ; il est frappé de la grandeur d'ame que vient de faire éclater la princesse ; son amour, forcé de s'immoler, se change, pour ainsi dire, en un culte religieux : il éprouve pour une mortelle ce sentiment d'adoration dont on ne doit être pénétré que pour la divinité ; il s'efforce enfin d'atteindre à la vertu suprême de Pulchérie, » qui partageoit son temps entre les devoirs de la » religion, les œuvres de la charité chrétienne, & » le soin des affaires de l'empire ».

Théodose, sous l'administration de sa sœur, s'éle-

» difficile de rencontrer ensemble toutes les graces & toutes » les vertus » !

Théodose, sous l'administration de sa sœur &c. Il sera aisé de juger qu'on ne s'est point amusé à donner ici un tableau d'imagination ; voici ce que nous dit le Beau : » Pulchérie commença » par écarter d'auprès de Théodose, l'eunuque Anthiochus, qui » ayant été jusqu'alors son précepteur, s'occupoit plus des » intrigues de cour, & de ses propres intérêts, que de l'instruc- » tion du jeune prince. Ensuite, n'osant confier à personne un » emploi si important, elle s'en chargea elle-même. Elle jetta

Digitized by Google

voit dans ces principes qui font la base d'une éducation que l'abus même des passions & de l'autorité ne sauroit détruire ; Pulchérie, par ses exemples,

---

» d'abord dans le cœur de son frere les fondements d'une piété » solide, en le faisant instruire de la doctrine la plus pure. » Comme les pratiques de religion ne sont pas incompatibles » avec les vices du cœur, elle s'étudioit principalement à ré- » gler ses mœurs, à lui inspirer l'amour de la justice, la clé- » mence, l'éloignement des plaisirs. Pour la culture de son es- » prit, elle se fit seconder par des maîtres vertueux qu'elle » savoit choisir, les plus instruits en chaque genre, & ce qui » n'est gueres moins utile que d'habiles maîtres, elle lui pro- » cura des compagnons d'étude, capables d'exciter son émula- » tion : c'étoient Paulin & Placite qui parvinrent ensuite aux » premieres dignités. Elle n'oublia pas le soin de son extérieur ; » en même-temps qu'elle lui faisoit faire tous les exercices » convenables à son âge, elle formoit elle-même ses discours, » sa démarche, sa contenance ; elle lui enseignoit l'art d'ajou- » ter du prix aux bienfaits, & d'oter aux refus ce qu'ils ont » d'amer & de rebutant &c. ». Tandis qu'Antiochus nous est peint dans l'histoire du Bas-Empire, comme un intrigant qui n'étoit occupé que de ses intérêts, Desmolets nous dit que *c'étoit un homme d'une probité éprouvée.* C'est ainsi qu'on barbouille l'histoire sans nulle discussion, en se faisant un mérite d'être le très-fidele écho de ceux qui l'ont barbouillée avant nous.

Digitized by Google

comme par ses entretiens, lui inspiroit l'amour de la justice, la clémence, qui est la premiere vertu des monarques, & sur-tout l'éloignement des plaisirs; les moins condamnables, s'ils n'apportent pas la corruption, entraînent presque toujours la molesse, & la molesse touche de bien près au vice. Les maîtres les plus habiles présidoient aux études du prince. Paulin excitoit en lui l'émulation, aiguillon si nécessaire à l'activité de l'esprit. Pulchérie n'avoit point dédaigné d'embellir son ouvrage: elle s'étoit appliquée à former l'extérieur de son frere, persuadée que rien n'est indifférent dans un souverain, qu'il doit être attentif sur la façon même de se présenter en public, sur sa démarche, sur sa contenance; qu'en un mot une belle ame doit s'annoncer sous de belles formes. Théodose montroit une adresse singuliere à manier un cheval, à tirer de l'arc, à lancer le javelot: mais ce que sa sœur ne cessoit de lui enseigner, c'étoit la science des rois, l'art de répandre & de placer ses bienfaits. L'empereur savoit refuser comme il savoit obliger: il dépouilloit le refus de tout ce qu'il a de dur & de mortifiant; sa piété éclairée égaloit sa douceur & sa bonté. Inaccessible aux transports aveugles de a colere, qui dégradent presque toujours l'homme.

Digitized by Google

& ſur-tout un prince, il regardoit la néceſſité de punir comme une des fonctions les plus déſagréables & en même-temps les plus importantes de la puiſſance ſuprême. » Il n'eſt pas difficile (diſoit-il) d'ôter la vie » à un homme : mais dès qu'il l'a perdue, il eſt trop » tard de s'en repentir ». Jamais Théodoſe ne ſouffrit qu'on infligeât la peine de mort pour une offenſe qui lui fût perſonnelle ; il condamna toujours ces perſécutions qu'un zele mal dirigé ſuſcite contre les hérétiques, convaincu que les ſeules armes dont ſe ſert la religion doivent être la charité & une ſenſibilité inépuiſable. Ce prince témoigna, durant toute ſa vie, une averſion décidée pour ces fêtes d'inhumanité, qui firent ſi long-temps les délices

---

Ces fêtes d'inhumanité. Comment ſe figurer un peuple qui traitoit de *barbares* les autres nations, qui prétendoit donner des leçons dans tous les genres à l'univers entier, qui ſe faiſoit appeller *le peuple roi*, comment ſe le figurer courant avec tranſport, raſſaſiant ſon avidité monſtrueuſe à ſpectacle où les ruiſſeaux de ſang, les membres palpitants, s entrailles fumantes, où le tableau de la mort dans toutes ſes horreurs frappoit les yeux de toutes parts ! C'eſt cependant dans les plus beaux jours de Rome, à l'époque la plus brillante de ſa civiliſation & de ſes lumieres, que ſes citoyens ſe repaiſſoient

Digitized by Google

d'une nation, que quelques écrivains veulent nous offrir pour modele. Un jour qu'on représentoit une chasse dans le cirque, le peuple demanda à grands cris qu'on allât chercher un athlete connu par sa force, pour combattre une bête féroce des plus redoutables : l'empereur se leve avec un noble emportement : » Ne savez-vous point (s'écrie-t il) que » ce n'est pas un jeu pour moi de voir couler le » sang des hommes? » Les moindres détails sont intéressants dans une créature qui commmande aux autres : Théodose étoit si humain, que prenant plaisir à s'occuper de la lecture, une partie de la nuit, pour ne pas interrompre le sommeil de ses domestiques, il s'éclairoit d'une lampe qui brûloit continuellement. Il est fâcheux que la foiblesse, qui

de ces horribles objets : les Vestales mêmes avoient un banc particulier dans l'amphithéatre; elles possédoient le singulier privilége, par un seul signe du pouce, d'ordonner ou d'empêcher la fin de ces misérables victimes de la barbarie publique, qu'on mettoit aux prises avec des bêtes féroces, ou qui s'entredéchiroient avec leurs semblables. Étrange & révoltante inconséquence de l'esprit humain, qui prouve bien que cette raison si vantée n'est qu'un peu d'or où il entre beaucoup d'alliage! La religion chrétienne fit disparaître ces arênes sanglantes; & ce n'est pas assurément un de ses moindres bienfaits.

Digitized by Google

est presque toujours criminelle dans un souverain, vint dans la suite altérer tant d'heureuses qualités.

Tel étoit le prince pour lequel sa sœur s'attachoit à faire choix d'une épouse qui fût digne de partager le trône. L'empereur touchoit à sa vingtieme année; il pressoit Pulchérie de nommer une impératrice : — Je n'envisagerai point la splendeur de la naissance: la beauté réunie à la vertu, voilà ce qui me déterminera. A l'égard de l'extraction, c'est à l'empereur d'ennoblir ce qui l'approche.

La princesse avoit eu l'attention de rassembler autour d'elle une troupe de filles qualifiées des plus belles & des plus vertueuses, ce qu'on appelloit autrefois à notre cour, *filles d'honneur;* renfermées dans l'intérieur du palais, elles n'étoient point exposées aux regards du public ; on leur donnoit une éducation extrêmement cultivée ; leurs mœurs sur tout

---

Une troupe de filles qualifiées &c. Desmolets nous dit expressément qu'elles » ne formoient sa cour que dans l'intérieur du palais & ne paraissoient point en public ; elle les faisoit élever, » leur donnoit des maîtres; leurs mœurs étoient surveillées, & » elle ne leur faisoit pas part de son projet ; Théodose lui-» même n'avoit la liberté de les voir qu'en passant & par hasard. » Paulin parcouroit de son côté les provinces pour le même » objet ».

Digitized by Google

étoient ſurveillées. Il eſt aiſé de concevoir le projet de Pulchérie ; & ces jeunes perſonnes n'en avoient même aucun ſoupçon ; ce n'étoit qu'un haſard adroitement concerté, qui, procuroit à l'empereur la liberté de les voir ; mais juſqu'alors ſa ſœur avoit été trompée dans ſon attente. Nulle de ces beautés n'avoit eu le bonheur de fixer les regards de ſon frere ; il promenoit par-tout une indifférence ſombre, qui faiſoit craindre qu'elle ne dégénérât en langueur. Paulin, toujours dévoué à la princeſſe, n'avoit pas héſité à la ſervir dans ſes vues : il parcouroit, depuis quelque temps, les diverſes provinces de l'empire, & il étoit prêt à revenir ſans avoir rempli le but de ſes voyages: il ne pouvoit enfin trouver cet objet qui devoit recevoir la main & la couronne de Théodoſe.

Le ſoin de marier l'empereur, n'empêchoit point que Pulchérie ne continuât de porter ſes regards vigilants ſur toutes les parties de l'adminiſtration. Varane, éloigné des principes de ſon pere Iſdegerd,

Varane éloigné &c. Les chrétiens qui ſe trouvoient dans les états de ce prince barbare étoient expoſés à la perſécution : ils prirent donc le parti de fuir, & d'aller ſe refugier ſur les terres de l'empire. Varane envoya redemander, avec hauteur, ſes ſujets : l'empereur fit voir une noble fermeté, il répondit : » qu'il

Digitized by Google

chercha bientôt à rompre avec l'empire; il avoit rappellé ses ambassadeurs, & exerçoit des cruautés inouies sur les chrétiens : c'étoit se déclarer assez ouvertement l'ennemi d'une puissance qui étoit un des premiers appuis du christianisme ; l'étendard de la guerre se leve. La princesse, qui ne connaissoit point cet esprit de jalousie, qu'on peut appeller la petitesse des gens en place, ne rougit pas de recourir aux lumieres & aux avis d'Anthémius. Cet ancien ministre s'étoit

---

» ne les rendroit point, & qu'il faudroit plutôt que le roi de » Perse vînt les arracher de ses bras «, ce qui produisit une guerre sanglante. Varane fut vaincu, & obligé d'implorer la paix.

Aux avis d'Anthémius &c. Cet homme respectable, qu'il ne faut pas confondre avec les Rufin, les Olympe, les Eutrope &c. présida aux premieres années du regne de Théodose II; sa sagesse sut défendre une minorité de ces troubles & de ces attaques, qui rarement en sont inséparables. Il avoit été préfet du prétoire d'Orient : il sut contenir les sujets & les ennemis ; mais, observe judicieusement un historien : » il ne put arrêter les cabales de la cour, ni réprimer l'insolence des eunuques, qui » abusoient de l'enfance du prince, pour surprendre quelque- » fois des ordres conformes à leurs passions ». Ce fut à Anthémius que l'empire fut redevable d'une paix bien cimentée avec

Digitized by Google

volontairement dépouillé de fon pouvoir : il avoit recherché l'obfcurité avec la même avidité que d'au-

---

Ifdegerd, roi de Perfe. Cet habile miniftre, qui ne connaiffoit ni la vanité ni l'intérêt, & dont l'unique ambition étoit de faire le bien de l'empire, avoit eu la prudence de fe former un confeil de perfonnes auxquelles il fuppofoit de l'expérience, & les lumieres qui en font ordinairement le réfultat; fans être guerrier, il favoit de fon cabinet mettre en mouvement tous les refforts militaires : auffi eut-il des fuccès dans cette partie importante de l'adminiftration : il s'appliqua, avec ménagement, à réformer les abus, à détruire ce luxe deftructeur, la maladie de confomption des empires les mieux conftitués. Il avoit encore eu l'adreffe de remédier à ces affreufes difettes, un des fléaux auxquels l'Orient fe trouve fouvent expofé : pour cet effet, un fonds de 500 livres pefant d'or, établi à perpétuité, fervoit à maintenir la vente du bled à un taux raifonnable. On ne fait trop pour quelle raifon ce grand homme s'étoit retiré de la cour : il n'eft pas douteux qu'il n'ait effuyé des dégouts, partage ordinaire de quiconque veut *faire le bien* dans ce féjour, le théâtre des paffions humaines, & où elles fe montrent dans leurs plus hideufes convulfions. Quoi qu'il en foit, ce fut Pulchérie qui le remplaça dans le miniftere. Anthémius, depuis fa retraite, vécut fi obfcurement, que l'hiftoire ne fait plus aucune mention de lui, après le mois d'Avril de l'an 414. Contentons-nous de dire en l'honneur de fa mémoire, qu'il a reçu même des louanges de la part de S^t^. Chryfoftome, qui affurément ne peut être foupçonné de flatterie.

Digitized by Google

tres recherchent l'éclat; il vivoit en ſage, près de Conſtantinople, dans une campagne, dont la ſimplicité ſympatiſoit avec celle de ſon ame. Il diſoit ſouvent à ſes amis: je n'ai commencé à exiſter, que du moment où j'ai pris congé de la cour; ici mon cœur ſe dilate, & il étoit reſſerré par tout ce qui m'environnoit. Comment ſe plaire dans un ſéjour où l'on ſe fait un ſyſtême d'une impoſture continuelle, où rien n'eſt ſi odieux, & ſi préjudiciable que la vérité, où l'on ne peut acquérir des amis, où l'ingratitude eſt à ſon comble? J'ai trouvé la nature dans cette retraite, & il n'y a que la nature & tout ce qui lui appartient, qui puiſſe rendre l'homme heureux, lui procurer du-moins cette ombre de bonheur qu'il nous eſt permis de déſirer & d'atteindre. Faſſe le ciel que je vieilliſſe en paix ſous ces ombrages, & que ce petit champ, qui eſt mon empire, & qui remplit mes vœux, reçoive mes derniers ſoupirs & ma cendre!

Le meſſage de Pulchérie eſt parvenu à Anthémius: auſſitôt il s'écrie: j'obéis avec empreſſement; il faut ſavoir s'immoler à l'état: ce doit être le premier ſentiment & l'obligation de tout citoyen. Il vole donc aux ordres de la princeſſe, & s'offre à ſa vue: — Vous avez commandé, madame; vos volontés me

Digitized by Google

feront toujours facrées : Anthémius pourroit-il vous être de quelque utilité, à vous & à l'empire? Anthémius, répond la fœur de Théodofe, je ne crois point m'abaiffer en réclamant votre expérience & vos confeils, & je mettrai même ma gloire à les fuivre. Il s'agit de l'intérêt public : que cet objet donc nous réuniffe ! décidez, & mes avis céderont fans peine aux vôtres.

C'eft ainfi que Pulchérie méritoit de tenir les rênes de l'empire ; elle ne connaiffoit d'autre orgueil que celui de contribuer à la gloire & au bonheur du fouverain, & de fes fujets. Anthémius eft donc confulté avec pleine confiance, & l'on fe conforme exactement à fes décifions, fur la guerre qu'on fe voit obligé de déclarer aux Perfes : c'eft lui-même qui nomme les généraux. Les ennemis perdent une » bataille confidérable : » On en reçut, trois jours » après, la nouvelle à Conftantinople, quoiqu'il y eût » une diftance de près de quatre cent lieues ». Cet échec ne rebuta point le courage de Varane : il tenta de nouveaux efforts ; la défaite totale de fa troupe des *immortels*, le força enfin de mandier une paix qu'on lui

Des immortels. On fe reffouviendra, d'après la lecture de Quinte-Curce, que c'étoit un corps de dix mille cavaliers tirés

Digitized by Google

avoit offerte, & l'on peut dire que l'état fut redevable de ce succès éclatant au sage ministre qui avoit donné des conseils éclairés, & à Pulchérie, qui s'étoit montrée assez grande pour les rechercher & y déférer.

Quel est l'étonnement de la princesse, lorsqu'Anthémius vient lui demander la permission d'aller s'ensevelir dans son obscur asyle ! — Je crois, madame, avoir rempli vos ordres; souffrez présentement qu'inutile à mon maître & à sa digne sœur, je me rende à ma chere solitude : n'aurois-je point mérité cette grace ? Pulchérie combat son dessein, essaie de l'éblouir par des propositions brillantes. — Madame, j'entre dans l'âge où l'on apprécie le songe de la vie; me refuseriez-vous de disposer du reste de quelques jours que m'accorde la bonté divine ? Puissiez-vous, madame, ne pas connaître les dégouts attachés à ces postes éminents que l'insensé vulgaire a si peu de raison d'envier ! A ces paroles, il échappe un profond soupir à Pulchérie; en un mot,

des maisons les plus riches & les plus distinguées de l'empire Persan : ils subsistoient depuis les premiers successeurs de Cyrus. On leur avoit donné le nom d'*immortels*, parce que leur nombre étoit fixe, & que celui qui venoit à manquer, étoit aussitôt remplacé.

Digitized by Google

le ministre implore sa retraite plus vivement que la plupart de ses pareils n'eussent sollicité leur retour. Il sort de Constantinople, chargé des bénédictions du peuple, & il eut le bonheur, dans la suite, de mener une vie si cachée, que l'histoire ne dit rien de sa fin, & semble l'avoir ignorée.

Ah! (s'écrie la princesse, après le départ d'Anthémius) qu'il est heureux! & combien la vérité l'éclaire! ne puis-je, à son exemple, fuir le monde, loin des grandeurs, loin des ingrats, loin des sacrifices continuels que je suis obligée de m'imposer! mais mon frere, mais l'empire exige que je lui donne mon repos, tous mes moments, ma vie; & malgré mon pouvoir, quelles cruelles contrariétés me fatiguent, & me tourmentent! je ne saurois trouver pour l'empereur, ce qui s'offre souvent au dernier de ses sujets, une épouse qui mérite de lui plaire, & de s'asseoir sur le trône à ses côtés! Paulin a vu toutes ses recherches infructueuses, & Théodose.... il ressent le besoin d'aimer & d'être aimé; sans doute

Il ressent le besoin d'aimer. » Théodose (dit le pere Desmolets) » pressoit sa sœur de lui choisir une épouse; il la vouloit plus » belle que tout ce qu'il y avoit de filles à Constantinople, &

c'est

Digitized by Google

c'eſt le plus cruel des maux, c'eſt le plus cruel des maux!... je me rappellerois... mes larmes coulent!... oublierois-je que je ne ſuis plus à moi, que l'épouſe d'un Dieu... ne ſongeons qu'à Théodoſe, & ne vivons que pour lui, que pour l'état; redoublons nos ſoins pour découvrir cette femme prédeſtinée, qui doit être honorée du nom d'impératrice.

C'eſt ſur ces entrefaites qu'on annonce à Pulchérie une jeune Grecque qui vient réclamer ſa juſtice, & embraſſer ſes genoux: Qu'on l'introduiſe, ſans différer, (dit la princeſſe) dans mon appartement! mon premier devoir eſt de protéger l'infortune, d'eſſuyer ſes larmes. Eh! pourquoi le ciel nous auroit-il placés au premier rang, ſi ce n'eſt pour défendre le malheureux? qu'elle entre!

La ſœur de Théodoſe demeure interdite à l'aſpect d'une beauté qu'on pouvoit, ſans exagération, appeller un prodige de graces. Nous nous ſervirons des expreſſions d'un poëte contemporain: » Qu'on ſe repréſente la candeur virginale, l'inno-

---

» diſoit franchement, qu'*il ne balanceroit pas à ſe déterminer*
» *pour une beauté qu'il trouveroit à ſon gré, quand même elle ne*
» *ſeroit pas ſoutenue par l'éclat de la naiſſance* ».

» cence dans toute ſa pudeur, la douce rougeur du
» bouton de roſe qui commence à s'ouvrir, fondue
» avec la blancheur éblouiſſante du lys, des traits
» fins & délicats, un viſage d'un ovale parfait, ces
» contours heureux, perfections dont la nature ſem-
» ble n'avoir favoriſé que les ſeuls climats de la Grece,
» de grands yeux noirs pleins à la fois de feu & de
» cette langueur ſi intéreſſante, ſi touchante, l'attrait
» même de la ſéduction, un col d'albâtre & arrondi,
» careſſé par les ondes de cheveux blonds qui alloient
» en boucles négligées, ſe perdre & jouer autour de
» la ceinture; une taille majeſtueuſe & déliée, auſſi
» ſouple que la tige d'un palmier naiſſant, un charme
» univerſel répandu dans toute la perſonne: & l'on
» n'aura qu'une faible idée de la jeune fille qui em-
» bráſſoit les genoux de Pulchérie: quelle nobleſſe,
» quelle modeſtie dans tout ſon maintien! Une
» femme d'un certain âge l'accompagnoit. Cette
» créature céleſte ouvre la bouche, & un ſon de
» voix flatteur & harmonieux comme celui d'une
» lyre d'argent, ſe fait entendre, & acheve de mettre
» le ſceau à l'enchantement »: — Madame, je ſuis
aux pieds de l'image de la Divinité même; je viens
à regret vous demander juſtice contre mon propre

Digitized by Google

sang : mes freres.... Elle n'a pas la force de poursuivre ; il est aisé de voir qu'elle craint d'accuser une famille qui lui est chere encore, & que son excellent naturel l'empêche de faire éclater ses plaintes : cependant elle ne peut retenir ses larmes, qui la rendent encore plus belle & plus sûre d'augmenter l'intérêt qu'elle a produit. La femme âgée qui étoit à ses côtés, prend la parole : — Princesse, ma malheureuse niece n'ose vous déclarer que ses deux freres sont les auteurs de sa peine ; les barbares ! ils l'ont dépouillée, sans nulle pitié, de son bien ; ils l'ont même chassée de la maison où elle a reçu la naissance.... La jeune personne interrompt d'un ton plein de bonté & de douceur : Oh ! je suis certaine qu'ils se repentent de leurs procédés : la nature ne sauroit.... C'est en vain que vous cherchez à les excuser, réplique sa compagne : madame prononcera, & nous obéirons.

Pulchérie extrêmement émue, se hâte de relever

Se hâte de relever &c. Pulchérie étoit pénétrée de ces sentiments, & elle les avoit inspirés à son frere : » Théodose ordonna » de réserver à l'Être suprême tous ces signes d'adoration qui ne » peuvent convenir à des créatures, quelques élevées qu'elles

la charmante Grecque : — On ne ſe met à genoux que devant Dieu ſeul : vous m'inſpirez un ſentiment, un attendriſſement... je ſuis impatiente de vous faire rendre la juſtice qui me paraît vous être due : parlez avec l'aſſurance d'obtenir ma protection. Que de charmes, diſoit à part la princeſſe ! aurois-je trouvé l'impératrice ?

La ſœur de Théodoſe eſt inſtruite, ſur-tout par la femme âgée, de tous les détails ; quand elle vient à ſavoir qu'Athénaïs (c'eſt le nom de la jeune Grecque) eſt payenne, alors il lui échappe : — Quoi ! vous n'êtes pas chrétienne ! avec tant de beauté, de graces,

---

» ſoient... Placé entre Dieu & ſes ſujets, il appercevoit l'eſ- » pace immenſe qui le ſéparoit de la Divinité, & l'étroit inter- » valle qui le diſtinguoit des autres hommes ». Il ſuffiroit de la philoſophie pour inſtruire les grands de la frivolité & du peu de valeur attachées à toutes ces diſtinctions, l'ouvrage de la politique : on croit voir des perſonnages de théâtre : mais il n'eſt point d'acteurs ſenſés qui croient à la vérité de leurs rôles ; celui d'homme vertueux eſt le ſeul qui ait de la réalité.

Qu'Athénaïs &c. On n'a point flatté le portrait. » Athénaïs » (dit le Beau) étoit d'une beauté éblouiſſante, & elle expoſa » le ſujet de ſes plaintes, avec des graces ſi touchantes, que » la princeſſe fut auſſi charmée de ſon eſprit que de ſa beauté ».

Digitized by Google

d'eſprit ! Les deux femmes s'apperçoivent qu'un trouble ſubit s'eſt emparé de Pulchérie : elle a cependant ſçu le ſurmonter ; elle les congédie l'une & l'autre, en leur promettant de s'occuper avec chaleur de leur affaire, & de les rappeller inceſſamment au palais.

Elles ſe ſont à peine retirées, que la princeſſe s'écrie : O ciel ! faut-il que le paganiſme défigure ton plus bel ouvrage ? jamais on ne réunit plus d'enchantements ! quels regards ! quelle modeſtie ! que de graces ingénues ! quelle expreſſion de ſenſibilité ! oh ! une ſemblable beauté ne peut-être ſéparée de la vertu ! comme une ame pure reſpire dans tous ſes traits ! comme elle trembloit d'accuſer ſes freres ! oui, Athénaïs, il ne te manque que d'être chrétienne, pour être le chef-d'œuvre de la Divinité ; en te formant, elle t'a déſignée aſſurément pour le trône ; le chriſtianiſme t'embelliroit encore : il épureroit tant d'excellentes qualités que tu parais annoncer ! Grand Dieu ! j'avois fait mon choix, je le regardois comme un de tes bienfaits, & ... elle n'eſt point chrétienne ! elle n'eſt point chrétienne ! & qui donc ſur la terre eſt plus fait pour connaître, pour ſentir toutes les vérités de notre religion ?

Théodose cherchant à vaincre l'ennui dévorant qui le consumoit, se livroit au divertissement de la chasse; il étoit déjà dégouté de la grandeur, soit qu'il en connût les désagréments, & les peines inséparables, ou soit que sa sensibilité demandât un objet qui l'attachât davantage. Combien de puissances de la terre, combien de souverains ont éprouvé que toute leur splendeur suprême ne vaut pas un plaisir du cœur! & qui le procure ce plaisir si nécessaire au bonheur de notre existence, si ce n'est le sentiment, la jouissance du pur amour? Cette privation poursuit, accable souvent les despotes sur leurs trônes, les sultans dans leurs sérails; le dernier des hommes, qui goûte la douceur d'aimer & d'être aimé, n'est-il pas plus heureux que toutes ces brillantes victimes d'un éclat qui ne peut en imposer qu'à l'aveugle vulgaire?

L'empereur quitte donc ses courtisans, pour aller s'enfoncer dans une solitude dont l'aspect flattoit sa mélancolie: un site sauvage, des rochers escarpés, des cyprès ténébreux répandus çà & là: voilà ce qui irrite la curiosité de Théodose; il s'avance dans cette espece de désert; il apperçoit de loin une humble chaumiere; il y porte ses pas: c'étoit la demeure d'un

Digitized by Google

de ces philoſophes chrétiens que l'Orient a révérés ſous le nom de ſolitaires & d'anachoretes ; celui-ci

---

D'un de ces philoſophes chrétiens. L'anecdote eſt véritable, & conſignée dans l'hiſtoire ; nous n'avons fait ici que la copier. Les idées de ſtoïciſme s'étoient jointes à celles du chriſtianiſme, & dans ces têtes échauffées du ſoleil de l'Aſie, l'imagination s'exaltoit à un point que ces reſpectables ſolitaires ont porté l'enthouſiaſme de la pénitence & de la mortification à des excès inouis : qu'on ſe rappelle les Siméon Stylite, les Antoine, les Pacoſme, &c. On voit encore dans l'Inde, de ces martyrs volontaires qui ſe ſoumettent pendant le cours quelquefois d'une longue vie à des tourments incroyables : il eſt vrai que leurs motifs ne ſont pas épurés par une religion ſemblable à la nôtre ; il n'y a qu'un orgueil, auſſi abſurde que coupable, ou une ſtupidité qui approche de celle de la brute, qui puiſſe produire les ſuperſtitions extravagantes des Faquirs, des Santons, &c. D'ailleurs quelle différence de ces pieux anachoretes qu'a fait naître le chriſtianiſme ! ceux-ci ont ſouvent rendu de grands ſervices à l'humanité : ils montroient la vérité à cette claſſe d'hommes qui ſemble deſtinée à ne la jamais connaître : ils repréſentoient aux ſouverains leurs injuſtices, & plaidoient, en quelque ſorte, devant eux la cauſe de cette malheureuſe humanité qui a ſi peu de défenſeurs ; ils ont fait tomber, plus d'une fois, les armes des mains de ces monſtres altérés de ſang ; aſſurément les philoſophes payens n'ont jamais fait de ſi belles actions, la premiere philoſophie étant la philoſophie pratique, & non

Digitized by Google

étoit venu d'Égypte s'établir dans le voisinage de Constantinople ; il prend l'empereur pour un simple courtisan : il l'engage à faire avec lui la priere, & ensuite ils s'asseyent.

Théodose ne cessoit de considérer la simplicité de l'habitation, celle de son hôte ; il veut jouir de son entretien, & lui demande ce que faisoient les religieux d'Égypte. Ils prient pour les malheureux humains, répond l'anachorete ; ils conjurent le ciel d'éclairer cette foule d'aveugles qui courent à leur perte, tristes jouets des faux plaisirs, des fausses grandeurs, de ces passions effrénées dont ils sont toujours punis ! hélas ! ils expirent, ils meurent sans avoir jamais vécu ! c'est au tombeau que leurs songes s'évanouissent ; ils sont alors parvenus au réveil, mais il n'est plus temps d'en profiter : s'ils avoient été des hommes, ils auroient été de zélés chrétiens. Notre religion n'est autre chose que le culte de la bienfaisance, & son sublime Auteur nous en a

celle qui se contente de s'évaporer dans des songes métaphysiques & illusoires. Le solitaire dont il est ici question, quand il eut reconnu l'empereur, craignit tant (dit le Beau), que cette aventure ne lui attirât quelque considération, qu'il abandonna sa cellule, & s'enfuit en Égypte ; de tels sages ont eu bien peu d'imitateurs !

Digitized by Google

donné l'exemple : c'eſt par la bonté que ſa divinité ſe manifeſte.

Théodoſe écoutoit avec plaiſir le ſolitaire ; il jette les yeux ſur une corbeille qui étoit dans un coin de la cellule : il déſireroit ſavoir ce qu'elle contient : — Ce qui ſert à entretenir des jours que je remplis ſans remords, ſans chagrin, & que je finirai ſans regret. Et auſſi-tôt il découvre aux regards de l'empereur un morceau de pain, & un vaſe plein d'eau, & l'invite même à partager un repas ſi frugal. Tout ce que je puis faire, dit le vieillard, eſt d'ajouter quelques dattes. Quand vous feriez l'empereur, je ne pourrois vous regaler mieux. Le prince ſourit, accepte l'invitation, & d'un ton plein de ſenſibilité : — C'eſt un des meilleurs repas que j'aie faits : mon pere, ſoyez aſſuré de la reconnaiſſance de Théodoſe. Quoi ! s'écrie le ſolitaire étonné, vous ſeriez... — Oui, mon pere, c'eſt moi qui ai le malheur peut-être d'occuper le trône : j'ai goûté une douce ſatisfaction à vous entendre : daignez implorer le ciel en ma faveur : qu'il m'accorde les qualités néceſſaires pour régner ! qu'il me faſſe ſupporter le fardeau de ma place ! » Mon pere, vous êtes bien-heureux de vivre » loin des affaires du ſiecle ! le vrai bonheur n'ha-

» bite pas ſous la pourpre ! je vous le redis avec
» vérité : je n'ai jamais trouvé de plus grand plaiſir
» qu'à manger votre pain, & à boire votre eau ».

Cette aventure, extraordinaire pour un ſouverain, avoit intéreſſé Théodoſe ; la ſuivante le toucha encore davantage.

Ce prince aimoit à ſe promener ſeul dans les endroits écartés, & ſur-tout il fuyoit cet appareil qui auroit pu le faire reconnaître. Il apperçoit ſur le penchant d'un côteau, un pâtre entouré de ſa femme & de ſes trois enfants : l'homme étoit dans la vigueur de l'âge ; la joie reſpiroit ſur ſon front brûlé du ſoleil ; ſa compagne annonçoit la même gaieté, & elle avoit les agréments de la ſimple nature : leur petite famille s'amuſoit avec eux, & ils alloient l'un & l'autre l'embraſſer tour-à-tour. Quel ſpectacle pour une ame ſenſible ! & celle de Théodoſe n'avoit point encore perdu de cette délicateſſe que l'âge & l'abus des ſenſations viennent émouſſer. Il les aborde : — Mes amis, vous me paraiſſez contents ? Oh ! dit le berger, il n'y a point dans l'empire d'homme auſſi heureux que moi ! vous le voyez : j'ai une femme que j'aime, des enfants qui me ſont également chers : ce ſont-là toutes mes richeſſes, il eſt vrai ;

Digitized by Google

mais, graces au ciel! je jouis d'une bonne ſanté; nous travaillons tous,& nos enfants déjà commencent à nous prêter la main; le morceau de pain que nous mangeons, eſt quelquefois trempé de nos ſueurs, j'en conviens, mais nous l'avons gagné,& il ne nous coûte aucun reproche;& puis quel mets vaut l'appétit? Comment,reprend Théodoſe en ſoupirant, vous ne déſireriez rien? — Déſirer ! & quand je m'examine... ſi je formois des vœux!... avec dix pieces d'or, j'aurois tout ce que je puis ſouhaiter aujourd'hui, une petite maiſon, de quoi loger ma femme & mes enfants, & environ un arpent de terrein, & je mourrois ſans aucune inquiétude; je laiſſerois ma pauvre famille à ſon aiſe, car je les aime plus que moi-même; eſt-ce que vous n'éprouvez pas cela ? — Mon ami, répond Théodoſe, je n'ai pas le bonheur d'être époux, ni pere; je ne ſuis point marié! — Vous êtes donc bien à plaindre? il n'y a d'autre félicité que celle-là; tenez, l'empereur lui-même... oh! malgré ſa grandeur, je le regarde comme très-malheureux: il n'a point encore de femme. — Tu as raiſon; ne lui porte pas envie. — Vous pleurez ! — Va, l'empereur mérite ta compaſſion. — Ma compaſſion! il a toute notre tendreſſe. Tous les jours, ma femme & mes enfants,

Digitized by Google

nous prions Dieu pour lui de tout notre cœur, qu'il le comble de ses bénédictions ! Notre maître ! il est si bon ! puissions-nous avoir bientôt une impératrice digne de lui ! Théodose vouloit cacher ses larmes qui redoubloient. — Mon ami... mon ami... l'empereur est flatté d'avoir l'attachement d'honnêtes gens tels que vous ; en attendant que vous receviez des témoignages de sa sensibilité, voici cinquante pieces d'or.... Cinquante pieces d'or, s'écrie le berger ! cinquante pieces d'or ! ma femme ! mes enfants ! jettez-vous aux pieds.... — Relevez-vous, & aimez-moi.

Théodose accourt chez Pulchérie : il y porte le trouble & l'attendrissement dont cette scene l'avoit pénétré ; il raconte sa nouvelle aventure, & il ajoute : Eh bien ! ma sœur, est-il décidé que le ciel me refusera la satisfaction qu'il accorde à ce berger ? je l'ai vu, j'ai vu le bonheur d'un époux....... La princesse ne le laisse point achever : — Mon frere.... nous touchons peut-être au moment de voir tous vos vœux remplis..... — Comment.... expliquez-vous... — Je ne puis ... dans quelque temps.... — De grace... apprenez-moi... Auriez-vous trouvé... — Permettez, seigneur, que je garde le silence ; espérez, & offrez vos prieres à ce Dieu qui est le maître

des cœurs.... c'eſt tout ce que je puis vous dire. — Je vous en conjure, ma ſœur... — Je vous l'ai dit; ne rejettez point l'eſpérance, & implorez le ciel.... lui ſeul change les ames.... votre bonheur aujourd'hui dépend du Souverain abſolu.

Pulchérie s'obſtine à ſe taire, malgré les inſtances & les ſollicitations preſſantes de Théodoſe; elle le quitte enfin ſans avoir ſatisfait ſa curioſité. La princeſſe agiſſoit avec cet eſprit de prudence & de ſageſſe qui ne l'abandonnoit jamais: la jeune Grecque étoit plongée dans les ténebres de l'idolatrie, & il falloit abſolument qu'elle fût chrétienne pour être préſentée à l'empereur. Ce devoit être l'objet de tous les ſoins de Pulchérie; elle ordonne qu'on aille chercher Athénaïs, & qu'on la lui amene ſans ſa parente.

Athénaïs paraît. — Approchez, approchez, fille charmante. J'ai demandé que vous vinſſiez ſeule au palais; j'ai quelque choſe d'important à vous communiquer: oui, Athénaïs, j'ai de grands deſſeins ſur vous.... que vous ne ſauriez prévoir. — Madame, ce n'eſt que la juſtice que j'ai oſé réclamer à vos pieds, mon peu de fortune.... — Vous êtes la maitreſſe de poſſéder... d'être au comble de l'opulence.... Athénaïs, comment avec cette beauté qui m'a frappée moi-méme, avec cette ame qui s'annonce ſous de

Digitized by Google

si heureux dehors, éclairée par tant d'esprit, tant de connaissances, comment pouvez-vous rester attachée à des erreurs dont l'imposture est si aisée à combattre & à détruire ?

Pulchérie, qui étoit remplie de la lecture des livres saints, détaille dans une très-longue conversation, tous les avantages du christianisme sur les autres cultes. Athénaïs, sans sortir des bornes de cette aimable modestie qui se faisoit admirer autant qu'on l'aimoit, répond à la princesse, & lui présente tout ce qu'on pouvoit alléguer en faveur du paganisme. Peut-être, repart la sœur de Théodose, mes armes ne sont-elles pas de la trempe des vôtres; vous êtes exercée à la dispute ; vous avez des talens : mais je défends la bonne cause, & d'ailleurs je vous remettrai en des mains qui ne peuvent que vous bien guider.

Aussitôt Pulchérie fait venir un de ses officiers, & lui donne tout bas ses ordres ; elle reprend l'entretien : — Je ne vous le cacherai pas, Athénaïs : je désirerois fort que vous fussiez chrétienne ; en abjurant les faux Dieux, vous marchez à une brillante élévation !.... — L'idée, madame, que tout l'univers a de vos hautes vertus, me rassure ; pensez-vous que je voudrois mentir à mon cœur, trahir ma religion, pour la fortune la plus éclatante ?... —

Digitized by Google

Non, Athénaïs, non, ce n'eſt point à ce prix que j'attends que vous ouvriez les yeux à la vérité ; ces artifices ſeroient indignes de Pulchérie, indignes du culte que je profeſſe ; je ne prétends point vous ſéduire : j'aſpire à vous convaincre. Si vous perſiſtez dans votre aveuglement, je n'en ſuis pas moins diſpoſée à vous rendre la juſtice que vous avez raiſon d'eſpérer de mon équité ; j'imite en cela notre Dieu : il étoit juſte & bienfaiſant envers tous les hommes ; mais c'eſt votre bonheur, votre bonheur durable que je ſollicite ſi vivement ; ſervez-vous de vos lumieres : elles vous découvriront le grand ſecret de l'immortalité de l'ame, & la vôtre, Athénaïs, mérite de jouir de cette éternité .... un autre que moi, plus ſavant, plus profond dans ces principes ſublimes, ſe chargera de vous inſtruire : vous m'accorderez cette marque de complaiſance?

Un évêque, ſur ces entrefaites, entre dans l'appartement. — Venez, Atticus, dit la princeſſe, voici

---

Atticus, &c. évêque de Conſtantinople. » C'étoit (c'eſt le » pere Deſmolets qui parle) un homme ſage, adoré même des » hérétiques qu'il ne perſécutoit pas ; il combattoit leurs er- » reurs avec force, & traitoit leurs perſonnes avec douceur ». Le Beau nous peint ce même prélat » comme un homme auſſi

Digitized by Google

une pupille intéressante que je confie à vos soins: elle fera honneur à vos instructions; il seroit à souhaiter que sa parente en profitât; ce seront vos deux éleves, & je vous les recommande comme si elles m'appartenoient. Je vous l'ai dit, Athénaïs: je serai la premiere à vous presser de ne céder qu'à l'évidence; point de considérations humaines; nul égard à mes désirs; encore une fois comptez sur ma protection, & sur mon équité. Athénaïs payenne peut sans doute se promettre l'une & l'autre: mais Athénaïs chrétienne aura mes sentiments les plus chers.

Paulin arrivoit désespéré de son peu de réussite. Consolez-vous, lui dit Pulchérie avec une agitation

---

» adroit, qu'il paraissoit doux & modeste, & qui profita d'une » circonstance (où l'empereur éprouva quelque chagrin de la » part du clergé) pour l'engager à étendre les droits de son » église ». Le moyen donc de concilier l'histoire avec la vérité! Voilà deux écrivains diamétralement opposés! c'est ainsi que nous devons compter sur la fidélité des récits qu'on nous fait. Il y a long-temps que quelques personnes sensées l'ont dit: assurément l'histoire, dans la littérature, seroit la partie la plus digne d'occuper nos idées, & nos études; mais des romans mal écrits, sans nul intérêt, qui usurpent le beau nom d'histoire, dans quelle classe les ranger? dans le dernier rang sans doute des inepties littéraires.

qui

Digitized by Google

qui surprend le courtisan : je crois avoir trouvé ce qui est échappé à vos recherches.

La princesse lui raconte toutes les particularités relatives à la jeune Grecque, & en même-temps lui fait part de l'obstacle invincible qui l'arrêtoit. Il faut espérer, dit Paulin, qu'Atticus parviendra à détruire cet obstacle ; cette nouvelle me charme, madame, & je partage l'intérêt que vous éprouvez. Pulchérie exige qu'il gardera le secret jusqu'au moment où il pourra éclater.

Atticus, quelques jours après, vient dire à la princesse qu'il se flatte de convertir Athénaïs : la justesse de ses idées lui faisoit connaître par dégrés la faiblesse de l'édifice du paganisme.

D'un autre côté, Théodose succomboit à sa langueur : elle allarmoit tout l'empire ; on commençoit même à craindre pour ses jours ; il s'offre aux regards de sa sœur, enseveli dans cet accablement mortel : — Bannissez, mon frere, cette tristesse profonde ; je vous l'avois promis : il est temps de vous révéler que je crois votre bonheur assuré ; jusqu'ici j'avois été obligée de me contraindre : j'entrevois des espérances.... vous allez connaître, voir une beauté... je veux que vous &

Digitized by Google

Paulin, vous jugiez par vous mêmes si elle a une égale...
— Où est-elle, ma sœur ? qui cache à ma vue cet objet ?... Le ciel me donneroit une épouse ?

L'empereur transporté brûloit déjà de voir ce prodige d'attraits qui devoit fixer son choix. Pulchérie lui répéte ce que Paulin venoit d'entendre; Théodose étoit dévoré d'impatience. Oui, reprend la princesse, l'un & l'autre vous jouirez de sa présence, de sa conversation : mais j'exige aussi que vous soyez invisibles à ses yeux ; vous pourrez, dans cet appartement, l'entendre & la considérer d'un lieu où vous serez avec Paulin.

Le prince souscrit à tout ce que lui impose sa sœur; il se seroit soumis aux plus dures conditions. Quelle paraisse, s'écrie-t-il ! que je la voie !

Pulchérie a expliqué ses volontés : on va les exécuter. Théodose, & son favori, que l'on a envoyé

Dans cet endroit favorable &c. C'est encore d'après l'histoire que nous parlons : » Le récit de la princesse excita dans Théo-
» dose une vive impatience de voir Athénaïs : Pulchérie, sous
» prétexte de s'instruire plus en détail de l'objet de sa requête,
» la fit entrer dans son appartement, où le jeune prince, sans
» être apperçu d'elle, eut le temps de la considérer d'un lieu
» où il étoit avec Paulin ; tous deux furent frappés de l'éclat de
» sa personne, tandis que Pulchérie admiroit la justesse, les

Digitized by Google

chercher, se sont retirés dans cet endroit favorable, d'où ils pouvoient voir sans être apperçus. Le feu de cent bougies éclairoit l'appartement. Athénaïs, de cette cour si nombreuse, ne connaissoit gueres que la princesse, quelques-unes de ses femmes, & l'évêque Atticus; c'étoit ordinairement le soir qu'on l'appelloit au palais.

Elle arrive, accompagnée d'Emine; jamais sa beauté n'avoit été si éblouissante, si intéressante; l'air de l'infortune dans une femme aimable est peut-être la premiere des graces. L'empereur demeure immobile, & Paulin partage son étonnement; mais de quel trait a été frappé le prince! c'est une divinité, qui, dans tout son éclat, s'est exposée à sa vue; à la surprise ont succédé le respect, l'amour, l'adoration. Cette impression rapide s'étoit répandue dans tous ses sens comme un feu subtil & dévorant; Athénaïs parle: l'ame de l'empereur va, en quelque sorte, voler sur la bouche de la jeune Athénienne, & s'y attacher: — Voilà l'impératrice, Paulin! c'est l'amour même! je ne puis résister....

Théodose oublioit tout ce qu'il avoit promis à sa

» grâces & la modestie de ses discours. Théodose en devint » passionnément amoureux ».

Digitized by Google

fœur : il alloit fe précipiter aux genoux d'Athénaïs : fon favori emploie tous les efforts pour le retenir. La jeune Grecque continue de parler ; l'emportement du prince augmente ; il ne lui eft plus poffible d'enchaîner fes transports , d'écouter Paulin : il va fe montrer. Pulchérie croit avoir entendu quelque bruit, & en foupçonne la caufe : elle court à l'endroit où étoit fon frere : elle le trouve impatient de fe faire connaître ; elle le conjure d'attendre un inftant, & retournant vers Athénaïs, elle fe hâte de la congédier elle, & fa parente, après les avoir affurées, qu'inceffamment leurs chagrins feroient terminés, & qu'elles recevroient des preuves convaincantes de fa protection.

Elles ne font pas hors de l'appartement : L'Orient a fa fouveraine, s'écrie Théodofe accourant vers fa fœur ! oui, voilà celle qui aura ma main, mon cœur, mon ame entiere ! tous mes vœux font enfin remplis ! que d'appas ! quelle modeftie ! quelle pudeur raviffante ! comme fes peines... oh ! ma fœur, ce font les miennes ! ce font les miennes ! ce n'eft pas fon bien qu'il faut lui rendre : c'eft mon trône que je brûle de lui offrir ; c'eft l'empire de l'univers qu'elle mériteroit de pofféder. Mais vous ne demandez pas, interrompt

Digitized by Google

Pulchérie, si ses vertus répondent à ses charmes? — Elle est trop belle, pour n'être point vertueuse; l'honnêteté même respire dans tous ses traits; c'est un ange descendu sur la terre! Il est vrai, continue la princesse, qu'elle est digne de vos hommages. Je me suis informée, j'ai fait d'exactes perquisitions : ses vertus sont peut-être encore au-dessus de ses attraits; jamais le moindre souffle corrupteur n'a approché de cette ame pure; vous serez le premier objet sur lequel ses yeux se seront arrêtés; elle vit avec sa parente, dans une obscurité profonde : — Eh! ma sœur, avez-vous fixé le jour de mon hymen?... Mais qu'ai-je dit? je parle d'être son époux! & qui m'assure que je suis aimé? Ma sœur, je ne voudrois rien devoir à mon rang : c'est Théodose qui aspireroit à toucher Athénaïs, & non l'empereur; sans son amour, que m'importe le présent de sa main? — Pourquoi vous défier des avantages que vous avez reçus de la nature? pensez-vous que vous ayez besoin d'un sceptre pour inspirer la tendresse? votre âge, vos sentiments, votre ardeur, vous pourroient garantir l'assurance de plaire : mais, mon frere, il s'éleve un obstacle puissant, dont j'ai tardé jusqu'ici à vous instruire,

Digitized by Google

parce que je ne le regarde point comme insurmontable. Un obstacle, s'écrie le prince ! & quel peut-il être? — Vous le voyez : Athénaïs semble réunir tous les dons du ciel, esprit, graces, beauté, vertu; mais.... — Achevez, ma sœur .... poursuivez .... daignez ... — Mon frere... Athénaïs a le malheur de n'être point chrétienne...— Elle n'est point chrétienne ! Athénaïs livrée aux erreurs du paganisme ! &... qui est plus digne de professer une religion, qui est le sentiment même, qui nous apprend à aimer ? Athénaïs payenne ! o ciel !

Cette nouvelle foudroie le souverain; il étoit attaché à sa religion plus qu'aucun de ses sujets : — Qu'ai-je entendu, ma sœur ! Athénaïs... il ne me reste plus qu'à mourir ! je ne saurois vivre sans posséder Athénaïs, & je ne puis mettre mon diadême sur son front! je t'offenserois, grand Dieu !... quel plus grand sacrifice me demandes-tu ?

Théodose s'abandonne à la douleur; Pulchérie cherche à le retirer de cette cruelle situation, en lui disant qu'Athénaïs reçoit des instructions d'Atticus ; elle ajoute même qu'il y a tout lieu d'espérer qu'elle sortira de son aveuglement : — Oui, prince, vous pouvez ne pas rejetter un avenir flatteur : je sais que

Digitized by Google

cette fille charmante écoute avec docilité les leçons de l'évêque, que sa raison commence à lui parler en faveur du christianisme, & Athénaïs a des talents, des connaissances, des lumieres, qui, je n'en doute point, aideront à la convaincre, & l'ameneront à cette conversion si désirée. En attendant, reposez-vous donc sur moi du soin de hâter votre bonheur; vous sentez trop que cet heureux changement doit être l'ouvrage de la seule conviction; je n'irai point recourir à des artifices grossiers qui blesseroient la pureté de notre culte, éblouir la jeune Grecque par l'éclat d'une grandeur prochaine: elle n'apprendra la brillante destinée qui l'attend, qu'après qu'éclairée du flambeau de la vérité, elle aura adopté notre religion.

Le favori approuve les transports de son maître; il convient, en jettant un regard de tristesse sur Pulchérie, qu'Athénaïs a peu d'égales. L'empereur quitte sa sœur, éperdument amoureux, & livré à ce trouble qui suit toujours les grandes passions.

Athénaïs voyoit souvent la princesse; leurs conversations rouloient sur l'unique objet qui occupoit Pulchérie, sur ce changement dans sa croyance qui ne s'o-

Digitized by Google

péroit point assez-tôt. Emine, de son côté, s'efforçoit de rappeller sa niece aux principes du paganisme. Vous me connaissez, lui disoit Athénaïs : aucune vue d'intérêt ne me conduira jamais. S'il falloit acheter la protection de Pulchérie, la fortune la plus considérable, au prix d'une complaisance criminelle, pensez-vous que j'eusse à balancer ? Mais je rendrai toujours hommage à la vérité : je conviendrai donc avec franchise, qu'Atticus commence à m'ébranler ; il parle à ma raison, il éleve des doutes.... je ne me rendrai, soyez en certaine, qu'à la persuasion, & si j'embrasse le christianisme, croyez que j'aurai été convaincue.

Emine & Athénaïs avoient fixé leur retraite dans un des fauxbourgs de Constantinople ; elles fuyoient entierement la société. Deux jeunes gens, l'un nommé Léon, & l'autre Euchérius, viennent habiter près de leur simple demeure : ils épient l'occasion, & la saisissent, de se lier avec les étrangeres, & de leur parler ; ils s'annoncent comme deux victimes de l'infortune qu'elle avoit réunies : ils étoient venus à Constantinople pour chercher quelque honnête ressource qui les retirât de l'indigence. Léon sur-tout s'attachoit à représenter le tableau de ses disgraces : il étoit resté orphelin, dès le berceau ; sa famille avoit usurpé son bien.

Digitized by Google

Cette derniere circonftance a bientôt excité dans l'ame d'Athénaïs un fentiment favorable à Léon; elle s'accoutumoit à le voir, & lorfqu'elle ne le voyoit point, elle s'appercevoit de fon abfence; d'ailleurs la beauté n'eft point indifférente aux hommages; quelque vertueufe que foit une belle femme, elle goûte une forte de fatisfaction fecrete à s'avouer le pouvoir de fes charmes, & Léon faifoit connaître à la jeune Grecque toute l'étendue de fon empire; il lui témoignoit un attachement fi refpectueux! il craignoit tant de lui déplaire! A cette timidité qui le rendoit fans doute plus redoutable, il joignoit des graces, des talens, une phyfionomie noble & touchante; aimant & n'ofant l'avouer, il fe contentoit de préfenter, tous les jours, à l'objet de fon culte, les plus belles fleurs; habile dans l'art de tracer les caracteres, ce jeune homme peignoit les divers ouvrages que compofoit Athénaïs, & cette attention de fa part la flattoit extrêmement; il parloit peu, & ne faifoit que foupirer, ce que les deux étrangeres attribuoient à fa trifte fituation.

Athénaïs enfin devient elle-même réveufe, mélancolique; vouloit-elle écrire: la plume lui tomboit des mains; cherchoit-elle à fixer fes regards fur un livre:

Digitized by Google

elle ne s'arrêtoit point à ce qu'elle lisoit; ses études lui plaisoient moins; les fréquentes absences de Léon commençoient à lui causer une inquiétude qu'elle avoit de la peine à dissimuler; cependant elle, & sa tante n'ignoroient pas le motif de ces absences: Léon alloit à la ville copier des manuscrits, ce qui l'aidoit à le faire subsister, lui, & son ami Euchérius.

Ma tante, dit un jour Athénaïs à Emine, je croirois vous offenser, me manquer à moi-même, si je vous cachois plus long-temps les dispositions de mon cœur (& il lui échappe un profond soupir): je ne sais d'où me vient une tristesse.... que je ne puis vaincre! elle augmente, lorsque Léon n'est point avec nous. Vous me tenez lieu de mere: éclaircissez mes sentiments; Léon m'a inspiré une compassion si forte! oh! il m'a pénétrée du plus vif intérêt! Athénaïs, lui répond Emine, vous êtes bien plus éclairée que moi: vous possédez les arts; votre pere vous a initiée dans les mysteres des sciences les plus sublimes; mais il ne vous a pas instruite sur des impressions que vous devez rejetter: ma fille, cette pitié si attendrissante, cette singuliere sensibilité qui vous fait partager si vivement les malheurs de Léon, ne vous en imposez point... c'est de l'amour. —

Digitized by Google

De l'amour ! j'aimerois ! j'aimerois Léon ! — Oui, vous l'aimez : croyez-en ma tendresse qui veille sur vos moindres mouvements : de jour en jour, il vous attache davantage ; & à quoi vous conduiroit ce penchant ? vous devez absolument renoncer au mariage : notre médiocrité approche de l'indigence, & Léon lui-même est sous le poids de l'adversité, il ne sauroit être votre époux. — Je ne me suis jamais arrêtée à ces idées ; j'ai renoncé à tout engagement : mais, si Pulchérie nous tenoit sa promesse, qu'elle me fît en un mot rentrer dans mon bien, ne pourrois-je pas obliger Léon, adoucir son sort ? j'aurois tant de plaisir à soulager ses peines ! d'ailleurs ne craignez point que je m'engage dans la moindre démarche que l'honneur désavoue ; je ne veux voir Léon & l'entretenir qu'en votre présence. — Si vous y consentiez, ma chere niece, nous lui interdirions notre maison ; je me charge de ce soin... — Oh ! gardez-vous en bien, gardez-vous en bien ! vous l'affligeriez ! il est si à plaindre ! notre société sans doute lui est devenue nécessaire.... nous ne sommes gueres plus heureuses que lui ! & les malheureux souffrent moins, lorsqu'ils peuvent se rencontrer avec ceux qui éprouvent une semblable destinée : j'en crois mon propre cœur...

Digitized by Google

non, ce ne sera point moi qui ajouterai aux peines de Léon ! — Ma niéce, vous le voulez : cette faiblesse vous causera peut-être de violents chagrins ; pourquoi accroître vos maux ? & si notre situation n'alloit pas changer ! si nous restions toujours dans cet état... vous ne voyez donc pas ce qui nous menace ? — J'aurai du moins des larmes à donner à cet infortuné. N'est-ce rien que la compassion ? si elle ne fait pas cesser le malheur, elle le soulage, elle l'adoucit, & nous aide à le supporter.

Le hasard veut qu'Emine s'écarte un instant d'auprès de sa niece : Léon transporté saisit la circonstance : il vole vers Athénaïs. Vous allez donc souvent à la cour, dit-il à la jeune Grecque ? — Hélas ! je vais implorer la princesse ; elle m'a donné sa parole, que ces jours-ci mon affaire seroit terminée. — Oui, vos malheurs finiront, soyez-en sûre ; pour les miens, ils n'auront de terme que ma vie. — Repoussez une si triste image, Léon ; vous devez être bien persuadé que vous serez la premiere personne informée du changement heureux de ma fortune ; je ne puis me défier de la promesse de Pulchérie, elle est trop bienfaisante, trop équitable.... Léon, vous saurez ce que l'amitié.... — L'amitié, madame, interrompt Léon ! c'est un bien faible retour ! Et aussitôt tombant aux pieds

Digitized by Google

d'Athénaïs : — Il ne m'eſt plus poſſible de combattre un ſentiment qui l'emporte ; j'ai cherché inutilement à le renfermer dans mon ſein : madame, vous voyez à vos genoux l'amant le plus tendre, le plus ſoumis..... — Léon ! un amant ! relevez-vous, c'eſt vous qui me faites cette offenſe ! vous attendez que ma parente..... — Belle Athénaïs, j'en ferai l'aveu en préſence d'Emine ; je le dirois à l'univers entier... (il apperçoit Emine qui rentroit) : oui, madame, j'adore votre charmante niece ; je ne prétends point vous le cacher : ſes vertus, autant que ſa beauté, m'ont enflammé.... je meurs de mon amour.... Athénaïs à ce mot marquoit de l'indignation. Eh ! quel eſt votre eſpoir, interrompt la parente d'un ton courroucé? Nous vous avons ouvert notre maiſon : c'eſt pour ſéduire.... — N'achevez pas, madame : connaiſſez mes intentions ; mon hommage eſt trop pur ; il eſt digne de votre adorable niece : j'oſe aſpirer à ſa main. Sans fortune, répond Emine, malheureux comme nous... — Je parviendrai à un état bien différent : oui, ma deſtinée changera .... n'en doutez point ; elle me permettra de ſolliciter cette union, ſi mon amour peut lui plaire. Athénaïs regarde Emine, & enſuite tournant ſes

Digitized by Google

beaux yeux chargés de larmes fur le jeune homme:
— Ah ! Léon, pourquoi la fortune eft-elle contre nous?

Ces feules paroles ont tout révélé à Léon : il apprend qu'il eft aimé d'une femme qu'il idolâtre; il fe releve enchanté, tranfporté : — Je fuis le plus heureux des mortels ! oui, charmante Athénaïs, nous ferons unis ! votre adorateur le plus paffionné fera votre époux ! vous ferez la fouveraine abfolue.... d'un cœur qui fentira tout le prix du vôtre..... ah ! fi je fuis aimé d'Athénaïs... quelle grandeur, l'empire, l'empire du monde entier vaudroit-il cette fuprême félicité !

Léon s'abandonne à toute l'ivreffe, à tout le délire de fa paffion. Emine l'interroge fur les caufes de cette révolution fi inattendue : le jeune homme s'empreffe à diffiper tous fes doutes; il la confirme enfin dans l'heureufe idée que fa fituation va prendre une autre face, & que, dans peu de temps, fes efpérances fe réaliferont.

Cependant Atticus faifoit continuellement de nouveaux progrès fur l'efprit de la jeune Grecque; fon exemple entrainoit fa parente : Emine auffi paraiffoit moins attachée au paganifme.

Athénaïs, par un hafard fingulier, ne favoit

Digitized by Google

pas encore que Léon fût chrétien: elle lui parle de l'extrême desir qu'avoit Pulchérie de lui faire embrasser sa religion. Quel est l'étonnement de l'Athénienne, lorsqu'elle entend son amant la presser de céder aux sollicitations de la princesse! — Mon culte, Léon, ne seroit pas le vôtre? — Eh! pouvez-vous douter, ma chere Athénaïs, que je professe le christianisme? C'est la religion du sentiment, du pur sentiment; je vous aimerois peut-être avec moins d'ardeur, avec moins de délicatesse, si je n'étois pas chrétien; Jupiter est-il fait pour être le Dieu d'Athénaïs? C'est le mien sans doute qui est la source de toutes les vertus, qui nous fait éprouver que l'ame est une substance divine; la sagesse chrétienne est encore au-dessus de la sagesse humaine, & c'est celle-là que vous devez adopter: elle est votre partage, sans que vous le sachiez: oui, vous êtes pénétrée, digne Athénaïs, des saintes maximes qu'on nous enseigne: votre cœur est remplie de notre morale céleste; ce n'est que votre esprit qui tient au paganisme; soumettez cet examen à vos propres lumieres, & il suffira de votre jugement pour vous détromper.

Athénaïs écoutoit Léon avec une attention, avec

Digitized by Google

un intérêt qu'elle n'avoit point encore ressenti. L'amour seroit-il entré dans cette renonciation aux mensonges d'un culte grossier & aveugle? il est si aisé de s'abuser sur les actions les plus louables! Quoiqu'il en soit, depuis cette conversation, Athénaïs recherchoit avec plus d'empressement les entretiens d'Atticus; de jour en jour, elle faisoit des pas rapides vers la vérité. C'en est fait, dit-elle à Léon, je crois qu'Atticus l'emportera; oui, votre religion... elle pourra être la mienne: elle ne défend point la sensibilité; elle l'ennoblit, elle l'épure, & son principe est la bienfaisance.

Pulchérie est instruite du triomphe que le christianisme est prêt à remporter: elle redouble ses marques d'affabilité envers Athénaïs, lui prodigue ses caresses, fait éclater sa joie: — Athénaïs, de ce moment, le ciel se déclare pour vous... vous serez élevée au plus haut dégré: je vous l'avois promis... vos freres vous porteront envie; précipitez cet instant heureux qui doit assurer votre situation; la beauté & la vertu obtiendront une récompense... dont vous même serez étonnée.

La jeune Grecque revole auprès d'Emine, qui s'entretenoit avec Léon: — Je suis impatiente de vous apprendre.... Félicitez-moi: la princesse m'a

fait

entrevoir la condition la plus brillante ; je ne puis imaginer ce qu'elle peut être : elle excitera, m'a dit Pulchérie, mon étonnement....... O vous qui m'avez daigné accueillir dans ma misere, qui m'avez tenu lieu d'une mere que je regrette encore, & vous, Léon, le ciel sait que je ne désire un autre état que pour faire le bonheur de ma parente, & de ce que j'aime le plus après elle. Ce sera moi, Léon, qui goûterai la satisfaction de vous venger des injustices du sort; graces aux bontés de la princesse, je préviendrai peut-être cette révolution flatteuse que vous nous avez annoncée, je me plais à m'offrir cette image : mais pourquoi ne profiterois-je pas de ces circonstances favorables? mon aveu ne serviroit qu'à presser Pulchérie de répandre sur moi ses bienfaits : je suis tentée de lui déclarer que vous demandez ma main.... — Ah! Athénaïs, au nom de notre amour, gardez-vous de rien découvrir à votre protectrice, & si elle s'opposoit à notre union, si elle alloit vous nommer un époux... — Léon, je l'ai dit à ma parente, je vous l'ai dit : vous avez mon cœur; l'empereur lui-même.... — L'empereur.... eh-bien... parlez... — Théodose, avec toute sa puissance, n'obtiendroit pas un seul des sentiments que vous



Digitized by Google

m'avez inſpirés; je prends plaiſir à vous le répéter : vous ſeriez le plus malheureux des hommes, le dernier des eſclaves ... Léon, qu'ai-je encore à vous apprendre ?

On n'eſſayera point d'exprimer le raviſſement de Léon ; cœurs ſenſibles, je ne puis que vous en préſenter le tableau. Ce jeune-homme venoit de ſon côté aſſurer tous les jours Emine qu'il touchoit à ce bienheureux moment où il lui feroit permis de mettre aux pieds d'Athénaïs l'hommage de ſon cœur & de ſa fortune.

Deux amants auſſi tendres, auſſi délicats que ceux dont nous traçons ici la peinture, devoient ramener ſans ceſſe ces converſations, ces doux entretiens, qui ſont la pure jouiſſance de l'amour : c'eſt dans ces épanchements de l'ame que le ſentiment répand toutes ſes délices. Oui, Léon, diſoit Athénaïs, il y a des moments où je déſirerois que vos eſpérances fuſſent trompées, que vous fuſſiez plongé dans l'adverſité, pour m'enivrer du plaiſir de vous faire oublier vos malheurs.... — Arrêtez, femme adorable ! Quoi ! comblée de richeſſes, d'honneurs, au faîte de la proſpérité, vous daigneriez jetter les yeux ſur Léon accablé de l'infortune ! — En doutez-vous ? & qui eſt-ce qui a produit cet intérêt, cet intérêt dont je n'ai pu me

défendre, qui étoit le plus tendre amour, si ce n'est la confidence de vos peines, d'une situation que vous ne deviez point éprouver? vous avez fait couler mes pleurs, & le don de mon cœur n'a point tardé à suivre mes larmes. — Est-ce assez de toutes les miennes, divine Athénaïs, pour vous exprimer ma reconnaissance, mon amour, toute mon ivresse? ah! que je me pénetre de cet aveu qui me charmera toujours! redites-moi cent fois que vous seriez insensible à la séduction des grandeurs, que l'empereur, avec tout son éclat, ne balanceroit pas dans votre ame le malheureux Léon.... Si j'avois un trône à vous offrir, Athénaïs, que vous l'embelliriez! ce seroit la place de vos attraits, de vos vertus; que dis-je? c'est un autel qu'il faudroit vous élever: vous êtes la déesse de la beauté, du sentiment.... — Il est vrai qu'un trône, Léon, que je partagerois avec vous, pourroit me flatter; je n'ambitionnerois des richesses, des grandeurs que pour satisfaire les besoins de mon ame, que pour verser des bienfaits: voilà la félicité de ces dieux de la terre! qu'ils sont heureux! ils peuvent essuyer les larmes de l'infortuné, le consoler, faire cesser ses maux, servir de pere à l'orphelin, ranimer le pauvre, se

Digitized by Google

remplir du doux raviſſement de faire le bien. Et, interrompt Léon, en laiſſant échapper des pleurs d'admiration & d'attendriſſement, ſi vous étiez impératrice... — Oh ! je voudrois que Conſtantinople, que la terre entiere ſe reſſentît de mà bienfaiſance ; les malheureux ne m'approcheroient que pour voir finir leurs peines : du-moins je les adoucirois ; on ne m'imploreroit jamais vainement : je maintiendrois les droits de la juſtice : mais je m'abandonnerois au plaiſir délicieux de pardonner ; pardonner c'eſt s'approcher de la nature divine. Par exemple, mes freres m'ont rendu bien malheureuſe ! eh-bien ! je goûterois une joie inexprimable à tout oublier, à les embraſſer ! la haine eſt un tourment ſi pénible ! la bienveillance un ſentiment ſi agréable, ſi ſatisfaiſant ! De tous vos empereurs, celui, ſans contredit, que je préfere eſt le grand Théodoſe : le prince qui a dit à ſon fils : » Soyez clément comme Dieu même «, eſt mon héros, & doit l'être de tous les cœurs ſenſibles.

Léon s'étoit précipité aux pieds d'Athénaïs, &

Soyez clément &c. Ce ſont les propres expreſſions de Théodoſe le Grand.

Digitized by Google

au milieu des pleurs.... — Femme charmante ! ame céleste ! laissez-moi vous adorer comme l'image de Dieu même ; oui sans doute, vous êtes faite pour être l'ornement du christianisme, pour embellir.... le trône du monde ne vous récompenseroit point au gré de mon amour... vous goûterez le plaisir... vous serez....

Euchérius, à ce mot, parle bas à son ami ; il le prend à part. Léon revole auprès de la jeune Grecque, en lui disant : n'en doutez point, chere Athénaïs, Pulchérie tiendra sa promesse.... c'est moi qui vous l'assure.

Athénaïs ne savoit trop que penser sur ces dernieres paroles de Léon ; son esprit s'égaroit dans une foule de réflexions qui ne faisoient qu'augmenter sa perplexité.

Elle est prête enfin, ainsi que sa parente, d'abjurer le culte des faux dieux : l'une & l'autre ont reconnu l'imposture de leur religion, & sont remplies des vérités de la nôtre ; elles n'attendent plus que le moment qui mettra le sceau à leur conversion, & où elles recevront le baptême.

Athénaïs cependant est plongée dans la douleur ; elle répand son trouble, ses craintes, ses larmes

Digitized by Google

dans le ſein de Léon : — Oui, je me rends à l'évidence ; je crois, je ſens, je ſuis perſuadée que le chriſtianiſme eſt le ſeul hommage qui puiſſe flatter le Premier des êtres, que nous avons appellé Dieu : mais Léon, mon cœur n'en impoſe-t-il pas à mon eſprit? Peut-être l'amour, ſans que je le ſache, entre-t-il dans cette perſuaſion ; mon ame, Léon, vous eſt ſi attachée ! & ... je vous aime extrêmement : je ne rougis pas de vous en faire l'aveu ; je vois en vous mon époux : mais ſi ma tendreſſe ſe mêloit à ce changement... je fuirois juſqu'aux lieux que vous habitez ; oui, Léon, j'aurois la force de rompre ma chaîne ; la religion eſt au-deſſus de tout ; je vous ſacrifierois, je me ſacrifierois, j'aurois le courage de mourir ſans avoir à me reprocher un crime, un crime honteux.

Léon emploie les expreſſions les plus tendres, toute la vivacité de ſon ardeur pour raſſurer Athénaïs, & diſſiper ſes allarmes : — C'eſt moi qui vous adore, qui meurs d'amour pour vous, belle Athénaïs ; c'eſt moi qui donnerois cent fois ma vie pour obtenir un ſeul de vos regards : mais je vous le jure par cette tendreſſe qui m'animera juſqu'au dernier ſoupir, par le Dieu véritable dont vous venez d'em-

Digitized by Google

braſſer la loi, vous n'avez point à craindre des vues humaines & intéreſſées dans le zèle qui vous inſpire ; je partage la nobleſſe de votre ame, votre amour pour la vérité. Si je n'étois pas convaincu de la pureté de vos motifs, je ſerois le premier, ſoyez-en certaine, à vous preſſer de différer, & d'attendre que le ciel vous éclairât d'une lumiere plus vive ; je penſe comme vous, j'immolerois !... je mourrois pour ma religion. Eh-bien ! reprend la jeune Grecque, en attachant ſur ſon amant ſes beaux yeux humides de larmes, je vous croirai, Léon, je vous croirai... J'ai encore un autre ſujet d'inquiétude : on va ſoupçonner que la fortune m'a pouſſée à vos autels.... — Athénaïs, ne conſultez, n'écoutez que votre cœur : c'eſt lui qui doit décider ſur la nature de vos démarches ; avez-vous ſon aveu : ſachez vous conſoler de la fauſſeté des opinions d'autrui, des noires imputations de la calomnie ; l'eſtime d'Athénaïs doit lui ſuffire.

Elle ſe rend avec Emine chez Pulchérie. Enfin, madame, dit Athénaïs, mes yeux ſont deſſillés ; graces aux ſages inſtructions du reſpectable Atticus, je ſuis chrétienne, & je le proclame hautement ; ma parente a les mêmes ſentiments, & le même déſir d'être baptiſée. La princeſſe fait éclater ſa joie : — Athénaïs,



Digitized by Google

le ciel a comblé mes vœux ! mes pleurs mêmes lui ont demandé votre converſion. Vous voilà donc chrétienne ! vous voilà préparée à recevoir l'effet de mes promeſſes ! Athénaïs, vous n'avez plus rien à ſouhaiter ... : vous êtes au faîte du bonheur .... je ne puis contenir mes tranſports.... vous pleurez !

Athénaïs répéte à peu près à Pulchérie ce qu'elle vient de dire à Léon : elle ne pouvoit diſſiper ſes craintes : — Oui, madame, je tremble qu'on ne me ſoupçonne d'avoir accordé à la fortune le ſacrifice du culte de mes peres ; cette idée m'accable ... madame, n'adouciſſez point ma triſte deſtinée ; s'il le faut, que je ſois encore plus malheureuſe, & qu'on n'empoiſonne pas le mouvement qui m'a portée au chriſtianiſme ! La réponſe de la princeſſe eſt conforme à celle de l'amant d'Athénaïs : —— Vos inquiétudes ne ſont point fondées ; vos vertus, votre ſageſſe, vos talens ſont connus ; ne quittez-vous pas le paganiſme, parce que l'erreur vous eſt démontrée ? Athénaïs, aurois-je voulu vous ſéduire ? Obtenir de telles victoires, ce ſeroit offenſer ce Dieu qui ne veut que des hommages libres & volontaires. Si l'on oſe vous noircir, offrez cette épreuve à la religion que vous venez d'adopter ; Dieu & votre cœur, voilà vos juges, &

Digitized by Google

ceux à qui vous devez en appeller; je n'ai point eu jusqu'ici d'autres consolateurs; moi-même, Athénaïs, j'ai essuyé des bruits injurieux, je me suis contentée de l'aveu de ma conscience, & j'ai continué, sans m'allarmer de ces injures, de me conduire selon des principes auxquels l'empire doit peut-être sa gloire & sa félicité. D'ailleurs, vous serez placée si haut, que les traits de l'envie & de la méchanceté ne pourront arriver jusqu'à vous. Allez, ma chere Athénaïs, disposez-vous, avec votre parente, à l'auguste cérémonie qu'on va préparer. On aura soin de vous faire avertir.

Athénaïs revient, avec Emine, livrée toujours à ce tumulte d'agitations diverses; Léon, & Euchérius les attendoient. La jeune-personne s'assied, fondant en larmes: — Léon .... Léon... je l'ai dit à la princesse, je le redis à vous même: que je sois chrétienne, & que je ne reçoive point ces témoignages éclatants de bonté qu'elle ne cesse de me faire espérer! Je sais que je pourrai assurer le bonheur de ma parente, vous offrir ma main, des richesses, vous rendre heureux, Léon, & quel plaisir pour mon ame sensible! mais voudriez-vous.... mon cœur est déchiré .... je suis près d'expirer.

Digitized by Google

Comme les paroles d'un amant sont persuasives! qu'elles ont d'empire! Léon est parvenu à calmer les inquiétudes d'Athénaïs : Mais, reprend-elle, que me veut dire la princesse? » Je serai dans un » rang si haut, que même les traits de la malice humaine » ne pourront m'atteindre ». Ah! Léon, ce n'est que pour Emine, ce n'est que pour vous que je desire une autre destinée, le ciel m'en est témoin, la plus brillante, sans vous, me seroit insupportable. — Eh! Athénaïs, je l'avois annoncé à Emine, à vous même que ma fortune devoit changer : je suis donc arrivé à ce moment... c'est moi qui vous éleverai... je serai en état de vous offrir des trésors, des grandeurs.... mais.... c'est Athénaïs seule qui pourra faire ma félicité.

Toutes les allarmes d'Athénaïs sont dissipées; aucun motif humain n'altere le transport sublime qui la fait voler dans nos temples. Le jour de son baptême est fixé; il est arrivé ce jour si attendu. Elle reçoit de Pulchérie l'ordre de s'apprêter à la cérémonie, & en même-temps de se revêtir de l'habillement somptueux qu'elle lui envoie. Son amant ne se lassoit pas de la regarder, de l'adorer : — Que vous êtes belle, divine Athénaïs! que vous êtes belle! N'est-ce que

pour le ſeul Léon que brilleront tant de charmes !...., les courtiſans...... — Je vous l'ai dit, Léon, l'empereur lui-même, tous les monarques de la terre ne vous enleveroient pas un ſeul de mes ſentiments. Léon, ajoute Athénaïs avec ces graces, avec ce charme qui lui étoit attaché, c'eſt vous qui êtes mon ſouverain.

Léon étoit aux pieds de ſa belle maîtreſſe ; il gardoit ce ſilence, la plus vive expreſſion de l'amour ; enſuite il s'écrie : Je puis donc goûter le plaiſir, le plaiſir raviſſant d'être aimé ! ce ne ſont point les biens, les grandeurs, l'éclat.... C'eſt l'infortuné Léon qui a ſu obtenir, qui poſſede le cœur de la belle Athénaïs ! Dieu ! Dieu ! je ſuccombe à l'excès de mon bonheur ! — Et vous ne viendrez pas, Léon, à cette cérémonie ? — Hélas ! je ſuis ſi éloigné de tant de ſplendeur ! je ferai mes efforts, confondu dans la multitude, pour pénétrer juſqu'au palais.... je chercherai les yeux de ma divine amante .... ils s'abaiſſeront ſur un homme obſcur ?.... — Léon, vous vous doutez bien que dans cette foule immenſe, au milieu de cette cour brillante, je ne verrai que vous, que vous ſeul.

Léon, pénétré du ſentiment le plns tendre, le

plus paſſionné, laiſſe couler ſes larmes ſur une des belles mains de ſa maitreſſe, qu'il preſſe contre ſa bouche, contre ſon cœur. — Athénaïs ... allez .... pour régner ſur mon ame, pour poſſéder ..... l'empire du monde entier payeroit-il tant de vertus, tant de charmes ! Athénaïs .... vous ſerez la ſouveraine, .. c'eſt la divinité même qui ſur le trône .....

Léon n'acheve pas; il ſe retire avec Euchérius, en jettant un regard plein d'attendriſſement ſur Athénaïs dont il ne pouvoit ſe ſéparer.

Emine & ſa niece ſont enfin parties pour ſe rendre au palais; Pulchérie les attendoit dans la pompe la plus impoſante; une nombreuſe aſſemblée l'environnoit; jamais Conſtantinople n'avoit vu un ſpectacle plus magnifique, de parures plus ſomptueuſes; le feu des diamants étinceloit de toutes parts.

A l'approche d'Athénaïs s'éleve une ſorte d'applaudiſſement univerſel; on vante avec tranſport ſa beauté, ſes graces, ſa modeſtie, qui ajoutoit encore à tant d'appas, ſa démarche noble & majeſtueuſe; les payens ſe diſoient : c'eſt Vénus même deſcendue de l'olympe ; les chrétiens : c'eſt un ange que le ciel, dans tout ſon éclat, nous envoie ! Tous les ſpectateurs convenoient qu'un front ſi beau auroit mérité

Digitized by Google

de porter une couronne, & que cette créature enchanteresse étoit faite pour être la reine du monde; une broderie en argent relevoit son vêtement d'une blancheur éblouissante; ses cheveux flottoient négligemment sur ses épaules; une pudeur de rose coloroit son visage. Avancez, ma chere pupille, lui dit la princesse avec une affabilité caressante : venez ceindre le bandeau sacré, & prononcer ces sermens qui vont vous lier à notre sainte religion.

Athénaïs satisfait à tous les devoirs qu'exigeoit cette auguste cérémonie; elle récite tout haut, d'un ton plein de noblesse & de sensibilité, sa profession de foi; Emine suit l'exemple de sa niece; Atticus enfin leur administre le baptême. La sœur de Théodose voulant que la jeune néophyte ne conservât rien du paganisme, lui fit changer son nom d'Athénaïs en celui d'Eudoxie; on y ajouta même le nom d'*Œlia* que portoit Pulchérie.

La princesse cédant à sa joie, s'écrie : Vous voilà donc chrétienne, ma chere Athénaïs! le ciel vient de mettre le dernier dégré de perfection à un de ses plus dignes ouvrages! vous étendrez, vous ferez aimer le christianisme! il est temps que j'acquitte ma parole; la fortune avoit voulu vous abaisser : l'équité

Digitized by Google

& Dieu, par mes mains, vont vous élever à un rang que vous méritez; la beauté & la vertu réunies ne pouvoient recevoir une moindre récompense.

Pulchérie parle bas à un des officiers du palais. L'assemblée demeure dans une attente inexprimable. Pour Eudoxie, elle avoit conservé l'ame d'Athénaïs, cette ame qui devoit rester attachée éternellement à Léon; ce que venoit de lui dire la princesse, & qui excitoit si fort la curiosité des spectateurs, l'occupoit bien moins que le regret de ne pas appercevoir son amant; peut-être y avoit-il quelque mouvement de vanité mêlé aux inquiétudes de la tendresse: Eudoxie eût pu désirer en secret que Léon fût témoin de cette espece de fête dont elle étoit le principal objet; c'étoit en-effet un jour de triomphe pour elle, & Léon n'en partageoit point la douceur! ses regards ne cessoient de le chercher, & il ne paraissoit point!

Une porte s'ouvre: il en sort plusieurs seigneurs richement habillés: l'un tenoit dans ses mains une couronne éclatante de pierreries, l'autre, un sceptre chargé de semblables ornemens; ils approchent: nouvelle surprise! on se demande ce qu'on doit augurer d'un tel appareil; Eudoxie elle-même est

Digitized by Google

immobile d'étonnement. La sœur de Théodose reprend la parole, & d'un ton élevé : — Eudoxie, rendez graces au ciel, qui vous a éclairée de sa lumiere divine, & remplissez la premiere place du monde, que vous honorerez encore par votre mérite personnel. (aux seigneurs) Posez cette couronne sur son front ! que ce sceptre soit dans ses mains ! Peuple, voilà votre impératrice. Aussitôt Eudoxie, avec une sorte d'effroi, repoussant ces attributs de la majesté, va tout en larmes se précipiter aux genoux de la princesse : — Madame... madame, je ne puis accepter... mon cœur.... il n'est plus à moi... Léon... je me meurs. En-effet, elle ne voit plus, elle n'entend plus, elle a perdu la connaissance; Emine la tenoit penchée sur son sein.

Athénaïs, s'écrie quelqu'un qu'on n'a pu encore appercevoir ! la presse s'efforce de s'ouvrir : on voit accourir... on ne se trompe point, c'est l'empereur, c'est Théodose lui-même, revêtu du manteau impérial, qui s'élance, qui va tomber aux pieds d'Eudoxie : — Ma chere Athénaïs, ouvre les yeux, reconnais dans Théodose, Léon ton amant, ton époux, qui brûle de te conduire aux autels ! Eudoxie a repris l'usage des sens, elle leve sa paupiere, jette un cri :

Digitized by Google

— Léon ! Léon mon ſouverain ! — Dis, Eudoxie, ton adorateur le plus paſſionné. Me pardonneras-tu cet artifice, le ſeul que ſe ſera permis mon amour? J'avois voulu mériter par moi-même le bonheur de te plaire, n'avoir en ma faveur que l'ardeur la plus vive, la plus pure, ne rien devoir au rang ſuprême, à la grandeur ; ma ſœur même ignoroit ce ſtratagême innocent..... Divine Athénaïs ! tu as pu aimer Léon, Léon infortuné, déſirer de le rendre heureux ! c'eſt Léon qui te place ſur ſon trône, qui voudrois t'offrir l'empire du monde : regne, regne avec moi pour faire ma félicité, celle de mes ſujets, celle de l'univers entier ! que tout mon peuple tombe avec ſon empereur à tes genoux, & t'adore comme la plus fidelle image de la Divinité !

Ce ſont-là de ces ſituations où le pinceau échappe des mains. Eudoxie, en laiſſant couler des pleurs, ne pouvoit qu'articuler ces mots : C'eſt vous ! c'eſt vous, Léon ! mon bonheur m'accable ! Enſuite courant dans les bras de Pulchérie : — Madame, je n'oublierai jamais que je fus votre ouvrage. Que ne vous dois-je pas ! la reconnaiſſance d'Eudoxie éclatera juſqu'à ſon dernier ſoupir ; oui, je ſerai toujours votre fille la plus tendre, la plus ſoumiſe ; & puis

revenant

Digitized by Google

revenant à Théodose : — Seigneur..... Eh-quoi ! interrompt l'empereur, en souriant, Athénaïs auroit-elle déjà oublié Léon ?

Après son amant & Pulchérie, le premier objet qui parût toucher Eudoxie, fut Emine. Ma digne bienfaitrice, ma mere, lui dit la nouvelle souveraine, je pourrai donc vous donner quelques faibles marques de ma tendresse ! votre niece sur le trône, se ressouviendra toujours que vous l'avez recueillie dans sa misere ; que votre maison, vos bras lui ont été ouverts ; non, jamais l'impératrice ne perdra de vue la malheureuse Athénaïs, & tout ce que vous avez fait pour elle.

Quel plaisir on goûte à exposer de semblables tableaux! Théodose s'adressant à Pulchérie : Voici, je crois, le moment de nous procurer un spectacle qui ne nuira point à l'époque de mon bonheur : je me rappelle que j'ai promis à ce berger, dont la naïveté m'a tant intéressé, de n'en pas demeurer aux cinquante pieces d'or : envoyons-le chercher.

La princesse applaudit à ce souvenir qui honoroit la sensibilité de son frere ; on s'empresse d'obéir à ses ordres ; le pâtre vient avec sa femme & ses enfans : Quelle est sa surprise, lorsqu'il retrouve l'empereur dans

Digitized by Google

cet étranger dont il avoit ressenti les libéralités ? Il se prosterne lui & sa famille devant Théodose, qui lui dit avec un sourire plein de bonté, en lui montrant Eudoxie : Eh-bien ! mon ami, me voilà presque aussi heureux que vous ! Je vais avoir une épouse, & j'imagine que vous approuverez assez mon choix. Le villageois confondu, reste dans l'extâse ; Eudoxie releve cet honnête homme qui étoit tombé à ses pieds, caresse sa femme, ses enfans, & veut qu'ils assistent à son mariage. Théodose répandit sur eux les bienfaits ; il demanda même au berger s'il vouloit remplir quelque emploi à Constantinople : le sage agriculteur, en comblant le prince de bénédictions, pré-

---

Le sage agriculteur &c. Assurément le premier secret de la sagesse est de connaître la véritable source du bonheur. Cet homme, comme on le vit dans la suite, avoit agi bien plus sagement qu'Athénaïs, & il montra conséquemment qu'il avoit plus de lumieres & de sens, quoiqu'il n'eût pas reçu le secours des arts. A portée d'être quelquefois sous les yeux de Théodose, on lui eût envié cette espece de faveur, & ses chagrins auroient surpassé de beaucoup la satisfaction passagere qu'il eût due à ce faible avantage. Combien de fois Athénaïs aura-t-elle en-effet regretté son obscurité ? &

Digitized by Google

féra, à tout ce qu'on lui propofoit, d'habiter une maifon ruftique qu'il fe bâtit lui-même, & de cultiver fon jardin. Tous les ans, il venoit préfenter à l'empereur & à l'impératrice, comme à fes Dieux bienfaiteurs, les premieres fleurs & les premiers fruits que fon petit champ lui rapportoit, hommage fi touchant, que chaque fois Théodofe & fon époufe verfoient de douces larmes d'attendriffement; fouvent même ils fe difoient : hélas! il eft encore plus fortuné que nous!

Pulchérie fe trouve feule avec Paulin: — Eh bien, Paulin! ce que nous venons de faire ne doit-il pas nous infpirer une fatisfaction au-deffus de tout ce que les paffions peuvent promettre à des ames vulgaires? Nous vengeons le mérite des torts de la fortune; nous produifons au grand jour la beauté, les talens, les vertus réunis; nous les élevons fur le trône; nous donnons à mon frere une époufe digne de fon choix, à l'empire une fouveraine qui affurera le bonheur des

comment lui auroit-il été poffible de fe cacher les amertumes qui empoifonnerent fon étonnante deftinée! à quoi lui avoient fervi fes connaiffances, fes talents? qu'eft-ce en un mot que l'efprit, lorfqu'il ne nous rend point heureux!

Digitized by Google

peuples. Que le plaisir de faire le bien, remplit un cœur susceptible de nobles transports ! Je ne saurois m'empêcher de céder aux mouvemens d'une sorte d'orgueil qu'assurément l'amour ne m'eût point fait connaître ; il nous étoit défendu à l'un & à l'autre de l'écouter cet amour, qui sans doute nous eût rendu incapables de veiller aux intérêts de mon frere, & à ceux de l'empire. Occupons-nous donc du soin de contribuer à la félicité publique ; Paulin, c'est-là le véritable charme attaché au pouvoir : je l'éprouve,

---

Que le plaisir de faire le bien &c. Si ce n'étoit pas un plaisir, & peut-être même le premier des plaisirs, quelle seroit la récompense des gens en place qui ont assez de courage pour aimer la vertu & pour la pratiquer ? Peuvent-ils se dissimuler qu'ils sont continuellement l'objet de la basse jalousie, de la calomnie la plus noire, de l'ingratitude la plus monstrueuse, que leurs actions les plus innocentes sont travesties souvent en erreurs condamnables, & quelquefois en crimes atroces, qu'ils servent, si l'on peut le dire, d'éternelle pâture à la méchanceté humaine ? Et pourquoi donc feroient-ils le bien ? parce que le cœur se nourrit sans cesse de cette volupté suprême, & que la vertu se suffit à elle-même pour faire son bonheur, au-lieu que les autres passions, pour se satisfaire, ont besoin de recourir à des moyens qui leur sont étrangers.

Digitized by Google

Je le sens..... continuez de me donner de sages conseils ; soyez plus que le fidele sujet de votre maitre : soyez son ami. Allons, poursuivons notre carriere ; marchons de vertu en vertu ; Paulin, le prix est dans notre cœur ; cette récompense, on ne sauroit nous la ravir ; qu'une nation entiere, que le monde nous doive, s'il se peut, son bonheur, & nous serons les mortels les plus heureux.... — Les plus heureux, madame !... vous n'avez donc jamais connu l'amour ? Il est aisé de concevoir qu'un transport d'héroisme peut nous élever jusqu'à faire le sacrifice de notre existence : on peut immoler sa vie, mais être contraint de renfermer une ardeur... qui me consume, renoncer jusqu'à l'espérance, mourir d'amour, vous voir, madame, & à chaque instant sentir le prix de tout ce qui m'est enlevé ; jouir à peine de la liberté de lever les yeux sur l'objet... madame, non, vous ne pouvez imaginer l'excès de mon supplice ! Cependant je m'efforcerai de servir vos moindres volontés ; j'imposerai silence à mes soupirs ; je briserai mon cœur ; & dites après que je ne suis pas digne de concourir avec vous aux soins d'une administration dont la gloire vous est réservée.... — Paulin, plaignons-nous l'un & l'autre ;

mais ne me parlez plus d'un penchant que nous devons tous deux maitriser pour jamais. Qu'avez-vous à me reprocher ? C'est Dieu qui a été votre rival, qui l'a emporté, qui me soutiendra le reste de mes jours. C'en est assez. C'est pour la derniere fois que je vous entendrai. Allons auprès de l'empereur partager l'allégresse publique, & sur-tout songeons vous & moi à conserver notre estime.

Depuis ce moment, Paulin sçut taire une passion qui se changea en une admiration respectueuse pour la princesse ; jusqu'au terme de sa vie, Pulchérie eut tous ses sentiments.

Les nôces de Théodose & d'Eudoxie se célébrerent avec une magnificence dont Constantinople n'avoit point encore vu d'exemple ; la fête dura près d'une quinzaine de jours ; les jeux du cirque accompagnerent cette brillante solemnité ; le peuple ne cessoit d'aller au palais adorer en quelque sorte Eudoxie, & de faire entendre les plus flatteuses acclamations. Théodose quelquefois, se permettant une plaisanterie agréable, disoit à l'impératrice : » Ce Léon a pourtant » fait fortune, & il n'en est pas moins amoureux ».

Eudoxie ne se contentoit pas d'exprimer tout ce que son cœur lui inspiroit : elle manifestoit

Digitized by Google

des sentiments si généreux : elle ordonne qu'on s'informe où se sont retirés ses freres, & qu'on les

---

Où se sont retirés ses freres. » Les freres d'Eudoxie (nous dit » l'historien du Bas-Empire) avoient mérité son ressentiment ; » ils prirent la fuite, & se cacherent, dès qu'ils apprirent » qu'elle étoit devenue femme de leur souverain. La princesse » plus généreuse & plus habile qu'ils n'étoient en fait de ven- » geance, ne voulut les punir que par des bienfaits ; elle les » fit chercher & conduire à Constantinople ». Eudoxie leur tint à peu près le même discours qu'on a mis ici dans sa bouche. Desmolets nous rend ce fait d'une façon différente : » Les deux » freres d'Athénaïs, Valere & Œtius (que d'autres appellent Génésius) » jouissoient de sa succession à Athènes : ils appren- » nent que leur sœur est sur le trône ; ils craignent qu'elle ne » se venge ; ils se déterminent à aller implorer sa clémence ; » ils vont dans la foule des courtisans, choisissent le moment » où elle sortoit du temple, environnée de sa cour, & se » jettent à ses pieds ; elle les reconnaît, sourit, & leur dit ; » en les relevant & les embrassant : *Que craignez-vous, mes* » *amis ? ne voyez-vous pas combien je vous ai d'obligation de* » *m'avoir fait faire le voyage de Constantinople ?* » Nous observerons en passant que tout cela est écrit d'une maniere bien sèche, bien dépourvue de coloris. Voilà pourtant le style de la plupart de nos historiens : il n'est pas étonnant que la jeunesse marque tant de répugnance pour cette sorte de lecture. Ces écrivains là assu-

lui amène. A la premiere nouvelle de ſon élévation, ne doutant point qu'elle n'écoutât un trop juſte reſſentiment, ils avoient fui précipitemment de leur patrie, & s'étoient tenu cachés dans un aſyle obſcur. Après pluſieurs recherches infructueuſes, ils ſont découverts & conduits à la capitale.

Ils paraiſſent devant la ſouveraine comme des criminels tremblants, qui n'attendoient plus que l'exécution de leur arrêt. Eudoxie s'élance du trône, court vers eux, & les embraſſant l'un & l'autre, en pleurant : — Mes freres... mes freres, l'impératrice a oublié les ſujets de plainte que pouvoit avoir Athénaïs! je vous dois plus de reconnaiſſance que vous n'imaginez : je vous regarde comme les auteurs de mon élévation ; ce n'eſt pas votre dureté qui m'a bannie de la maiſon paternelle, c'eſt la Providence divine, c'eſt le Dieu des chrétiens, le ſeul aujourd'hui que

---

rément n'ont point poſſédé l'heureux ſecret (pour me ſervir des expreſſions de Montaigne) d'*emmieller la viande ſalubre à l'enfant.*

C'eſt le Dieu des chrétiens &c. Ce ſont les propres mots d'Athénaïs. Comme on ſent qu'elle a dû goûter un plaiſir pur

Digitized by Google

j'adore, qui m'a prise par la main pour me conduire au trône, & qui m'y a placée; je suis impératrice; je suis chrétienne; ne dois-je pas pardonner?

Valere eut la dignité de maître des offices, & Génésius fut nommé préfet du prétoire d'Illyrie. Euchérius, qui n'étoit autre que Paulin, reçut des marques si distinguées de la bienveillance de sa souveraine, que la calomnie osa dans la suite s'en prévaloir : elle parvint même à jetter des nuages sur une intimité innocente, qui n'étoit que le fruit du goût d'Eudoxie pour les arts. D'ailleurs cette princesse ne cessa de mériter sa grandeur & d'honorer la majesté de sa place : elle conserva, sous la pourpre, ses talens, son attachement extrême pour la littérature

---

en pardonnant ainsi à ses freres! La vengeance la plus ingénieuse, la plus éclatante, lui eût-elle procuré une si douce satisfaction? On pourroit appeller la clémence *un des plaisirs des princes*, & assurément ils n'en peuvent avoir aucun autre qui approche de celui-ci. Le premier qui a dit que *le plaisir des dieux étoit le plaisir de la vengeance*, a proféré un blasphême aussi absurde que sacrilége : c'est insulter à la nature divine, & la rabaisser en quelque sorte bien au-dessous de la nature humaine.

& les ſciences ; il nous eſt reſté pluſieurs de ſes ouvrages, qu'on relit encore avec plaiſir.

Eudoxie ſur le trône ne démentit point la belle ame qu'avoit annoncée Athénaïs : elle fut toujours l'appui des malheureux, la mere du pauvre, la protectrice de l'humanité ſouffrante : auſſi emporta-t-elle au tombeau cette récompenſe que doivent bri-

---

Pluſieurs de ſes ouvrages. L'évêque Atticus lui avoit inſpiré le goût des livres ſaints ; elle nous a laiſſé des traductions en vers, une paraphraſe des huit premiers livres de l'écriture, deux autres des prophéties de Daniel & de Zacharie, un poëme en trois livres, à la louange de Cyprien martyriſé ſous Dioclétien ; ce poëme eſt à Florence, dans la bibliotheque des Médicis. Eudoxie avoit auſſi compoſé un autre poëme ſur la victoire remportée par Théodoſe contre les Perſes ; on lui attribue encore les centons d'Homere ſur la vie de Jéſus-Chriſt. Cette princeſſe, en paſſant par Antioche, harangua le ſénat : on lui avoit élevé, au milieu de la ſalle, un trône enrichi d'or & de pierreries ; on voulut la flatter ſelon l'uſage : on lui dit que ſes ancêtres étoient originaires d'Antioche : elle répondit par ce vers d'Ovide :

» *Et cupio, & lætor veſtro me ſanguine natam.*

Et non (comme dit le Beau) par un vers emprunté d'Homere.

Digitized by Google

guer les princes, l'amour & les bénédictions du peuple.

Comme, par une fatalité qu'on ne fauroit gueres concevoir, il eft rare que le bonheur le plus éclatant ne foit pas mélangé de quelque ombre d'infortune, Eudoxie, fur la fin de fes jours, effuya des chagrins domeftiques, qui la déterminerent à

Des chagrins domeftiques, &c. C'eft ici qu'Athénaïs expie, en quelque forte, fon prétendu bonheur ; c'étoit un crime aux yeux de la fortune que cette élévation rapide & inattendue, qui avoit, pour ainfi dire étonné l'univers. Comme la jaloufie dénature les caracteres! Théodofe, ce prince rempli de douceur, & de bienfaifance, qui aimoit éperduement fa femme, devient tout-à-coup fombre, rêveur, & il eft rare que dans un prince la rêverie ne conduife pas à la violence & même à la cruauté. Le pere Defmolets nous donne le conte fuivant, qui a tout l'air d'une fable groffiere & mal imaginée, pour avoir été la fource des chagrins de Théodofe, & des marques de reffentiment dont ils furent fuivis. » Un jour des rois que l'empereur alloit au » temple de la métropole, un payfan fe trouva fur fa route : » il lui préfenta une pomme de Phrygie, la plus belle & la » mieux colorée qu'on eût jamais vue & d'une groffeur fur- » prenante ; Théodofe ordonne qu'on gratifie le payfan de » cent pieces d'or (ce qui montoit à treize ou quatorze cent » livres de notre monnoie) & qu'on porte ce fruit à l'im-

s'aller ensevelir dans la Palestine, où elle vécut encore onze années. Elle s'étoit fait construire son

» pératrice : Eudoxie commande à son tour qu'on l'envoie de
» sa part à Paulin ; celui-ci trouve le présent si beau, qu'il
» charge un de ses officiers d'aller l'offrir à son souverain,
» lorsqu'il sortiroit de l'église. Le monarque, sans rien dire à
» l'officier, le reçoit d'un air obligeant, & l'ayant fait cacher,
» à sa rentrée au palais, il va droit à l'appartement de l'im-
» pératrice : après quelques discours, il lui demande ce qu'elle
» pensoit de cette pomme, & ce qu'elle en avoit fait, elle
» répond qu'elle l'a mangée ; elle va même jusqu'à l'affirmer.
» L'empereur fait apporter le fruit, accable sa femme de re-
» proches sanglants, l'accuse d'imposture, d'infidélité ; elle
» reste confuse ; Théodose la quitte, sans avoir pu en obtenir
» une parole. Paulin enfin a la tête tranchée, sans qu'Eudoxie
» & Pulchérie en aient été prévenues ».

C'est ce même Paulin que Théodose appelloit *son ami*, & auquel il avoit été attaché depuis l'enfance : exemple éclatant, qui prouve bien ce que c'est que l'*amitié des rois*, du moins de la plupart des souverains. Nous avons vu se renouveller cet exemple si mémorable & si instructif sous Louis XIII, à l'égard de *son cher ami* Cinq-Mars.

Pour revenir à Paulin, voici de quelle façon le Beau nous présente ce morceau si intéressant : » Paulin étoit tendre-
» ment attaché à Théodose dès son enfance ; ils avoient
» passé ensemble cet heureux temps de la vie, où le cœur

Digitized by Google

tombeau à Jérusalem, dont elle répara les murs tombés en ruines. » Depuis Hélene, mere de Conf-

---

» ignore encore le déguisement, ainsi que la défiance, & » où l'amitié n'est contrainte ni par le respect, ni par la » réserve : émules dans leurs études, & toujours amis, le » mariage de Théodose, loin d'affaiblir leur union, en avoit » assuré les nœuds. Paulin avoit contribué à l'élévation d'Athé- » naïs : en relevant ses qualités brillantes, il avoit fixé sur » elle les regards du prince; Théodose l'en aimoit davantage; » il le combloit d'honneurs ; il lui avoit confié la charge de » maître des offices, & lui destinoit les plus hautes dignités » de l'empire. L'estime, autant que la reconnaissance, atta- » choit à Paulin le cœur de l'impératrice ; elle se plaisoit » à le voir, à l'entendre ; elle retrouvoit en lui le goût qu'elle » avoit pour les lettres, joint aux qualités les plus essentielles; » c'étoit un confident sûr, un guide éclairé & fidele au milieu » du labyrinte de la cour, inconnu à la princesse, & ce com- » merce innocent procuroit à Eudoxie toutes les douceurs que » permet la vertu ».

Tout l'empire fut frappé de cette mort, & Eudoxie surtout ; son honneur étoit intéressé dans cette perte : elle avoit à pleurer à la fois, & un ami essentiel qui lui étoit ravi, & sa réputation en proie à des soupçons & des bruits calomnieux. Depuis ce moment, Théodose & la grandeur lui sont devenus insupportables ; elle a en horreur le diadême ; elle regrette, au milieu des larmes, la vie obs-

Digitized by Google

» tantin (dit le Beau), on n'avoit jamais rendu tant
» d'honneur aux saints lieux ».

Eudoxie mourut à l'âge de cinquante-quatre ans, quelques historiens disent à cinquante neuf, le 20 octobre en 460. Elle protesta, au lit de mort, qu'elle n'avoit rien à se reprocher au sujet de Paulin :
» qu'elle n'avoit aimé dans sa personne que l'ami de
» Théodose, & un protecteur généreux, qui s'étoit
» empressé de seconder en sa faveur les intentions
» de Pulchérie ». La société d'une dame chrétienne, nommée Mélanie, n'avoit pas peu contribué à lui inspirer le dégoût des grandeurs, & l'inclination pour

---

cure qu'elle avoit quittée avec tant de joie, & si peu de connaissance du vrai, vingt années auparavant; elle court enfin se retirer à Jérusalem, indifférente à tout ce qu'on lui rapportoit de la cour, de son mari même, & les conversations de Mélanie lui procurerent *ce repos philosophique*, qui sans contredit est le premier de tous les biens.

C'est à de pareils traits que l'histoire est utile, surtout à ces personnages élevés, auxquels la hauteur de leurs places peut causer quelque étourdissement. On ne sauroit trop remettre la vérité sous les yeux : Athénaïs, avec quelque bien, eût été cent fois plus heureuse qu'Eudoxie, souveraine d'une des plus belles parties de la terre.

Digitized by Google

la retraite. Rien ne ressemble tant à la vraie philosophie que la religion envisagée dans son objet moral : le but de l'une & l'autre est de nous montrer la vérité, de nous faire sentir le peu de valeur réelle attachée à ce qui excite les desirs de la plupart des hommes. Combien, si l'on peut le dire, de passions factices, & qui nous paraîtroient étrangeres, si nous ne consultions que les vœux de la nature! Sans contredit Athénaïs recouvrant le bien que ses freres lui avoient enlevé, eût été plus heureuse qu'elle ne le fut sur le trône, & souveraine d'un des premiers empires de

---

Sur le trone. Le bonheur ne seroit-il pas dans les premieres places ? & l'obscurité lui est-elle absolument nécessaire ? certainement Louis XIV, ce prince environné de tant de gloire, rassasié de tant d'éloges, un des plus grands rois dont puisse s'honorer la nation, put croire, sur la fin de sa vie, que le dernier de ses sujets étoit moins malheureux que lui. C'est donc en nous que réside la vraie félicité, & hors de nous, nous n'en saisissons que les apparences. » Veux-tu être heureux, » disoit un philosophe ? sois-le par toi & en toi même &c. ». Un sage de nos jours a semblé réaliser ce système, qui paraît n'être qu'un jeu de l'imagination : il s'étoit fait une société, un monde idéal, des amis, & c'étoit en lui qu'il alloit chercher ses plaisirs, & qu'il les goûtoit.

Digitized by Google

l'univers. Le bonheur n'eſt donc point dans ce qui frappe nos yeux : c'eſt au cœur ſeul à l'apprécier & à en jouir.



Digitized by Google

LE COMTE
DE
GLEICHEN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Le Barbier, inv. 1783 L. Halbou, Sculp.

LE COMTE DE GLEICHEN.

Digitized by Google



LE COMTE DE GLEICHEN.

MÉLÉDIN, malgré tous ses efforts, n'avoit pu empêcher Damiete de céder à la valeur opiniâtre des Chrétiens : ils s'en étoient rendus maîtres après un siége de dix-huit mois, ce qui leur fit oublier l'échec considérable qu'ils venoient d'essuyer, quelques jours avant cette conquête : plus de six mille croisés

Digitized by Google

étoient reſtés ſur le champ de bataille ; le ſoudan avoit emmené un nombre de priſonniers, parmi leſquels on comptoit des chevaliers de la premiere diſtinction ; quelques-uns furent employés à la culture des jardins.

Ces infortunés, dans leur déſaſtre, avoient encore des graces à rendre au ciel : ils étoient tombés dans les mains d'un vainqueur qui n'abuſoit point de ſes avantages, ce qui eſt très-rare dans un guerrier heureux. Mélédin, digne neveu du grand Saladin,

---

Mélédin, digne neveu, &c. Ce prince étoit auſſi grand politique que ſon oncle Saladin fut un modele de bravoure ; Mélédin ſage & modéré dans ſes conquêtes, offrit pluſieurs fois la paix aux Chrétiens ; le légat Pélagius s'obſtina toujours à la refuſer, & entraîna tous les croiſés dans ſon opiniâtreté. Ce moine obſcur, élevé au cardinalat par ſes intrigues, étoit de ces caracteres remuants, qui ne cherchent qu'à dominer ; d'ailleurs il appuyoit ſon opinion, pour continuer la guerre, de certaines prophéties, qui ſembloient lui promettre un ſuccès aſſuré ; il étoit eſpagnol, & ces prédictions affirmoient » qu'il ſortiroit en ce temps-là » de l'Eſpagne un homme qui ruineroit la ſecte & l'empire » de Mahomet en Orient. » C'en fut aſſez pour engager Pélagius à rejetter les propoſitions avantageuſes que fit Mélédin, & de-là la perte totale de la plus belle armée des

Digitized by Google

poſſédoit pluſieurs des belles qualités de ſon oncle. Les hiſtoriens du temps, qu'on n'accuſera point de flatterie à l'égard des Sarraſins, s'accordent tous pour donner à ce prince des louanges méritées : il étoit humain, compatiſſant, généreux ; il propoſa même à différentes fois la paix à des conditions que les croiſés euſſent dû accepter : mais l'eſprit de vertige détruiſoit les effets du noble enthouſiaſme de la religion ; un certain légat Pélagius étoit déterminé par des inclinations belliqueuſes, qui ſe concilioient aſſez mal avec les maximes de l'égliſe. D'ailleurs la ſaine politique demandoit qu'on réglât les tranſports d'un

---

chrétiens qui eût encore déployé ſes drapeaux dans ces contrées, &c.

L'eſprit de vertige. En-effet qu'on rapproche toutes les croiſades, qu'on en faſſe une analyſe qui mette un tableau précis ſous les yeux : on ſera étonné du nombre de fautes groſſieres & impardonnables, qui ont, pour ainſi dire, marqué les pas des chefs de ces diverſes entrepriſes. Quelle leçon pour quelqu'un que ſon état appelle au premier rang dans le militaire ! On n'a beſoin que de ces ſeuls exemples, pour ſentir tous les déſavantages qui réſultent de l'eſprit de diviſion, & de la valeur aveugle & ſourde aux conſeils de l'expérience.

Digitized by Google

fougueux & aveugle courage. Cette valeur insensée & le peu de jugement & de réunion dans les conseils n'ont pas été une des moindres causes de la fin malheureuse qu'ont eue les croisades : importante leçon pour les souverains avides de conquêtes. L'art de les conserver est peut-être au-dessus des moyens de se les procurer, & ce dernier talent ne fut pas celui de nos princes chrétiens.

Le Grand-Caire étoit la résidence des soudans d'Égypte ; Mélédin avoit embelli cette ville d'édifices somptueux ; son palais se faisoit remarquer par un parc d'une étendue immense, rempli des plus beaux arbres qu'avoient pu fournir l'Europe & l'Asie. Une femme qu'avoit aimée passionnément ce monarque, & qui venoit de mourir, lui rendoit cher ce séjour, dont l'aspect solitaire & sauvage entretenoit sa mélancolie. Toute sa tendresse s'étoit portée sur le seul enfant que lui eût laissé cette épouse, l'objet de ses éternels regrets : Zélide en rappelloit l'image ; c'étoient la même beauté, les mêmes graces ; son pere l'idolâtroit ; on lui avoit donné le surnom de *Rose du matin*. On sait que les Arabes sont prodigues de ces expressions métaphoriques ; mais c'étoit la vérité qui avoit appellé ainsi Zélide : la rose en-effet éclose

Digitized by Google

aux premiers rayons du jour, n'eſt pas plus belle & plus ſéduiſante. La fille de Mélédin touchoit à ſa quinzieme année ; il avoit déſarmé en ſa faveur l'auſtérité orientale : Zélide, dans le palais, commandoit plus que le ſoudan même ; une eſclave chrétienne l'avoit élevée ; une infinité de détails particuliers à notre Europe ne lui étoient point étrangers ; mais cette princeſſe avoit une ame ſupérieure encore aux agréments de ſa figure & de ſon eſprit ; ſon extrême ſenſibilité ſe répandoit ſur tout ce qui lui offroit l'apparence du malheur ; à ce titre elle s'intéreſſoit au ſort des victimes d'une guerre que la méſintelligence & l'incapacité de nos princes ſembloient devoir éterniſer.

Parmi ces captifs, il y en avoit un qui attacha ſur-tout les regards de Zélide ; il lui échappoit ſouvent de profonds ſoupirs ; il levoit les yeux au ciel, comme s'il eût voulu l'accuſer d'injuſtice ; tout décéloit dans cet eſclave une haute extraction ; la vraie nobleſſe, celle de l'ame éclatoit dans tous ſes traits ; ſa vue ſeule excitoit l'intérêt & même l'attendriſſement ; la princeſſe rechercha pluſieurs fois ſa préſence, & chaque fois elle devenoit plus compatiſſante & plus rêveuſe.

On avoit chargé ce prisonnier du soin des fleurs ; un compagnon de ses fers travailloit à ses côtés : celui-ci étoit Grec d'origine : il se nommoit Léon. Les malheureux se rapprochent aisément ; les deux infortunés ne tarderent pas à former une liaison qui devoit adoucir leurs disgraces ; la confidence est la consolation & le soulagement de l'adversité. Léon se fit connaître le premier ; il étoit allié à l'illustre maison de Ducas ; il avoit suivi nos armées dans l'espérance que quelque action d'éclat le releveroit au rang de ses ancêtres : le scélérat Murtzuphle sembloit en avoir dégradé la splendeur.

Murtzuphle étoit de l'illustre maison de Ducas, & proche parent des souverains ; des sourcils joints & fort épais lui avoient fait donner le nom de Murtzuphle : il brouilla Alexis, qui étoit sur le trône, avec les croisés ; ce démêlé eut des suites fâcheuses : on en vint aux mains. Murtzuphle se saisit de la personne de l'empereur, le plongea dans un cachot, excita le peuple à la révolte, fit mêler du poison dans les viandes qu'on servit au malheureux Alexis, & voyant que les effets de son crime ne se manifestoient point assez-tôt, il courut lui même l'étrangler, & mit enfin le diadême sur son front. Le ciel ne tarda point à punir ce monstre. Les Chrétiens livrerent un assaut à Constantinople ; l'usurpateur fit éclater le plus grand

Digitized by Google

L'autre captif, qui depuis long-temps gardoit un ſilence obſtiné, ne put refuſer ſa confiance à un homme qui lui marquoit tant de ſincérité ; il prend à ſon tour la parole : — Léon, ce ne ſont point mes chaînes qui me cauſent le violent chagrin dont vous me voyez pénétré ; une ame vraiment courageuſe trouve toujours en elle des moyens aſſurés de ſe mettre au-deſſus de la fortune. D'ailleurs, j'ai combattu, je ſouffre pour ma religion, & s'il le faut, je mourrai pour elle ; c'eſt-là l'eſprit de tout digne

---

courage & une profonde connaiſſance dans l'art de la guerre ; mais, ce qui arrive aſſez rarement, la fortune ſe déclara pour la juſte cauſe : Murtzuphle fut totalement défait avec ſon parti. Les croiſés manquant à toutes les regles de la prudence, de l'équité & de la ſaine politique, donnerent la couronne au comte Baudouin. L'infame meurtrier de ſon prince alla ſe réfugier auprès du vieux Alexis, qui lui fit arracher les yeux : ſon châtiment ne fut point borné à ce ſupplice : ayant trouvé le moyen de ſe ſauver, Thierri de Los, un de nos croiſés le ſurprit dans ſa fuite, & l'amena à Conſtantinople ; il eſſuya toutes les formes d'un jugement : convaincu d'avoir ôté la vie à ſon maître, on le fit monter au haut d'une colonne élevée dans la place du *Taureau*, & de-là il fut précipité à la vue des Grecs & des Latins.

Digitized by Google

chevalier, c'est mon devoir; mais la sensibilité conserve ses droits sur notre cœur; pour être chrétien & soldat, je n'en suis pas moins époux & pere, & en ce moment..... pardonnez aux larmes qui m'échappent: je suis éloigné d'une femme qui m'est chere, de deux enfants.... ils partageoient ma tendresse.... hélas! ne les reverrai-je jamais? ils ignorent entierement les revers que j'ai essuyés; ils croient sans doute que je ne vis plus, tandis que je traîne ici une existence odieuse, qui, à la vérité, ne differe gueres de la mort. L'Allemagne m'a vu naître; mes ayeux lui ont donné un empereur: le nom de Gleichen ne seroit-il point parvenu à vos oreilles?... — Vous êtes de cette illustre famille! & où ce nom seroit-il étranger? ce n'est pas à vous d'accuser la destinée: plus heureux que moi, aucune ombre n'a terni l'éclat de votre race: sa mémoire s'est conservée dans toute

---

De Gleichen, &c. Les comtes de Gleichen avoient reçu leur comté de Charlemagne; c'est un petit pays dépendant du cercle de la Haute-Saxe dans la Thuringe, au couchant du territoire d'Erfurt. Le château étoit situé entre Erfurt & Gotha. Le dernier comte de ce nom est mort en 1639: c'est environ en 1227 que vivoit celui dont il est ici question.

Digitized by Google

ſa pureté ; la famille de Schwartzbourg n'a point produit, ainſi que la mienne, un fléau de ſa patrie, qui n'a monté au trône qu'à force de crimes, & qu'une affreuſe, mais juſte vengeance, en a précipité. Éloignons ces images affligeantes ; ne nous rempliſſons que d'un avenir flatteur ; nos fers..... — Ne ſeront jamais briſés, Léon : Mélédin s'eſt expliqué. C'eſt ici que nous ſupporterons la vie, que s'ouvrira notre tombeau ; non, mon épouſe & mes enfants... je ne les preſſerai plus dans mes bras ! grand Dieu ! pourquoi nous eſt-il défendu d'attenter à nos jours ? qu'eſt-ce, hélas ! que le reſte de la carriere que nous avons à parcourir ?

Léon, peut-être moins ſenſible que le comte, s'efforçoit de le conſoler : on prend ſouvent pour fermeté cette indifférence qui ne part que d'un cœur froid & peu touché.

Les deux eſclaves obſervent ſur une fenêtre, d'où l'on pouvoit les voir ſans être vu, un arrangement de fleurs, qui fixa ſur-tout l'attention de Gleichen. Son compagnon, plus inſtruit que lui dans ce qui concernoit les mœurs & les uſages aſiatiques, s'attache auſſi à regarder ces fleurs, & tout-à-coup, il s'écrie : Mon ami ! le ciel ne nous a point abandonnés ! on

Digitized by Google

s'intéreſſe à l'un de nous deux.... du courage! de l'eſpérance! laiſſez-moi examiner... voilà un bouton de roſe à côté d'une branche de myrthe... cette tubéreuſe placée au-deſſus d'un œillet... oui, nous devons aſſurément concevoir la plus flatteuſe attente.

Le comte reſtoit dans l'étonnement ; les paroles de Léon ſont auſſi obſcures pour lui que ſes tranſports de joie ; il le conſidere avec une nouvelle ſurpriſe : il le voit redoubler d'attention, les yeux fixés continuellement ſur la fenêtre. Le Grec reprend, avec une ſorte d'enthouſiaſme : Excellentes nouvelles pour vous! Comte, on veut vous connaître, ſavoir en un mot qui vous êtes : on vous promet de s'occuper de votre ſort · que décidez-vous? dictez-moi la réponſe, je me charge de ce ſoin.

Gleichen engageoit cependant Léon à s'expliquer: — Tout ceci eſt pour moi une énigme inintelligible; plus vous me parlez, & moins je comprends... vous me dites de répondre, &... où eſt la lettre qu'on m'a écrite? — Comte, il eſt aiſé de voir que la connaiſſance des uſages de ces contrées vous eſt peu familiere: vous n'avez donc pas appris le langage des fleurs?

Le langage des fleurs. Comme la difficulté excite l'induſtrie!

Si vous ſaviez qu'on emploie à votre égard des expreſſions pleines de ſentiment; jamais cet art ingénieux ne s'eſt montré un plus fidele interprete.

Léon donne à Gleichen les éléments de cette eſpece de langue, que la difficulté de ſe voir, de s'entretenir, l'amour, plus que toute autre choſe ſans doute, ont inventée chez les Orientaux.

Nous nous rappellerons que le comte avoit inſpiré un intérêt qui prenoit inceſſamment de nouvelles forces; & qui reſſentoit cet intérêt ſi dominant? la fille même de Mélédin; ſa tendre jeuneſſe, l'eſpece d'eſclavage où vivent les femmes aſiatiques, cette contrainte cruelle qui irrite les déſirs, & d'une étincelle produit ſouvent un incendie : c'étoient-là les dangereux ennemis que Zélide avoit à combattre. Qu'on n'oublie point les lieux où elle étoit née, climats brûlants, bien différents de nos pays froids, qui ſemblent ſi peu faits pour nourrir le feu des

---

Croiroit-on qu'en Aſie le langage des fleurs eſt en-effet une langue particuliere? on tient de cette ſorte des converſations ſuivies; les couleurs, les nuances mêmes, l'arrangement des fleurs forment la différence des idées & des expreſſions. C'eſt à ces eſpeces de ſingularités qu'on peut s'écrier avec le Poëte latin : *Quid non poſſit amor!*

Digitized by Google

passions. Peut-être la princesse ignoroit-elle la cause du trouble qu'elle éprouvoit ; mais sa pitié, disons son attendrissement déclaré en faveur de l'infortuné Gleichen lui ôtoit jusqu'à son repos : elle en parloit sans cesse à cette esclave chrétienne, chargée de son éducation. Albana (c'étoit le nom de l'esclave) avoit été enlevée par des corsaires qui infestoient les murs de Sicile & vendue à des marchands Sarrasins ; achetée par un des officiers du soudan, elle étoit entrée, après quelques années, au service de la jeune princesse, & avoit feint de quitter sa religion pour embrasser la musulmane. Attachée en secret au christianisme & à sa patrie, elle ne déguisoit point à Zélide & ses regrets & ses remords ; cette fille voyoit donc avec quelque plaisir le cœur de son éleve s'ouvrir à des mouvements de sensibilité en faveur d'un Européen & d'un Chrétien. Je ne sais, lui dit la princesse, pourquoi je suis triste & mélancolique, depuis que mes yeux se sont arrêtés sur un de ces deux esclaves qui travaillent dans nos jardins. Combien il me touche ! L'as-tu bien observé ? quelle physionomie pleine de noblesse ! oh ! c'est assurément un de vos chevaliers, un homme du premier rang ! ce captif ne peut être d'une con-

dition vulgaire ; il me paraît accablé de sa situation ; quelquefois même des larmes lui échappent, & ces pleurs...... Albana, c'est moi, c'est moi qui les répands! la compassion est donc un sentiment bien violent! mon cœur en est pénétré, déchiré!

Gleichen, conduit par son ami, arrange de son côté des fleurs qui répondoient à celles que Zélide exposoit sur son balcon ; il se contente de faire entendre qu'il supportoit impatiemment la servitude, qu'il regrettoit sa patrie, sa famille, qu'il mouroit de désespoir, sachant que le soudan a résolu de ne point briser leurs chaînes, quelque rançon qu'ils offrissent, & qu'il avoit même prononcé l'arrêt d'un esclavage éternel.

Ces especes d'entretiens muets ne font que nourrir & développer une impression qui tous les jours devenoit plus profonde. Zélide a sans cesse recours à ses fleurs : les couleurs sont plus brillantes, plus expressives ; ces organes inanimés peignent vivement cet intérêt, ou plutôt cette inclination naissante qui n'agite déjà que trop la fille de Mélédin ; enfin le comte ne peut plus douter qu'il ne soit aimé : Léon, à ce sujet, lui a donné toutes les connaissances de ce langage symbolique.

Digitized by Google

Gleichen ignoroit encore quel pouvoit être le cœur ſenſible qu'il avoit touché en ſa faveur. Vous avez été ſurpris, lui dit un jour Léon, de l'eſpece de triomphe que vous venez de remporter en ces lieux : vous le ſerez bien davantage, quand le nom de la perſonne qui s'intéreſſe à votre ſort, vous ſera connu : apprenez que c'eſt la fille du ſoudan......
— Zélide ! — Elle-même. Un de nos compagnons d'infortune m'a tout découvert.

A cette nouvelle, le comte ſe livre aux alarmes. A quels ſupplices ils ſeront expoſés l'un & l'autre, ſi le ſoudan va concevoir le moindre ſoupçon ! ce ne ſeroit pas aſſez de leur perte : ils entraîneroient dans leur déſaſtre tous les captifs chrétiens ; comment ſe ſauver d'un piége ſi dangereux ?

Gleichen étoit déterminé à rejetter ſans ménagement tout ce qui pouvoit entretenir une ſorte d'intrigue dont les ſuites ne pouvoient qu'être funeſtes. Il faut, diſoit-il à ſon ami, que la vérité éclatte, que la princeſſe ſoit inſtruite..... Quel eſt votre deſſein, interrompt Léon ? avant que d'embraſſer un parti, rempliſſez-vous de votre cruelle deſtinée : vieillir, mourir dans les fers, ne point même goûter la conſolation d'exhaler ſon dernier ſoupir dans le ſein de ſes compatriotes :

compatriotes : voilà, comte, le ſort qui nous eſt réſervé. Cette image eſt-elle bien ſous vos yeux, dans votre cœur ? Sans doute, interrompt Gleichen, je ſens toute l'horreur de notre ſituation : il eſt inutile de me la préſenter ; la mienne ſur-tout eſt des plus affligeantes ! Léon, vous n'êtes ni mari, ni pere ; mais, en ce moment, qu'exigez-vous que je faſſe ? décidez. — Qu'oubliant moins vos intérêts, vous vous gardiez d'apprendre à la princeſſe que vous avez une épouſe.... — Et vous voudriez que je trahiſſe.... — Il ne s'agit point ici d'écouter ſcrupuleuſement une délicateſſe peut-être trop exagérée : comte, il eſt des circonſtances où la néceſſité commande. Encore une fois, ſongez à votre liberté, à votre exiſtence, à votre famille, qui vous impoſe les plus grands ſacrifices. Je ne vous ferai du-moins qu'une priere : différez de révéler préſentement... ce qui nous perdroit, n'en doutez pas. Vous ne ſçavez donc point ce qu'eſt le cœur d'une femme ? Il eſt rare que la générofité y domine l'amour : c'eſt la premiere des paſſions pour ce ſexe ſenſible... attendez un inſtant favorable.... le ciel viendra à notre ſecours ; profitons aujourd'hui de la lueur d'eſpoir qui nous eſt offerte.

Il faut croire que le Grec parvint à se rendre maître de l'esprit de Gleichen : celui-ci promit qu'il ne parleroit que des chagrins inséparables de l'esclavage, & qu'augmente l'éloignement de la patrie.

Mélédin donne une fête superbe à celles des sultanes qui avoient la préférence sur ce nombre de beautés que renfermoit son serrail ; Zélide présidoit à ce divertissement. Nous avons déja observé que la tendresse de son pere l'avoit affranchie de cette contrainte rigoureuse, une des chaînes du despotisme oriental ; elle descend dans les jardins, accompagnée de cette esclave Sicilienne qui veilloit à son éducation. Le comte arrangeoit un bouquet que le soudan destinoit à sa fille ; il apperçoit venir vers lui deux femmes voilées : celle qui s'avançoit la premiere, faisoit admirer la richesse d'une taille à la fois élégante & majestueuse ; elle marchoit comme une déesse qui auroit à peine imprimé sa trace sur la terre : il n'attend point qu'elles approchent : il va à leur rencontre : Gleichen reste immobile, en extâse, lorsqu'une de ces femmes a levé son voile ; un poëte Arabe, qui s'est exercé sur cette histoire, a mis dans la bouche du chevalier ces expressions qu'il faut pardonner au génie de sa langue, mais qui peignent

Digitized by Google

vivement le charme que respiroit cette merveille de son sexe :

» O ciel ! est-ce la jeune Aurore
» Qui descendue ici de son char de rubis ;
» Vient nous montrer ce doux souris
» Dont tout s'embellit, se colore ?
» Pour donner une reine aux fleurs,
» Une heureuse métamorphose
» Auroit-elle animé la belle & tendre Rose ?
» Je vois ses brillantes couleurs,
» Je sens ses parfums enchanteurs,
» Ce matin même elle est éclose ;
» Flore ajoute sans cesse à ses attraits vainqueurs.

Ces vers au-reste signifient que Gleichen n'avoit jamais rien vu de plus beau ; & comme son enchantement augmente, lorsqu'il entend la voix même du cœur lui adresser ces mots ! — Chrétien, tu dois connaître l'intérêt que je prends à ton sort ; c'est moi qui prête mon ame à ces fleurs, qui les fais parler.... — Vous seriez, madame, la princesse.... — Oui, je suis la fille du soudan, que, pour mon malheur, ta destinée a touchée.... j'ai saisi un moment que me laissoit le tumulte d'une fête... je viens te dire... je ne t'apprendrai rien... chré-

Digitized by Google

tien, l'esclave de mon pere, tu le vois, est le maître de sa fille !

Zélide, à ces paroles, laisse voir une rougeur qui l'embellit encore. Le comte étoit tombé à ses pieds : — Madame, je vous invoque comme une divinité : vous m'en offrez tous les traits : vous en avez aussi sans doute l'ame compatissante & généreuse ; c'est de vous, madame, que j'attends la fin de mes infortunes ; ce sont vos mains protectrices qui daigneront briser mes fers.... — Chrétien, tu ne parles pas des miens ! penses-tu que ma chaîne soit moins pesante que la tienne ?

Zélide enfin enhardie par l'amour qui se joue des dignités, des bienséances, Zélide découvre le secret de son cœur ; le comte à son tour lui a révélé tout ce qui le concernoit : elle est instruite de sa naissance illustre, du pays qui lui a donné le jour, du rang qu'il occupoit, de l'éclat répandu sur sa maison ; peut-être Gleichen, dont la noble franchise s'indignoit contre la feinte qui traîne toujours après soi la bassesse, alloit-il lui apprendre qu'il étoit marié : on annonce dans les jardins l'arrivée du soudan : la princesse est donc obligée de se séparer de l'esclave, sans sçavoir ce qu'elle doit espérer d'un aveu qu'elle

Digitized by Google

n'a pu retenir ; elle court à sa confidente : — Ma chere Albana.... ma chere Albana, c'est en-vain que je voudrois te déguiser mes sentiments : tout justifie l'intérêt si touchant que ce chrétien m'a inspiré ; je ne me trompois point : il est d'une haute extraction...... il est digne d'exciter cette bienveillance, cette impression si puissante qui me sollicite, qui me commande en sa faveur..... mais où tendent ses vœux ? Albana, il soupire après sa liberté ! il ne demande qu'à quitter ces climats ! &... si Gleichen abandonne ce séjour, que deviendrai-je ? malheureuse !.. non, je ne te le cache point : son départ me causera la mort : cependant je desirerois l'obliger, être sa bienfaitrice... ah ! pourquoi faut il que je l'aie vu ? & depuis que je lui ai parlé.... c'est moi, ma chere amie, c'est moi qui suis sa triste esclave, d'autant plus à plaindre, que je chéris mes fers ! hélas ! ils ne peuvent assez m'enchaîner ! si du-moins il restoit en ces lieux, que, tous les jours, je pusse jouir de sa présence !... ce plaisir me suffiroit, oui, il me suffiroit... Albana, j'aime, je le sens trop !....

Mélédin aborde sa fille, & lui présente le bouquet qu'il venoit de prendre des mains du comte oh !

comme celles de Zélide se précipitent sur ces fleurs ! elle les met dans son sein, & ne peut s'empêcher de dire : Mon pere... mon pere, elles ne sçauroient être assez près de mon cœur! Gleichen, éloigné à quelques pas du soudan, étoit à portée d'entendre ces mots, & assurément ils n'étoient pas échappés sans dessein à la princesse. La fête fut des plus brillantes; Zélide en reçut tous les honneurs : effectivement sa beauté surpassoit toutes les autres, comme les astres de la nuit, pour me servir encore du langage du poëte Arabe, pâlissent & s'effacent devant les rayons de l'astre du jour.

Léon félicite le comte de son espece de triomphe. Mon ami, répond Gleichen en soupirant, vous me faites jouer un rôle indigne d'un chevalier ! irai-je, par un vil artifice séduire la jeunesse, les graces, la candeur même, mentir à l'ingénuité, à l'innocence ! je laisserois dans l'erreur cette créature enchanteresse, la seule femme peut-être qui, depuis que j'ai engagé ma foi à une épouse chérie, m'ait fait sentir le pouvoir de la beauté ! En-effet, que de charmes ont frappé ma vue ! c'est une de ces houris ravissantes dont nous parle leur Mahomet ! non, ne l'espérez point, ne l'espérez point. Si le soudan ne

fût pas arrivé, la princesse... elle sçavoit tout: que je suis mari, que je suis pere, que mon cœur, mon ame entiere appartient, & doit appartenir à une autre... acheter la liberté à ce prix! ah! plutôt cent fois l'esclavage le plus dur, la mort la plus horrible! que jamais je ne revoie mon pays, ma famille! je ne trahirai point... C'est-à-dire, interrompt vivement Léon, que vous avez juré la perte de tous les chevaliers captifs? soyez-en bien bien sûr: cet amour qui, dans ce moment, inspire Zélide, se changera en une haine.... elle communiquera au soudan tous les transports de la vengeance, &... nous serons enveloppés dans votre ruine. D'ailleurs vous n'avez rien promis, on ne peut vous accuser d'imposture..... ne m'entretenez donc plus de vos regrets; vous creusez notre précipice: nous y tomberons, victimes de votre prétendue générosité.

Les fleurs, de la part de Zélide, prenoient le langage d'une passion décidée; Léon, malgré les représentations de Gleichen, rendoit des réponses propres à nourrir cette ardeur si confiante; en vain le comte menaçoit de démentir tout ce que le Grec lui faisoit dire.

L'agitation du *loyal* chevalier ne sauroit se repré-

Digitized by Google

senter : souvent il étoit prêt, dans son désespoir, à détruire l'assemblage de ces especes d'organes muets qui ne servoient qu'à entretenir un amour trop crédule ; il se reprochoit le crime le plus honteux pour un homme de son rang, le mensonge qui est toujours souillé par la bassesse ; il s'accusoit de laisser naître une passion qu'il ne pouvoit partager, & Zélide avoit tant de charmes, d'ingénuité ! elle excitoit un intérêt si touchant ! il y avoit des moments rapides où elle balançoit dans le cœur de Gleichen, son épouse : mais la fidélité, la tendresse, tous les sentiments qu'il avoit, en quelque sorte, consacrés à cette femme chérie, venoient bientôt le ramener à la vertu & à son devoir.

Un esclave annonce au comte qu'une personne inconnue lui demande un rendez-vous, au milieu de la nuit, dans un bosquet qu'il lui désigne : Gleichen, égaré par une multitude de réflexions diverses, promet de s'y trouver, sans trop sçavoir la réponse qui lui étoit échappée.

A peine l'esclave s'est-il retiré, que le comte vouloit le rappeller, & reprendre sa parole : — Qu'auroit-on à me confier? cette personne... ô ciel ! si la fille du soudan.... à cette heure!...

Il est saisi d'épouvante ; il fait part à Léon du

Digitized by Google

message qu'il vient de recevoir; cependant il se détermine à s'exposer aux risques d'une entrevue si peu attendue; il a pris la résolution, si c'est la princesse, de ne lui rien dissimuler; il répondra par une noble franchise, à un aveu qu'il ne lui est point permis d'entendre & de favoriser; Léon vainement cherche encore à le détourner de ce projet: Gleichen ferme l'oreille à toutes ses suggestions, à ses prieres mêmes; oui, Zélide sçaura qu'elle ne peut être aimée de l'objet qui sans doute lui étoit le plus cher; si l'amour peut se payer de la reconnaissance, Gleichen lui en assurera les transports les plus vifs, les plus constants. Ah! s'écrie Léon, je vous l'ai dit, vous connaissez peu un sexe qu'on n'offense point impunément! vous parlez de reconnaissance? qu'est-ce que la reconnaissance au prix de la tendresse? Comte, cet aveu... nous perdra tous? vous oubliez, homme inflexible! le nombre de destinées qui sont attachées à la vôtre?

Gleichen se rend, dans l'ombre de la nuit, au bosquet indiqué; il est livré à une infinité de combats différents: s'il cede à la vérité qui le presse, il n'est pas l'unique victime de sa sincérité, & il envisage peu sa propre conservation: il enveloppe dans

Digitized by Google

ſa perte, tous les captifs ; il porte un coup funeſte à la chrétienté, & en diſſimulant, en employant la feinte, le comte devient coupable de la plus lâche, de la plus noire trahiſon ; il offenſe la jeuneſſe, la beauté, l'amour, la candeur ; il cauſera peut-être la mort à la femme la plus aimable, & la plus digne d'être aimée. Que réſoudre ? à quel parti s'arrêter ?

Il entend quelque bruit ; il entrevoit un voile ; on approche : une femme s'avance vers lui. Albana, (c'étoit elle-méme) lui parle ainſi : Seigneur, car votre naiſſance m'eſt connue, n'ayez aucune crainte : tout eſt calme, tout dort en ces lieux, excepté une jeune victime d'un penchant qui ne peut que la rendre trop malheureuſe : c'eſt la princeſſe qui m'envoie vers vous : vous n'ignorez point les ſentiments que vous lui avez inſpirés ; hélas ! je vois moi-même avec douleur, qu'ils prennent, tous les jours, plus d'empire ; je ſuis chrétienne, ſeigneur, quoique j'aie paru embraſſer le mahométiſme : c'eſt vous prévenir qu'une même religion, qu'un même intérêt, en quelque ſorte, nous unit ; cependant puis-je oublier que le ſoudan a confié ſa fille à mes ſoins ? & malgré moi, je trahis mon devoir, l'honneur ! je ſuis forcée à cette démarche ſi inconſidérée, ſi coupable ! Zélide...

Digitized by Google

va peut-être expirer; elle ne veut, m'a-t-elle dit, que vous voir, vous voir un ſeul inſtant, & ſatisfaite de cette complaiſance de ma part, elle m'a promis qu'elle s'efforceroit enſuite de triompher d'un amour que tout ſans doute doit l'engager à vaincre.

La généroſité, la vérité ont enflammé Gleichen; il a tout avoué : la Sicilienne ſçait enfin que le comte a laiſſé dans ſa patrie une épouſe, des enfants.... — Ah! ſeigneur, que viens-je d'entendre? gardez-vous, gardez-vous de révéler ce ſecret à ma jeune maitreſſe! vous ne connaiſſez pas avec quel tranſport, quelle flamme on aime dans ces contrées? oui.... Zélide en mourroit, &... je la perdrois!.. nous ſerions tous immolés!... Son pere... ſeigneur... ſon pere... que cette image ſoit toujours devant vos yeux! — Mais... Albana, penſez-vous qu'en fuyant ſes regards.... — Ne point la voir, ſeigneur! elle vous attend, &.... j'ai promis de vous amener. — M'offrir à ſa vue! ô ciel! & il faudra garder le ſilence, tromper... un chevalier!.. Albana, quelle loi vous m'impoſez! — C'eſt la néceſſité, l'intérêt de nos compatriotes, le ſalut même de Zélide, qui vous ordonne de vous taire. Seigneur... je ne ſçais

au-reste quels conseils vous donner... je n'envisage qu'un précipice.... Venez... suivez-moi.

A quels orages l'ame du comte est abandonnée ! il marche en tremblant sur les pas de la Sicilienne ; elle l'introduit, par des détours, dans un appartement éclairé d'un nombre de lampes, qui répandoient une odeur suave ; les parfums les plus délicieux de l'Arabie s'exhaloient de plusieurs vases qu'entouroient des guirlandes formées des plus brillantes fleurs : mais ce n'est point ce spectacle qui frappe Gleichen : c'est la déesse même de la beauté à demi-couchée sur des carreaux, selon l'usage oriental ; son voile étoit relevé : elle le baisse à l'instant : — Approchez, chrétien, approchez. Albana sans doute vous a instruit.... faut-il donc que je laisse éclater dans toute sa violence, un sentiment qui auroit dû s'ensevelir avec moi ! Je puis vous cacher ma rougeur : mais je ne saurois m'en imposer sur ma démarche : mon amour.... mon amour est à un tel excès, que je franchis toutes les bornes.... chrétien, je ne sçais plus qu'aimer. (Et, à ce mot, la princesse répand des larmes.) J'ai voulu... j'ai désiré vous voir... j'ai donné ma parole à ma fidele Albana que ce seroit le dernier jour... Qu'ai-je promis ! ô ciel ! la derniere

Digitized by Google

fois ! ah ! me ſera-t-il poſſible, me ſera-t-il poſſible de ne plus ſouhaiter votre vue, de ne plus la chercher?... Seigneur, vous m'avez éclairé ſur votre naiſſance.... le ſoudan, mon pere me témoigne une tendreſſe dont j'ai lieu de tout attendre; ſi vous reſſentiez mes tranſports, ſi vous partagiez cette ardeur qui me brûle, qui me dévore, vous oublieriez votre patrie : la mienne deviendroit la vôtre; Mélédin vous combleroit de ſes bienfaits... M'aimez-vous?

A ce mot, prononcé par une bouche de roſe, par l'amour lui-même, Gleichen ne peut s'empêcher de tomber aux pieds de la princeſſe, & lui baiſant la main : — Madame... madame, vous me voyez pénétré.... tant de graces, de charmes... la plus vive reconnaiſſance..... — Ah ! dites l'amour le plus tendre, le plus paſſionné.... qui réponde à toute mon ardeur.... Oui, Mélédin peut vous dédommager de tous les ſacrifices; informé de votre nobleſſe, de votre rang, n'en doutez point, il vous élevera juſqu'à lui; l'hymen pourra nous unir; vous régnerez avec Zélide; que dis-je ? c'eſt vous qui donnerez des loix, qui commanderez : Zélide n'aſpire qu'à porter le nom de votre eſclave... Ah ! chré-

Digitized by Google

tien, c'eſt la fille de ton vainqueur, du ſoudan d'Egypte qui meurt pour toi !

Quels traits pour l'ame du comte ! la plus ſéduiſante des femmes, une jeune princeſſe, la roſe même qui s'ouvroit au premier rayon de l'amour, tout l'attrayant, tout le charme de la volupté : voilà les ennemis, les enchantements auxquels il falloit que Gleichen réſiſtât. Zélide reprend : Un ſeul obſtacle s'oppoſeroit à notre union ; mais, ſi vous êtes ſenſible, ſi vous pouvez me payer de quelque retour... m'aimer... comme je vous aime : oh ! cet obſtacle s'applanira : eh ! penſez-vous que notre croyance differe tant de celle que vous avez adoptée ? j'en ſuis certaine : à ce prix, le ſoudan... chrétien.... vous ſeriez mon époux.... — Que je renonce à ma religion, madame ! n'avez-vous jamais vu... n'avez-vous jamais entendu parler de nos chevaliers ? Il n'y a que le ſeul comte de Tripoli, le ſeul Raimond qui

---

Le ſeul Raimond. Nous l'avons déja dit ailleurs : (ſixieme Partie *des délaſſements de l'homme ſenſible*, tome troiſieme.) le comte de Tripoli, furieux de ce que Sybille lui avoit préféré Luſignan pour lui donner ſon lit & la couronne, alla ſe réfugier auprès de Saladin, apoſtaſia, prit les armes contre les

ait démenti sa naissance, son origine, sa patrie. Ignorez-vous qu'une éternelle exécration lui est réservée ? nous ne prononçons qu'avec horreur ce nom que nous nous efforçons d'oublier..... Madame, une barriere invincible est élevée entre nous deux. La religion, s'écrie Zélide en pleurs, causeroit mes maux ! Comte, ah ! vous ne savez pas aimer... vous ne savez pas aimer !.. cruel ! j'eusse tout fait pour toi ! du-moins..... tu resteras chrétien dans le cœur, nous servons le même Dieu..... — La feinte, madame ! l'artifice est indigne de nous deux... Princesse, croyez que vos bienfaits ne s'effaceront jamais de ma mémoire ; que je vous doive la liberté ! & mon ame... sera toujours remplie de Zélide ; elle aura tous les sentiments que l'honneur, que le devoir me permettront de lui accorder ; elle sera après.... Zélide sera ce que j'aimerai le mieux.

Gleichen, prêt de se trahir, n'avoit proféré qu'avec un extrême embarras ces dernieres paroles. Vous êtes un ingrat, s'écrie Zélide éplorée ! je voulois...

Chrétiens, les perdit totalement dans la Palestine, & mourut de rage : Saladin ne l'ayant pas nommé roi de Jérusalem, comme il le lui avoit promis.

Digitized by Google

allez, languiſſez dans l'obſcure condition d'eſclave; traînez le poids des fers : c'eſt une deſtinée qui vous eſt due ; ces Chrétiens doivent-ils ſeulement exciter la pitié? vous m'avertiſſez... je me ſuis livrée à l'humiliation... mais... je réparerai... je réparerai ma faute, je l'expierai par la haine..... Ah! ſeigneur... moi! vous haïr ! non, ne le croyez pas, ne le croyez pas... Vous parlez de liberté?.. vous m'avez ravi la mienne!.. Que vous vous éloigniez de ces lieux ! que je ne vous voie plus ! que les mers nous ſéparent ! que jamais Zélide ne puiſſe dire qu'elle vous aime!.... hélas ! ce ſentiment... ſuis-je la maîtreſſe de l'étouffer, même de le combatrre ! il m'animera, il m'enflamera juſques dans le tombeau..... Vous ne me dites rien? — Madame, il ne m'eſt permis de vous répondre que par un ſeul mot : la différence de nos religions... — Albana... qu'il s'éloigne!... qu'il ſorte ! qu'il ne reparaiſſe plus!.. je ne te verrai.... non, je ne te verrai jamais; j'ai offenſé pour toi la vertu, mon devoir..... j'ai oublié que j'étois la fille d'un ſouverain, de ton maître.... barbare ! tu me cauſeras la mort !

Gleichen n'entendoit déja plus ces derniers mots: la Sicilienne le ramenoit dans les jardins, par les

mêmes

Digitized by Google

mêmes détours : — Qu'avez-vous fait ? qu'avez-vous fait ? ne deviez-vous pas du-moins lui témoigner cette sensibilité qui, au défaut de l'amour, console, adoucit... elle mérite votre pitié, votre reconnaissance.... Ah ! s'écrie le comte, elle mériteroit la tendresse la plus vive, je ne le sens que trop ! mais, Albana, me convient-il... est-il en mon pouvoir d'écouter des transports, que sans doute Zélide est capable d'inspirer ? & quand je brûlerois d'une ardeur mutuelle ; quand ses charmes se seroient emparés de mon ame : irois-je oublier mon épouse, ma religion, cette religion pour laquelle tout digne chevalier doit mourir ; qui nous a appellés dans ces contrées ; qui nous y fait trouver l'esclavage, le tombeau ?

Le comte, & la Sicilienne se séparent frappés d'une situation si accablante, & plus incertains que jamais sur le parti qu'ils prendront dans une telle extrêmité.

Gleichen retourne auprès de Léon qui lui marque son impatience d'être instruit quelles avoient pu être les suites de l'entrevue. Pour Zélide, il est impossible de se figurer l'affreux bouleversement de tous ses sens : —Je montrerai... je montrerai aux Chrétiens que nous les surpassons en générosité ; Albana... je sçaurai vaincre, surmonter cette passion... qui me coûtera

la vie!.. il n'importe... qu'il soit libre! qu'il s'éloigne pour jamais de ces climats! que mon nom s'efface de sa mémoire! je le dispense même du tribut de cette reconnaissance.... eh! l'ingrat! lui seroit-il possible de payer mon amour?... tu es ma seule amie, mon cœur n'a jamais eu de secrets qu'il t'ait cachés.... j'aime, j'aime avec fureur, sans espoir! tu le vois: le barbare! il refuse le présent de ma main! je l'eusse élevé jusqu'au trône de mon pere. Il me parle de religion! ah! je sens, Albana... la mienne... pardonne, ô divin Prophete! pardonne!... guéris donc mon cœur d'une blessure si profonde!.. Albana... je briserois ses fers, car le soudan ne me refuseroit point cette grace! & il partiroit! il fuiroit pour toujours de mes yeux! encore si mes regards pouvoient quelquefois s'attacher sur les siens! si je sçavois du-moins qu'il est en ces lieux, qu'il respire l'air que je respire!... Non, je n'aurai pas la force d'être si généreuse, d'être à ce point mon ennemie, mon bourreau: il restera dans les chaînes... si elles étoient rompues, à peine se ressouviendroit-il de Zélide! c'est ainsi, Albana, qu'il récompenseroit une tendresse sans exemple; & de retour dans sa patrie, il se riroit de mes larmes,

de mon trépas : car penses-tu que j'y puisse survivre ? Je ne me connais plus, je n'ai plus de vertu, de raison...... il est donc si attaché à son culte ! il est vrai.. il est vrai, le christianisme enseigne, ordonne la sensibilité !.. Albana, j'en veux examiner les principes : tu les a déja mis sous mes yeux : ta religion ne m'est point étrangere... je dois m'en occuper : elle est celle du comte.

Cependant Mélédin, malgré ses vues pacifiques, étoit encore forcé de relever l'étendart de la guerre. L'empereur Frédéric lui avoit fait redemander, avec beaucoup de hauteur, le royaume de Jérusalem. Le soudan répondit par ses ambassadeurs : » Qu'il » ne rejettoit pas l'amitié de ce prince : mais qu'à » l'égard de la restitution des saints-Lieux, il lui étoit » absolument défendu, par sa religion & sa conscience, » de le satisfaire sur cet article ». Il ajoutoit : » Que » les Sarrasins avoient la même vénération pour le » *temple du Seigneur*, où ils venoient de toutes parts » adorer Dieu, que les Chrétiens en faisoient voir » en faveur de l'église du saint-Sépulchre consacré » à Jésus-Christ; qu'au reste il ne demandoit pas mieux » que d'entretenir la paix, la guerre étant nécessai» rement un fléau destructeur pour les deux Partis ».

Digitized by Google

Des présens magnifiques avoient accompagné cette réponse ; on prétend même que les envoyés de

---

Des présens magnifiques. On lit dans l'Histoire des Croisades, ouvrage d'ailleurs fait pour être oublié, ces détails : » Méledin » lui (à Frédéric) fit présenter, entr'autres raretés précieuses » de l'Orient, une magnifique tente qu'on estima plus de deux » cents mille écus, dans laquelle, en enchérissant encore par- » dessus ce qu'on a écrit de la magnificence des anciens rois » de Perse, on avoit si parfaitement représenté le véritable » ciel dans celui de cet admirable pavillon, qu'on y voyoit » les globes du soleil & de la terre, qui par de secrets ressorts » tournant comme d'eux-mêmes tout à l'entour, gardoient » exactement, par un savant artifice, les mêmes mesures dans » leurs mouvements réguliers que la nature a prescrites en » deux manieres différentes à ces deux astres, qui par cette » diversité bien réglée de leur course, font toute l'harmonie » du monde : de sorte que toutes les heures du jour & de la » nuit étoient marquées dans cette tente par le cours artificiel » de ces deux globes, aussi exactement qu'elles le peuvent » être dans un cadran par le mouvement du soleil & de la » lune ». Ce qui doit étonner plus encore que ce galimathias, c'est que ce Maimbourg, auteur de cette histoire des Croisades, ait paru dans le siecle de nos meilleurs écrivains, & qu'il ait même usurpé, pendant du temps, une espece de réputation. C'est bien après de tels exemples qu'on peut demander très-sérieusement : *qu'est-ce que la réputation ?*

Digitized by Google

Mélédin s'adresserent au pape, comme au chef d'une religion qui abhorroit le sang & les fureurs belliqueuses, & le pontife oubliant l'esprit de son état & de sa place, à la fois mauvais politique, & peu digne de représenter un Dieu de bienfaisance, renvoya ces députés, sans daigner seulement les entendre, » parce que (disoit-il) il ne vouloit avoir aucune » entrevue avec les Infideles »; si c'est parler en dévôt, ce n'est pas assurément avoir le langage & les procédés d'un souverain.

Les obstacles, ce qui arrive ordinairement, ne servoient qu'à irriter la passion de Zélide; elle pleuroit sans cesse dans le sein d'Albana; elle formoit divers projets qui bientôt détruits, la laissoient dans une indécision plus cruelle peut-être que la certitude; les représentations de la Sicilienne, ses propres réflexions, la tendresse qu'elle avoit pour son pere: rien n'apportoit du remede au mal qui la consumoit.

Léon, de son côté, accabloit Gleichen de reproches: — Vous n'avez pas daigné seulement adoucir le chagrin profond que vous causez à cette infortunée! je le juge d'après ce que nous font entendre les fleurs. Vous avez donc résolu de nous envelopper tous dans une perte certaine? pourquoi

faut-il que la princesse n'ait pas jetté les yeux sur moi? j'aurois flatté son espoir. .... — C'est-à-dire que vous auriez manqué à l'honneur, que vous eussiez employé l'imposture; la vertu... La vertu! interrompt Léon, cede, dans les occasions, à la nécessité.... — Et vous êtes chevalier, lui dit le comte! & vous professez une religion ennemie du mensonge! .. ah! croyez que je suis le plus à plaindre des hommes! si vous lisiez au fond de mon cœur, si vous sçaviez combien il est déchiré!.. non, je ne sacrifierai point mon épouse, la foi de mes ayeux.

Zélide a une seconde entrevue avec Gleichen: dans quel piége il est surpris! — Chrétien, je me suis consultée; je voulois briser tes fers, t'abandonner à ton ingratitude, faire, en un mot, ton bonheur, & t'immoler le mien, souffrir éternellement, mourir pour toi; cet effort, je suis contrainte de l'avouer, est au-dessus de mes forces: il faut que ma destinée soit attachée à ta destinée. Graces aux leçons d'Albana, je suis éclairée sur ton culte, j'ai entrevu, j'ai conçu des doutes sur la religion de mes peres.... chrétien... elle n'est point la tienne! peut-on en avoir une autre que celle de l'objet qu'on aime? (Albana, & le comte témoignent leur étonnement) Oui,

Digitized by Google

j'adopterai, j'embrasserai ta loi; tu m'affermiras dans la connaissance de ses préceptes; tu me feras abjurer celle qui jusqu'à ce moment m'avoit tenu asservie à ses erreurs : sans contredit ce sont des erreurs, puisqu'elle n'est pas ta croyance; la vérité, je n'en doute point, est sur ta bouche, dans ton cœur; ce sera donc moi qui renoncerai.... ah! chrétien, quel aveu va m'échapper! quel crime je commettrai!... ô mon pere! mon pere! attendiez-vous ces coups de votre fille?

La princesse verse un torrent de pleurs, tombe dans un sombre accablement, se releve : — Gleichen, il n'est plus temps de balancer : si je vous promets de quitter la foi de mes ancêtres, tout pour le christianisme, de rompre vos fers, de vous suivre par-tout où vous me conduirez, me reconnaîtrez-vous pour votre épouse? je m'en rapporte à votre probité : qu'elle prononce! (Le comte est comme frappé de la foudre : il demeure interdit.) Vous ne me répondez point? le trouble éclate dans tous vos sens! Zélide... aimeroit en-vain? —Non, madame, personne ne seroit insensible au pouvoir de tant de charmes... mais.... vos bontés m'accablent.... Eh! comment tromper la vigilance de tout ce qui nous environne?... Si

Digitized by Google

le soudan surprend la moindre de nos démarches, songez-vous, madame, au sort qui vous attend ? — Ne tremblez pas pour moi, comte, ne tremblez pas pour moi : c'est vous qui êtes l'unique objet de mes craintes.... Expliquez-vous donc : êtes-vous déterminé à former un engagement.... qui m'assure votre amour ? je ne veux que votre parole, & je vous croirai aveuglement. Vous le voyez ; il n'y a plus d'obstacles à m'opposer. Je vous sacrifie tout, Gleichen, jusqu'à ma religion, jusqu'à la nature : Je quitte un pere : après vous il n'y a rien dans le monde qui me soit plus cher : ce ne sera point sans de violents combats que je m'arracherai de son sein.... mais vous êtes en proie à une émotion.... — Souffrez, madame, que je m'éloigne, pour quelques instans... je ne puis soutenir.... ce que j'éprouve.... — Allez, comte, vous m'apporterez vous-même votre réponse... ma vie en dépend.

Quels mots pour Gleichen! quelle résolution va-t'il prendre ? il n'a point encore laissé échapper cet aveu qui compromettra son honneur, qui l'exposera à se rendre criminel de la plus indigne trahison. Il est prêt d'attenter à ses jours : — Mon Dieu ! pardonnez mo

ce forfait ! eſt-il un autre moyen de m'affranchir de la perfidie, du parjure ? Léon arrête ſon bras au moment que Gleichen s'enfonçoit une épée dans le cœur : — Où vous égare un aveugle emportement ? vous vous noirciſſez du crime le plus affreux aux regards de l'Être ſuprême ! homicide de vous-même ! & vous êtes attaché à votre religion ! — Ah ! mon ami, je ſuis dans un précipice épouvantable : il n'y a que la mort qui puiſſe m'en retirer ! à quelle déciſion, Léon, m'arrêterai-je ?

Albana, à la faveur d'un voile qui la cachoit à tous les yeux, ſe rend auprès des deux eſclaves : — Comte, vous êtes tous perdus : Mélédin irrité contre nos princes qui lui ont déclaré la guerre, a juré d'exterminer tous les Chrétiens qui ſont en ſa puiſſance : l'ordre eſt donné. L'ordre eſt donné, s'écrie Gleichen ! — Oui, c'eſt après demain que cette ſanglante proſcription doit s'exécuter. Zélide m'envoie vers vous : elle a ſçu gagner, à force de prieres & de dons, quelques-uns des émirs ; ils doivent faciliter à nos compatriotes les moyens d'une évaſion... mais vous comprenez à quel prix cette grace eſt accordée : nous fuyons avec vous ; Zélide n'exige que votre promeſſe : débarqués en un endroit ſûr, loin des périls qui nous entourent, vous

Digitized by Google

lui donnerez votre main, & elle renonce à sa religion pour embrasser la nôtre.... Comte, vous le voyez, il ne s'agit plus d'hésiter, le temps presse, les heures volent, & la princesse attend votre réponse.

Gleichen se prosterne, & prend le ciel à témoin de la nécessité cruelle où il est réduit. Il s'adresse à la Sicilienne: — Vous connaissez mes liens; mais excepté l'amour, la princesse aura tous mes sentiments: dites-lui, Albana, que j'ai promis... grand Dieu! je suis donc forcé, pour sauver la vie à tant de braves chevaliers, de recourir au parjure! Vous sçavez... vous sçavez que le soin de mes jours ne m'arracheroit pas ce serment.... que je ne puis satisfaire. Allons, Albana, je suis déterminé à ployer sous un sort inflexible!.... Léon, vous ne me reprocherez plus vos malheurs.

Léon, & Albana avoient beaucoup moins de scrupule & de délicatesse que Gleichen. D'ailleurs dans ces temps peu éclairés, où le fanatisme aveugloit les esprits, on s'imaginoit devoir employer tous les moyens pour opérer une conversion: on n'en rejettoit aucun: ils étoient en quelque sorte consacrés par le motif. La Sicilienne brûloit de revoir son pays, de retourner au culte de ses peres, & elle se cachoit qu'elle

Digitized by Google

abusoit de la confiance du soudan, qu'elle arrachoit une fille du sein paternel, qu'elle se rendoit coupable de la plus lâche des trahisons. Il n'y avoit que le comte qui envisageât cette action sous ses véritables traits : mais on lui remettoit sans cesse devant les yeux le péril imminent des captifs chrétiens : il falloit qu'il s'immolât, pour ainsi dire, à leur salut.

L'instant est donc arrivé où la princesse s'occupe des préparatifs de sa fuite : elle abandonne pour toujours son rang, son pays, son pere, son pere dont elle étoit adorée. A cette idée, elle est prête à triompher de sa passion : — Quoi ! mon pere ! tu m'as encore aujourd'hui ouvert tes bras ! tu m'as pressée contre ton sein ! tu m'as dit, avec cette tendresse qui augmentoit tous les jours : » Ma fille... » ma fille ! je ferai tout pour toi ; tu partageras mon » trône : il sera ton héritage «.... Et voilà celui que je trahis ! ... à qui je perce le cœur ! demain, quand ses yeux se rouvriront à la lumiere, il ne me reverra plus ! ... jamais ... jamais. ... Non, je ne me séparerai point de ce cher auteur de ma vie. Que Gleichen parte ! qu'il s'éloigne ! qu'il soit libre ! qu'il aille en d'autres lieux insulter à ma faiblesse ! ...

La princesse a renoncé à son projet : ses mains

Digitized by Google

se refusent aux apprêts de son départ : — Je resterai... je mourrai... & Gleichen... Albana, il va donc m'être enlevé !... O cruel amour ! cruel amour ! que tu me déchires ! expirons dans nos larmes ! je n'ai plus d'autre espérance que la mort ! .. Albana, tu diras au soudan, quand demain, il trouvera sa fille sans mouvement, sans chaleur, incapable de sentir ses caresses . . . tu lui raconteras tous mes malheurs, tous mes égarements, que j'avois foulé aux pieds, pour un inconnu, pour un esclave, pour un Chrétien, jusqu'à ma religion, jusqu'à mon amour pour lui ; qu'il connaisse tous mes crimes, car je suis la plus coupable... la plus malheureuse des femmes ! Ah ! Gleichen, Gleichen ! quel génie ennemi de mon bonheur, de ma tranquillité, t'a envoyé dans ces climats ? Que je les paie cher, ces chaînes dont une victoire trop funeste a chargé tes mains ! Gleichen, je t'adore.... Mon unique amie, on n'a jamais aimé avec la fureur que j'aime : c'est une flamme dévorante qui est allumée dans mes veines ; toute mon ame est remplie du comte, est consumée d'un feu que le trépas même ne pourra éteindre ; oui, dans le tombeau je l'idolâtrerai encore : il n'est pas possible que ce sentiment s'anéantisse : &... il

Digitized by Google

va fuir de ces lieux! du-moins, pour la derniere fois, qu'il voie tout mon amour, tout mon supplice!

Zélide étoit disposée à le vaincre, cet amour si violent, si tyrannique. Gleichen, presque expirant, soutenu par Léon, s'offre à sa vue: — Eh bien! comte, vais-je vous suivre? mon sort sera-t-il lié au vôtre? puis-je compter sur votre reconnaissance... sur votre tendresse? il n'y a que ce sentiment qui puisse récompenser... tout ce que je fais pour vous.... Ah! Chrétien, aime-t-on ainsi dans ton Europe? Léon prend la parole: oui, madame, le chevalier est impatient d'associer sa destinée à la vôtre... il vous engage.... Gleichen balbutie quelques mots mal articulés; le Grec l'interrompt, en lui lançant un regard qui l'avertissoit de se contraindre. — Son état, madame, ne lui permet pas de se livrer aux protestations dont il brûle de consacrer sa promesse; une indisposition subite l'a jetté dans ce trouble, dans cet accablement... Ses jours seroient-ils en danger, s'écrie la princesse? Ah! madame, lui dit le comte, d'une voix presque éteinte, quelle récompense en-effet pourroit acquitter un semblable bienfait? vous brisez les fers de tant de braves chevaliers!

Zélide alloit reprendre: un esclave vient annoncer à la Sicilienne que tout étoit prêt pour cette

suite que mille d'obstacles pouvoient traverser. La princesse, en tournant les yeux vers les lieux qu'habitoient son pere : — C'en est donc fait, ô mon pere ! ta fille te trahit, t'abandonne, te quitte... pour toujours !... Gleichen, je t'aime assez pour ne pas te soupçonner. C'est ton épouse qui vôle sur tes pas, qui recevra le baptême, & ta main..... (elle apperçoit une sorte d'émotion que laisse échapper le chevalier.) Gleichen, je me repose sur ta probité, autant que sur ton amour.... Partons. O Dieu des Chrétiens, sois garant de sa parole !

Ils gagnent la mer : un navire les attendoit. Tous ces prisonniers, délivrés par Zélide, tombent à ses genoux, & bénissent sa générosité : la princesse leur apprend qu'elle a eu recours à la feinte, pour obliger Gleichen à se décider : — Non, Chrétiens, mon pere n'avoit point formé le projet cruel de vous ôter la vie : il connaît trop la véritable grandeur, les droits de l'humanité, pour se souiller d'une atrocité semblable ; je voulois déterminer votre compatriote à s'éloigner d'un séjour qui m'est devenu étranger : c'est le pays de Gleichen qui sera ma patrie, & je brûle d'y être rendue. Mes amis, je suis chrétienne, & je serai sa femme.

Digitized by Google

Le chevalier, pendant toute la traversée, se montre plongé dans une mélancolie mortelle ; quelquefois il paraissoit agité, il étoit prêt à tout révéler à Zélide. Dans un moment où la princesse reposoit, il court à Léon qu'il trouve avec la Sicilienne : — Cruels ! êtes-vous contents ? ai-je bien rempli vos perfides suggestions ? Voilà donc où vous avez amené un chevalier ? à trahir la probité, l'honneur, la religion, car je l'offense cette religion de vérité, en me servant de l'artifice, du mensonge, du mensonge si bas, si vil, si dégradant pour un rejetton des Swartzbourgs ! elle dort, cette victime de vos indignes conseils ! elle dort, tandis que je veille déchiré par tous les remords, éprouvant le supplice le plus cruel, en horreur à moi-même, & c'est à ce prix que nos chaînes ont été brisées !..

Ils sont enfin débarqués. Zélide n'a plus rien à craindre : elle n'a plus qu'à vivre pour l'amour ; ils ont atteint des rivages où l'étendard de la croix étoit arboré ; le croissant s'est perdu à leurs regards ; une amante consumée de sa passion, n'attend plus que le moment de recevoir le premier sceau de notre foi, & de marcher à l'autel : — Comte, je touche donc à l'instant heureux où la fille de Mélédin va se glo-

Digitized by Google

rifier de porter le nom de votre épouse ! Hélas ! vous me tiendrez lieu de tout, d'un pere... d'un pere que je regretterai toujours bien plus que la grandeur suprême, où ses bontés, où mon rang m'appelloit.... cher amant ! je vous ai tout sacrifié ! (Albana, & Léon étoient auprès de la princesse.) Gleichen court se précipiter à ses pieds : — Femme adorable ! vous méritez sans doute tous les hommages, l'amour le plus vif, le plus tendre, le plus pur, le plus passionné..... Croyez que je suis sensible, que l'ingratitude n'entrera jamais dans mon ame : mais contemplez l'étendue de tous mes malheurs... (Le Grec & la Sicilienne veulent l'empêcher de poursuivre.) Tous vos efforts sont inutiles ; il y a trop long-temps que vous enchaînez un aveu... il est temps de révéler.... madame, apprenez..... Princesse, on m'a forcé de vous en imposer... je ne suis point libre de vous donner ma main... — Que dites-vous ?.. ô ciel ! ciel ! — Madame, une épouse... je suis marié. — Vous êtes marié ! — Oui, madame, je ne puis plus disposer de ma foi : elle est toute à une femme qui a reçu mes serments.... — Gleichen !.. vous êtes marié ? — Voilà, ma divine bienfaitrice, la cause de mon trouble, de cet embarras qui m'accabloit en votre présence ;

il

il s'agiſſoit de la liberté, de la vie de mes braves concitoyens, qu'on me repréſentoit prêts à être égorgés : s'il n'y eût eu que la mienne à ſauver, croyez, madame, que je n'aurois point héſité : j'euſſe préféré ſans doute la mort à la douleur de recourir à l'impoſture, de vous tromper, d'abuſer de cette tendreſſe... dont je ſentirois tout le prix.... — Vous avez une épouſe !.. eh ! quel ſort m'eſt donc réſervé ?.. barbare ! remene-moi aux lieux d'où tu m'as arrachée ſur la foi d'un amour.... punis-moi de cet amour qui fait aujourd'hui mes malheurs, ma honte, mon déſeſpoir... qu'on ne me parle plus, non, qu'on ne me parle plus de ta religion ! c'eſt la religion du parjure, de la trahiſon la plus noire, la plus abominable : j'y renonce, je l'abjure à jamais. !.. Ah ! mon pere ! mon pere ! voilà donc où ma foibleſſe, mes égarements, mes crimes m'ont conduite, oui, mes crimes !.. je les ai tous commis, en m'attendriſſant ſur ton infortune, en brûlant d'un feu... ma mort l'éteindra !....

Auſſi-tôt elle tire ſon poignard, veut ſe l'enfoncer

Elle tire ſon poignard. C'eſt un des uſages orientaux : les femmes portent à leur ceinture, un poignard, qui ſouvent eſt enrichi de pierres préçieuſes.

dans le ſein : Gleichen lui arrêtant le bras : — Qu'allez-vous faire ? Zélide... Zélide !... écoutez-moi, daignez.... vous ſerez, après mon épouſe, ce que j'aurai de plus cher... n'en doutez point : la ſenſibilité, l'amitié, tous les tranſports, tous les témoignages de la reconnaiſſance la plus tendre, la plus vive... — Ah ! cruel, eſt-ce là de l'amour ! il n'y avoit que ce ſentiment qui pût payer tous les miens, qui fût digne d'une ardeur... non, barbare ! il n'y en eut jamais de ſemblable... tu veux m'empêcher de me débarraſſer d'une vie qui m'eſt odieuſe ? eh ! ta perfidie ne me pourſuivra-t-elle point, ne m'aſſaſſinera-t-elle pas à chaque inſtant, en tous lieux ? que je vive ! c'eſt pour me faire ſouffrir davantage, pour me déchirer le cœur... Tu as raiſon, tu as raiſon d'y porter les ſupplices, la mort : il n'eſt que trop coupable ! il eſt plein de toi, ingrat, & tandis que je t'adore.... que je meurs de mon amour, que je t'ai immolé ma réputation, mon honneur, mon pere, que je me ſuis miſe à ta place d'eſclave, tu cours dans les bras d'une rivale... laiſſe-moi donc rejetter une affreuſe exiſtence, ou ſi cette épouſe ſi fortunée, qui ſera ſi glorieuſe de ma douleur, te permet un ſentiment de pitié, promets-moi de me percer

Digitized by Google

ce fein... d'où je ne pourrai jamais bannir ton image... hélas ! en expirant de tes coups, je bénirai mon trépas.... ce fera la feule marque de reconnaiffance que tu m'auras donnée !

Cette victime de l'amour, objet fans doute de compaffion, s'abandonnoit à toutes les fureurs du défefpoir : elle inondoit la terre de fes larmes ; elle étoit en proie à des mouvements convulfifs ; Gleichen la tenoit dans fes bras : elle ouvre un œil prefque éteint : — Tu me tiens contre ton cœur !... eh ! je n'y puis donc trouver que de la pitié !.. de la pitié !.. punis-moi, te dis-je ; frappe ; ôte-moi la vie ! déchire ce cœur fous mille coups ! il ne m'eft plus poffible de foutenir ce fardeau !

On prodiguoit à la princeffe tous les fecours qui pouvoient la ranimer : elle étoit tombée dans un anéantiffement mortel. Gleichen ne la quittoit point ; il étoit prêt de mourir avec elle ; il accabloit Albana & Léon des plus vifs reproches : — Malheureux ! jouiffez de votre ouvrage ! à quel prix recouvrons-nous la liberté ! ah ! que ne fuis-je encore chargé des fers de Mélédin ! quel fpectacle ! la beauté, la jeuneffe, la vertu, la confiance, le cœur le plus gé-

néreux, le plus tendre : voilà ce que nous avons eu la barbarie de tromper, d'immoler !

L'état du comte ne différoit gueres de celui de Zélide; cette infortunée reprend les sens, & s'adressant au chevalier, de ce ton qui porte au fond de l'ame l'attendrissement le plus touchant : — Je me soumettrai à mon sort. C'est à moi de me sacrifier.... Gleichen... puisqu'il le faut, puisque mon amour m'humilie jusques-là, je reconnaîtrai ma rivale, je partagerai votre cœur, je serai votre seconde épouse... à ce prix, refuseriez-vous de m'aimer ?

Dans quel nouvel accès de désespoir retombe la malheureuse Zélide, quand la Sicilienne, & Léon lui apprennent qu'un des premiers préceptes de notre loi, est d'interdire la pluralité des femmes, qu'elle est inflexible, qu'il n'y a point d'exception à cet égard ! — Je suis donc privée de toute espérance ! eh ! pourquoi s'obstineroit-on à vouloir que je vive ? c'est-là la sensibilité des Chrétiens !... De grace, je vous en conjure, ne me retirez pas le moyen, le moyen unique de me délivrer de tant de maux ! Votre religion seroit-elle assez barbare pour me défendre encore ce seul adoucissement ? Et elle se précipite sur Albana, pour lui reprendre son poignard,

Digitized by Google

que celle-ci lui avoit enlevé : ses efforts sont inutiles. Le comte ne cessoit de lui répéter que ses jours lui étoient plus chers, plus précieux que les siens : elle ne répondoit que par de sombres gémissements, par des torrents de larmes ; souvent elle attachoit sur Gleichen ses beaux yeux chargés de pleurs : eh ! que ne lui disoient-ils pas ? Zélide réunissoit tant de charmes ! Cependant le comte, pénétré de l'esprit de la chevalerie, qu'on pouvoit appeller la profession de l'honneur même, avoit sçu ne point abuser de la faiblesse d'une femme que son malheur, son rang, sa confiance, l'humanité sembloient lui ordonner de respecter ; Zélide paraissoit être sous la sauve-garde de cette *loyauté* héroïque dont nous avons perdu jusqu'au souvenir.

Elle sucomboit à l'abbatement qui accompagne la profonde douleur ; Gleichen venoit de la quitter : il rentre, avec précipitation : on lisoit sur son visage l'impatience de s'exprimer : — Madame... divine Zélide, quand j'ai à pleurer une femme qui méritoit ma tendresse, il me reste du-moins la consolation d'empêcher que ma bienfaitrice ne la suive au tombeau. j'ai rencontré sur le port un commerçant de nos contrées.... il m'assure que mon épouse n'est plus !

La princeſſe s'écrie : Vous recevriez ma main ! Et à l'inſtant ſa beauté renaît comme une fleur prête à ſe flétrir, & qui tout-à-coup auroit repris ſa fraîcheur & ſon éclat.

Gleichen entre dans les détails de cette nouvelle ſi inattendue. Léon, & la Sicilienne recommandent à la princeſſe de laiſſer au comte les premiers inſtants qu'il doit aux regrets qu'exige la perte de ſa femme : cette ame où reſpiroient, ſi l'on peut le dire, la candeur, la vérité même, ſe fait violence : elle obéit enfin aux loix preſcrites par le ſentiment & par l'uſage : mais elle ne ceſſoit de ſe repréſenter & d'offrir à la Sicilienne, & à Léon le momen où elle marcheroit à l'autel : ſes regards, ſon ame entiere étoient attachés ſur ce tableau ; elle n'étoit remplie que de cet inſtant, qui ne pouvoit arriver aſſez-tôt. Nous l'avons obſervé déja ; les femmes aſiatiques éprouvent dans leurs moindres deſirs un emportement que les femmes de nos contrées ne peuvent même imaginer : c'eſt dans ces climats dévorés du ſoleil, que les poëtes ont été fondés à prêter un flambeau à l'Amour.

Gleichen, de ſon côté, ſe montroit bien différent de ce qu'il avoit été juſqu'alors : on voyoit ſur

son front, à travers les ombres du chagrin, percer en quelque sorte, un rayon consolateur ; il adoroit encore son épouse, il la regrettoit avec sincérité : mais, il le faut avouer, l'aspect d'un objet enchanteur tel que Zélide, pouvoit mêler quelqu'adoucissement à sa peine : Il étoit si tendrement aimé ! il avoit tant d'obligations à acquitter ! Zélide, en un mot, étoit si belle ! peu d'époux, à sa place, même les plus fideles, eussent combattu difficilement tant de séductions réunies !

Ils sont à Venise. Enfin, s'écrie Gleichen, il m'est permis de donner tous mes sentiments à ma chere Zélide ! c'est à présent que je puis payer son amour de tout le mien ! eh ! quel amour vais-je lui vouer ? toujours à ses pieds, toujours l'adorant après le Dieu que je sers, comme ma seconde divinité, mon cœur sera son temple ; son époux, son amant, son esclave le plus soumis, charmante, adorable Zélide, voilà ce que je serai jusqu'au dernier soupir... idole de mon ame, reçois tous mes serments !

Il est impossible de se figurer la joie, tous les transports, l'ivresse où s'abandonnoit la fille de Mélédin ; il n'y a que les cœurs capables d'aimer passionnément, auxquels il soit permis de concevoir

Digitized by Google

quelque idée de cette ſituation. Pourquoi les expreſſions ſont-elles ſi fort au-deſſous du ſentiment ? nous l'avons dit pluſieurs fois : que l'amour n'a-t'il ſon langage particulier ?

La princeſſe ſe condamnoit elle-même aux yeux de la raiſon, quand elle ſe ſoumettoit à ſon examen : la décence ſans doute exigeoit qu'on attendît quelque temps pour former cette union ſi précipitée ; mais Zélide étoit jeune, étoit vraie, & elle aimoit. Encore une fois, l'ingénuité n'ignore-t-elle pas les convenances ? Tout ce qui regardoit ſa rivale, lui étoit étranger : elle ne voyoit que ſon amour & Gleichen : après tous les ſacrifices qu'elle lui avoit faits, auroit-elle pu effectivement ne pas déſirer de lier au plutôt ſa deſtinée à celle de ſon amant.

Le comte s'occupe des préparatifs de l'engagement ſacré qui devoit ſceller la converſion de Zélide ; Albana, le même jour, ſe purifioit de ſon apoſtaſie, & retournoit publiquement à la foi de ſes peres. Le mariage de la princeſſe avec Gleichen ne tarderoit pas à ſuivre cette auguſte cérémonie. C'eſt le doge même que la république nomme pour tenir la fille du ſoudan ſur les fonds baptiſmaux, & conſacrer cette eſpece de victoire remportée ſur le mahomé-

Digitized by Google

tisme. Jamais Venise n'avoit vu un plus beau spectacle. Les chevaliers, délivrés par la princesse, avec leurs chaînes dans les mains, prêtoient un nouvel éclat à cette fête. La pompe augmente le triomphe de la beauté. D'ailleurs comment Zélide ne se fût-elle pas montrée dans tout l'appareil de ses charmes? elle touchoit à l'instant qu'elle alloit s'unir à l'objet de tant de sacrifices; embrasser la religion de son amant, c'étoit, pour ainsi dire, lui donner de nouvelles preuves de sa tendresse, lui soumettre son esprit, son ame: car l'amour peut-être n'avoit pas nui à la conviction dont Zélide se disoit pénétrée; aussi eut-elle peu de peine à regarder sa religion comme une source d'erreurs, & l'ouvrage de la politique & de l'imposture. Quand elle vint à prononcer ses vœux: Oui, s'écrie-t-elle, je promets de reconnaître dans tous ses dogmes la loi des Chrétiens: elle m'ordonne d'être attachée à mes devoirs d'épouse, de jurer à Gleichen une fidélité, une tendresse inviolable, de l'aimer toujours: il ne peut-être une autre religion; je suis chrétienne, dit-elle avec transport, & je brûle de couronner cet engagement, en donnant ma main à celui qui me dessille les yeux, & qui m'éclaire sur le culte véritable.

Tous les regards étoient fixés ſur la princeſſe ; elle ſort de Saint-Marc, accompagnée d'Albana, au milleu des applaudiſſements. Le comte partageoit l'ivreſſe de cette jeune beauté ; à peine ſe trouve-t-elle ſeule avec lui, elle court dans ſes bras : — J'ai donc adopté une religion qui me commandera de t'aimer ? ah ! penſes-tu Gleichen que j'aie beſoin de ſes ordres ſacrés pour te conſerver mon amour ? Notre hymen va donc ſuivre cette fête ! je ſerai à toi ! Rien, me dis-tu, ne peut rompre ces nœuds : & je régnerai ſeule ſur ton cœur ! il ſera à moi tout entier ! c'eſt une des inſtitutions du chriſtianiſme qui me ſera la plus chere ! Comte, qu'il eſt doux d'être aſſujettie à de ſemblables obligations !

On touchoit au jour marqué pour le mariage ; cette cérémonie étaloit encore plus de magnificence que celle du baptême ; l'autel étoit prêt à recevoir les ſerments des deux époux ; la princeſſe ſe livroit à toute ſa joie ; pour Gleichen, il ne pouvoit ſe pardonner d'oublier, en quelque ſorte, le premier objet de ſa tendreſſe ; il voyoit ſa femme ſe relever du tombeau ; il l'entendoit au fond de ſon cœur, accuſer ces nouveaux liens, qui ſe formoient, pour ainſi dire, ſur ſa cendre à peine réfroidie. D'un autre côté, que de

bienfaits l'enchaînoient à Zélide ! n'étoit-ce pas elle qui avoit brisé ses fers, ceux de ses compatriotes, qui le rendoit à sa liberté, à sa patrie, à ses enfants que bientôt il presseroit dans ses bras ? & peut-être penchoit-il à croire que l'amour n'avoit pas la moindre part à cette détermination de prendre une seconde épouse ; le cœur humain est si difficile à pénétrer ! & lui-même il se plaît souvent à s'en imposer. Le comte, au reste, eût mis tous ses soins à cacher le trouble qu'il auroit pu éprouver.

On étoit en chemin pour se rendre au temple ; le peuple ne se lassoit pas d'admirer Zélide, de se récrier sur ses graces, sur cet enchantement, qui, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'environnoit de toutes parts ; mille applaudissements se faisoient entendre ; on venoit lui présenter des corbeilles de fleurs ; on en semoit sur ses pas : un inconnu accourt, fend la presse, & cherche à pénétrer jusqu'à Gleichen : cet homme annonçoit sur son visage une forte d'émotion : Seigneur chevalier, dit-il au comte, qu'allez-vous faire ? qu'allez-vous faire ?... daignez m'entendre.... suspendez la cérémonie... — Comment ? & de quel droit ?.. — Seigneur, quand vous m'aurez entendu, vous serez le premier à justifier une démarche qui

Digitized by Google

vous paraît indiſcrette ; mais . . . hâtez-vous : donnez vos ordres.... que tout ſoit interrompu ! je ne vous demande qu'une grace : accordez-moi un moment de converſation !

Gleichen, déſeſpéré d'un contretemps ſi peu prévu, cede cependant aux ſollicitations, aux inſtances répétées de l'étranger. Zélide, & toute l'aſſemblée retournent ſur leurs pas, frappées d'un délai dont on cherche en vain à deviner la cauſe.

L'étranger eſt donc entré dans un appartement avec Gleichen : ils ſont ſeuls. Seigneur, lui dit l'inconnu, vous allez me remercier : je vous épargne des ferments... que vous ne pouriez remplir, des nœuds qui auroient été bientôt rompus... — Expliquez-vous... parlez... — Votre épouſe eſt vivante... — Ma femme reſpire ! — Et c'eſt elle-même qui m'envoie en ces lieux. Un bruit ſourd s'eſt répandu en Allemagne que vous aviez recouvré votre liberté.... — Mon épouſe vit ? — Oui, ſeigneur, le chagrin où la plongeoit votre eſclavage, l'avoit, preſque entraînée aux marches du tombeau : la nouvelle même de ſa mort s'étoit répandue pendant pluſieurs jours ; ſans doute ſon amour pour vous & pour ſes enfants l'a rappellée à la vie ; en un mot, elle reſpire, & j'ai été

Digitized by Google

chargé de sa part de parcourir ces rivages; elle attend que je lui donne des nouvelles; elle brûle d'en recevoir, d'être instruite de tous les détails de votre situation... on avoit dit d'abord que vous aviez perdu la vie, les armes à la main..... C'en est assez, interrompt Gleichen; retirez-vous, & que personne ne sçache le sujet de notre entretien particulier!... Je retourne à l'instant en Allemagne... Différez de quelques jours.... Vous porterez une lettre à mon épouse.

Quelle révolution subite, imprévue! quel bouleversement dans l'ame du malheureux Gleichen! tout son amour pour sa femme s'est réveillé, & il ne sçauroit pourtant étouffer ses sentiments pour Zélide; il ne voit des deux côtés que le malheur, l'injustice, l'infidélité, le crime; comment annoncer à sa bienfaitrice, à cette femme adorable par ses charmes, par son cœur, un changement dans sa destinée aussi affreux?

Il étoit dans un accablement inexprimable, & peut-être se fût-il donnée la mort, si Zélide, déja livrée à la crainte, comme si elle eût pressenti l'horrible catastrophe, ne fût accourue auprès de Gleichen: — Quel motif, comte?.. vous me paraissez troublé, consterné... une pâleur mortelle répandue sur votre front!...

Digitized by Google

ah! parlez... dites : quelque danger vous menace !.. mon cher comte!... mon cher époux!... — Zélide... gardez-vous... ne prononcez point ce nom, ne prononcez point ce nom! ... — Vous me le refuseriez.... au moment.... Gleichen..... — Oui.... plus de nœuds entre nous que ceux de la reconnaiſſance, de l'amitié!... Zélide... je ne puis vous conduire à l'autel... mon épouſe..... — Eh bien?... eh bien?... — Mon épouſe eſt vivante.

Il court à la princeſſe, qui, à ce mot, avoit été frappée comme d'un coup de foudre; elle ne parle plus, elle ne voit plus, elle n'entend plus; on la transporte expirante, dans ſon lit; Gleichen, Albana, & Léon reſtent à ſes côtés. Eh! dans quel état horrible étoit le malheureux chevalier! il n'enviſageoit de toutes parts qu'un immenſe précipice où il tomboit englouti; ſes yeux ſe tournoient continuellement ſur la princeſſe : il s'écrie du fond de ſon ame ſurchargée d'une ſombre douleur : Voilà donc ma victime!

Zélide étoit expirante; les médecins ſont appellés : ils déclarent qu'il n'y a plus d'eſpérance; ils ont enfin prononcé ſon arrêt. L'infortunée ne proféroit pas une parole : quelquefois elle repouſſoit le comte

Digitized by Google

avec une eſpece d'horreur; quelquefois elle lui tendoit la main; il ne lui échappe, au bout de trois jours, que ces mots accompagnés du cri le plus touchant, & le plus lugubre, & en levant un œil preſque éteint ſur Gleichen: — C'eſt vous qui m'avez trahi! Enſuite elle retombe dans un ſilence de mort: on n'attendoit plus que ſa fin; le comte étoit à genoux, près de ſon lit; il tenoit une de ſes mains, qu'il inondoit de ſes larmes, & paraiſſoit prêt à rendre avec elle le dernier ſoupir.

L'amour, l'amour ſans doute qui avoit entraîné Zélide au tombeau, par une ſorte de miracle, ſemble venir l'en retirer: elle r'ouvre une paupiere appeſantie: — Je vis encore!.. & pour quelle deſtinée!.. je ne ſerai point votre épouſe! Ce ſont les ſeules expreſſions qu'elle ait la force de prononcer; enſuite elle les répéte à chaque inſtant; elle ſe relevoit & retomboit ſant ceſſe dans ſon profond accablement.

Quelles étoient les ſouffrances de Gleichen? doit-on entreprendre de peindre ſon déſeſpoir? il n'exiſtoit point ſur la terre de créature plus malheureuſe!

Zélide eſt revenue à la vie, ſi l'on peut appeller ainſi un état qui approchoit du néant; elle continue pourtant à garder un ſilence morne, & qui



faisoit à chaque instant trembler pour ses jours ; il n'y avoit que le comte qui pût la forcer à prendre quelque nourriture ; ses regards sembloient se refuser à la clarté ; on ne l'entendoit pas même se plaindre.

On a résolu de prendre le chemin de l'Allemagne. Gleichen fait part de son retour à son épouse, sans lui parler de Zélide : il charge de sa lettre le même exprès qui étoit venu, par un rapport inattendu, changer tout-à-coup sa situation. Il lui recommande, même, avec menace de le punir s'il est indiscret, de cacher à sa femme l'évenement dont il a été le témoin.

Léon, & Albana ne pouvoient se séparer de Gleichen, & de la princesse. — Où me conduisez-vous, s'écrie-t-elle, s'arrachant à son anéantissement lugubre ? est-ce pour connaître une rivale, pour m'exposer le spectacle de son bonheur, pour lui offrir celui de mon désespoir ? ne suis-je pas assez digne de compassion ? la fille de Mélédin va être le jouet du mépris, de l'insulte ! Le comte s'efforce de la calmer : — pensez vous, madame, que par-tout où je serai, vous n'aurez pas un appui, un vengeur de vos droits ?.. Soyez assurée qu'on vous rendra tous les respects, tous

tous les honneurs dus à vorre rang, à votre beauté, à vos vertus, à cette ame céleste qui vous prête encore de nouveaux charmes. — Gleichen.... je ne serai point votre épouse! — Princesse.... ma femme.... — Arrêtez : épargnez à mon oreille, à mon cœur, à mon cœur, ce nom qui l'assassine...! que ne me laissez-vous en ces lieux? que ne m'abandonnez-vous à mon sort cruel, horrible! hélas! j'ai si peu de temps à vivre!... étoit-ce à vous, Gleichen, de me trahir?

A chaque instant, l'ame du comte étoit percée de nouveaux traits. Sous quel aspect présentera-t'il Zélide à son épouse? doit-il lui ouvrir son cœur, lui montrer tout ce qu'il doit à la princesse, à quel prix il recouvre sa liberté? il sera dans les bras de sa femme, au sein de ses enfants, de sa famille; & d'un autre côté, quel tableau, quelle image déchirante pour la fille du soudan, pour une amante qui meurt de son amour! est-ce ainsi qu'il acquittera sa reconnaissance, un autre sentiment peut-être plus vif, plus tendre? Et il y a tout lieu de croire que Gleichen avoit de la peine à se l'avouer : la comtesse assurément lui étoit chere; mais on ne sçauroit trop le redire : Zélide étoit si

digne d'être adorée! si le comte avoit eu deux cœurs, la princesse sans doute en auroit possédé un tout entier.

Cependant le voyage s'avançoit, & les transports divers de Gleichen & de Zélide, prenoient plus d'empire, excitoient dans l'un & l'autre plus de trouble, d'agitations, de ces bouleversements d'ame qui ne permettent point qu'on s'arrête à aucune décision. Dans la multitude des situations orageuses que nous offre l'histoire du cœur humain, peut-être ne s'en est-il jamais trouvée de semblable.

Le comte a revu enfin son château; il avoit laissé la princesse, à quelques lieues, avec Albana, & Léon, dans le dessein de prévenir son épouse, & de lui apprendre tout ce qui concernoit la fille de Mélédin; d'ailleurs elle étoit languissante, & elle-même redoutoit l'instant fatal qui lui feroit voir une rivale.

Alix (c'est le nom de la comtesse) étoit accourue se jetter dans les bras de Gleichen, sans pouvoir s'exprimer; ses deux enfants avoient aussi volé dans son sein; il est baigné des larmes de la nature, & de l'amour; il goûte tout le plaisir dont peut s'enivrer un époux, un pere rendu à sa famille après une si longue absence, & une continuité

Digitized by Google

de traverses; on baise l'empreinte de ses fers; on bénit le jour où il est rentré dans sa patrie, parmi les siens; Gleichen n'avoit encore rien dit au sujet de Zélide: il attend qu'il soit seul avec la comtesse: le moment est arrivé.

Alix étoit du petit nombre de ces ames choisies, également susceptibles de la vivacité & de la délicatesse du sentiment; l'absence, loin d'affaiblir son amour, lui avoit prêté peut-être encore plus de force; elle chérissoit dans le comte, son mari, son ami, ses enfants, & elle le possédoit, après l'avoir pleuré plusieurs années, après avoir cru qu'il étoit dans le tombeau; pouvoit-elle assez lui témoigner sa joie, son ivresse, le combler de ces caresses innocentes, dont le désintéressement augmente la douceur & le charme? —— C'est vous, cher comte! c'est vous, mon bien-aimé! hélas! que mes yeux vous ont donné de pleurs! mon ame a toujours été remplie de vous seul! La douleur a sans doute altéré mes traits: vous ne retrouvez point cette Alix qui offrit à vos regards quelques agréments: mais, Gleichen, mon cœur, mon cœur est toujours le même..... Et vous êtes-vous rappellé quelquefois une fidelle épouse... une amante?.. je la suis toujours... je la suis toujours... Vous soupirez!

Gleichen s'empressoit de la rassurer, mais il ne pouvoir s'en imposer sur ces soupirs qui lui échappoient ; c'étoit en-vain qu'il éloignoit la vérité : elle s'écrioit au fond de son ame : elle lui reprochoit, en quelque sorte, une espece de partage : il devoit son cœur tout entier à sa femme, à une épouse aussi tendre, & comment se feroit-il dissimulé qu'une autre lui inspiroit des sentiments qu'il redoutoit d'approfondir ? il cherchoit à écarter l'image de la princesse : — Tu goûtes donc, ma chere Alix, quelque plaisir à me revoir ? — Quelque plaisir ? Gleichen, que tu exprimes mal mon bonheur, mon ravissement ! ah ! j'aurois donné cent fois ma vie, pour jouir de la consolation de te voir un instant, un seul instant ! juge de mes transports : tu ne quitteras plus le sein de ta famille ; tu ne t'arracheras plus de mes bras, pour aller affronter de nouveaux dangers.... tu ne vivras que pour moi, pour nos enfants.... eh ! peux-tu assez m'aimer ? — Alix, tu ne demandes point par quel miracle mes chaînes ont été brisées ? ce n'est pas l'ouvrage d'une rançon.... c'est celui..... Il s'arrête à ce mot : Alix ne le laisse point achever : — Quelle que soit la main qui aura fait tomber tes fers, elle me sera

chere, tu n'en sçaurois douter : ton libérateur sera un Dieu pour moi. — Il t'inspireroit de la reconnaissance ? — Après toi assurément, après mes enfants, ce sera le mortel sans contredit que j'aimerai davantage..... — Alix.... & si cet être si généreux, si bienfaisant, à qui je dois bien plus que la vie, la suprême félicité de revenir dans mes foyers, d'être dans ton sein, dans celui de nos parents; si cette créature céleste, à qui j'ai tant d'obligations, étoit de ton sexe... Une femme, interrompt la comtesse émue!

Gleichen lui raconte avec rapidité son histoire; il est redevable de sa liberté à la fille du soudan. Et... sans doute, interrompt Alix d'une voix tremblante, c'étoit l'amour?... Le comte rejette la dissimulation: il n'a point recours au mensonge; Alix a enfin appris que son mari étoit aimé d'une autre: — Ah! Gleichen! Gleichen! aimoit-elle autant que moi!

Son époux croit adoucir les coups qu'il vient de lui porter, en prenant le ciel à témoin que la tendresse de Zélide a toujours été une flamme pure & sans retour qu'il n'avoit payée que de la plus vive reconnaissance, & le comte n'en imposoit point : il rendoit hommage à la vérité. Il n'importe, s'écrie

la comtesse, après être restée quelque temps dans une profonde rêverie : je ne sçaurois haïr ma rivale : elle est ma bienfaitrice, ma suprême bienfaitrice ! vous sentiriez-vous le courage, poursuit Gleichen, de supporter sa vue, si le ciel l'offroit à vos regards ?... Alix, m'aimerois-tu assez pour vouloir la connaître, pour devenir son amie ? Sa femme, après encore un moment de silence : — Je t'immolerois mon amour même, si ce sacrifice t'étoit nécessaire : & tu demandes si je soutiendrois la présence de Zélide ?

Le comte se précipite aux genoux d'Alix, entre dans tous les détails, ne lui en cache aucun : — La fille du soudan est mourante ; le desir de briser les fers de mes compatriotes, de voler dans tes bras, m'a fait me souiller d'un artifice, d'une bassesse indigne d'un chevalier : Zélide m'a rendu la liberté, a suivi mes pas, dans l'espérance qu'un prompt hymen nous uniroit : elle m'a sacrifié jusqu'à sa religion : elle est chrétienne ; elle expire la victime de mon imposture, & de sa tendresse : elle sçait qu'une autre a ma main & mon cœur. C'est à toi d'adoucir sa peine, & j'attends ce suprême effort de ta générosité, de la grandeur de ton ame ; je l'ai laissée près de ces lieux ; elle va enfin paraître, se

montrer à ta vue avec deux autres captifs dont elle a aussi rompu les fers.

On ne peut se figurer le bouleversement des sens de l'infortunée comtesse : la générosité, la noblesse de sentiment, l'amour qui est si personnel, la déchiroient tour-à-tour : elle rappelle toutes ses forces ; elle est obligée de se dire, de se répéter, que, sans Zélide, le comte ne lui auroit été jamais rendu, qu'il eût terminé ses jours dans l'horreur de l'esclavage : — Oui, je la verrai, & je ne crains pas de l'assurer : je l'aimerai.... Gleichen, es-tu content ? Zélide est-elle capable d'aimer à ce point ?

Le comte se hâte d'aller retrouver la princesse, & de lui annoncer qu'elle étoit attendue : — Je vais donc voir celle qui vous est unie par des liens... que rien ne sçauroit rompre.... Allons, Gleichen... allons mourir à ses pieds. Devoit-ce être là ma destinée ? ô ciel ! Elle verse un torrent de larmes ; jamais elle n'a montré une douleur plus vive, & en même temps plus accablante.

Léon, & Albana cherchoient à calmer ce sombre désespoir ; elle sort de son anéantissement : — Gleichen, n'imaginez point, n'imaginez point que ma jalousie se porte sur les droits d'un hymen.... je

Digitized by Google

les abandonne tous à cette rivale... dont j'augmenterai le bonheur. C'eſt votre cœur, Gleichen, que je voulois, qui m'étoit dû, où je brûlois de régner ſans partage : mais ma mort... ma mort vous délivrera bientôt de mes reproches, de mes plaintes, & vous en recueillerez les fruits avec cette heureuſe épouſe !

Alix n'étoit pas moins digne de pitié que Zélide : — C'eſt donc une rivale, une amante à qui je ſerai obligée d'ouvrir mon ſein ! ſa vue ſeule y jettera le déchirement de la douleur ! Ah ! comte, étoit-ce à ce prix que je devois vous preſſer dans mes bras ! & il faudra que je dévore mes larmes ! je n'aurai pas du-moins la conſolation de les laiſſer couler en liberté ! malheureuſe Alix ! que ma mort n'a-t-elle prévenu un ſemblable retour !... Mais ne m'abandonné-je pas à des plaintes injuſtes ? cette femme ignoroit qu'une autre poſſédoit ou devoit poſſéder le cœur du comte ; elle a cédé à ſon penchant ; elle a aimé, & Gleichen ne m'avoit-il pas inſpiré ce ſentiment ? ſuis-je la ſeule qui aie reçu du ciel une ame trop ſenſible, trop tendre ?... ingrate que je ſuis ! je lui dois la liberté, le retour de mon époux ! ſans elle, le comte ne ſeroit point dans mes bras ! c'eſt-elle... c'eſt-elle qui mérite qu'on la plaigne ! je

Digitized by Google

ſuis l'épouſe de Gleichen, & l'amitié, la reconnaiſſance n'acquittent point ce que l'amour exige !

La comteſſe étoit livrée à ces cruelles réflexions : ſes enfants accourent auprès d'elle : ils ſurprennent ſes larmes : — Ma mere, vous pleurez, tandis que le ciel nous ramene le plus chéri des peres ! eh ! quels ſont donc vos chagrins ? daignez-nous les confier. Alix étoit éloignée de leur révéler le ſujet de ſon trouble : elle eût voulu ſe le cacher à elle-même.

Elle a vu enfin cette rivale ſi dangereuſe, & qu'elle-même ne peut s'empêcher de regarder comme la plus belle & la plus intéreſſante des femmes : la pâleur répandue ſur le front de Zélide, ſembloit lui prêter encore de nouveaux charmes ; de ſon côté, elle n'a pu aborder la comteſſe ſans perdre l'uſage des ſens ; & qui vole à ſon ſecours ? qui la ſoutient dans ſes bras ? c'eſt Alix, en lui diſant : — Madame, c'eſt donc à vos ſoins généreux que nous devons le bonheur de revoir un époux, un pere ! voici mes enfants que je vous préſente, & qui embraſſent vos genoux, comme ceux d'une divinité tutélaire : oui, vous êtes notre divine bienfaitrice. Ces mots exprimés d'une voix touchante, ont frappé l'oreille, ou plutôt le cœur de Zélide : elle r'ouvre les yeux,

les tourne languiſſamment ſur la comteſſe : — Oui, madame, c'eſt la fille du ſoudan d'Egypte, qui vient implorer... votre compaſſion... je la mérite ! il eſt vrai que c'eſt moi qui ai briſé les fers du comte, que j'ai tout fait pour lui... &... je viens mourir en ces lieux.

Gleichen préſente à ſa femme Albana, & Léon; il s'efforçoit de déguiſer ſon embarras; il n'oſoit lever les yeux ſur Zélide; il ſembloit craindre de ſe livrer à un ſentiment de pitié : c'eſt ainſi qu'il appelloit un amour qu'il lui eût été aiſé de démêler à travers tout ce qu'il reſſentoit. Nous ſommes obligés de le redire : Comment effectivement ne pas adorer Zélide ? elle n'avoit jamais été plus belle ; ſa rivale même forcée de rendre juſtice à tant de charmes, en étoit éblouie.

Il n'eſt gueres poſſible de donner ſeulement une idée de ces ſituations auſſi peu communes qu'elles étoient violentes.

Ces deux femmes, victimes de l'amour le plus tendre, le plus jaloux, ne pouvant cependant ſe refuſer leur eſtime, & même leur amitié, s'efforçoient de ſe combattre, de repouſſer l'eſprit de rivalité, diſputoient entr'elles de nobleſſe de ſen-

Digitized by Google

timent, & cherchoient enfin à se surpasser l'une l'autre, en procédés de générosité & de grandeur d'ame, triomphe mutuel, qui sans contredit exigeoit des forces au-dessus de la nature humaine.

Alix étoit contrainte à plaindre, à aimer la princesse : elle devoit envisager dans cette infortunée sa bienfaitrice; sans elle, Gleichen eût-il vu ses fers brisés? auroit-il été rendu à sa patrie, à son épouse? & quels reproches, lorsqu'Alix interrogeoit la raison, étoit-elle en droit de faire à la malheureuse fille du soudan? Elle avoit cédé à un penchant dont l'épouse du comte connaissoit tout l'empire; Zélide ignoroit que Gleichen avoit donné son cœur, sa main, & elle s'étoit livrée à cette impression dominante, à l'amour qu'il est si difficile de vaincre! d'ailleurs elle n'avoit recueilli aucun fruit de cette funeste passion, qui ne se repaissoit que de larmes, à laquelle l'espérance même, ce génie consolateur, qui nous fait supporter une infinité d'épreuves cruelles, ne pouvoit offrir le moindre adoucissement; sans doute il n'y avoit personne sur la terre pour qui Zélide ne fût un objet de compassion; mais il n'étoit pas au pouvoir d'Alix de se cacher que Zélide aimoit & qu'elle étoit aimée; c'est en-vain que son mari, dans

Digitized by Google

ses bras, s'obstinoit à la rassurer, à rejetter sur la reconnaissance, sur un devoir même sacré, les sentiments qui l'attachoient à la princesse ; c'est envain qu'il la peignoit la plus infortunée des femmes, la plus digne de cette pitié qu'on accorde à tout être souffrant : Alix n'envisageoit qu'une amante :. Oui, vous l'aimez, s'écrioit-elle dans le sein de son époux, elle ne partage point votre sort : mais elle partage votre cœur : peut-être y regne-t-elle seule ! Ah ! c'est le sentiment, le pur sentiment qui fait la jouissance du véritable amour ! voilà les plaisirs dont il est jaloux ! Qu'exigez-vous donc, reprend Gleichen pénétré de désespoir ? hélas ! Zélide est une victime que je vous immole à chaque instant ! que voulez-vous ? parlez : Faut-il que je lui ôte la vie, que je sois son bourreau ? eh ! comment, comment ai-je payé ses bienfaits ? par la plus noire des trahisons ! qui m'a fait commettre ce crime, car ç'en est un des plus affreux ? je vous l'ai dit : le desir de revoler dans vos embrassements, de vous rendre un époux, un amant... je le suis toujours, ingrate !... Il n'est qu'un seul moyen de vous délivrer, de m'affranchir moi-même de ce fardeau de douleur... faut-il que le ciel s'y oppose ! mais le chagrin ne tardera point à remplir ce qu'il

Digitized by Google

eſt défendu à mon bras d'exécuter : lorſque je ſerai dans le tombeau.... Alix l'interrompt : — C'eſt à moi de mourir ! pardonne, cher époux, à ma tendreſſe, ſi je t'aimois moins... je te cauſerois moins de tourments ; ne ſçauroit-on aimer avec plus de tranquillité ! que l'amour n'a-t'il le calme, la froideur de l'amitié ! oui, je ſçais, je ſçais.... que je dois tout à Zélide, que... j'emploierai tous les moyens pour ſoulager ſes ſouffrances : elles ſont inexprimables, j'en juge par moi-même !.... Gleichen, tu n'accuſeras plus des ſoupçons... ils ſont injuſtes, tu me le dis : il faut te croire. Je ſerai l'amie de Zélide; Et, en diſant ces mots, Alix répandoit des larmes.

Son état cependant ne pouvoit ſe comparer à celui de la princeſſe : c'étoit dans ce cœur déchiré de toutes parts que l'amour verſoit ſes plus noirs poiſons, la douleur, ſa plus mortelle amertume; Zélide étoit forcée de réprimer, d'étouffer un penchant toujours plus impérieux, de vivre avec ſa rivale, de la voir à chaque inſtant, de la voir heureuſe ! quel trait aſſaſſin ! nous nous en rapportons à ce ſexe ſenſible, fait pour connaître tout le charme, tous les ſupplices d'une paſſion qui ſouvent le tyranniſe : qu'il décide ſi ſa

fille du ſoudan n'étoit pas encore plus infortunée, plus à plaindre que l'épouſe du comte; loin de ſon pays, loin de ſa famille, deſcendue du faîte des grandeurs, tranſportée ſous un ciel étranger, dans d'éternelles tortures, dans une éternelle humiliation; car la vanité, l'orgueil n'entrent-ils pas pour quelque choſe dans les ſentiments de l'amour? adorant Gleichen plus que jamais, & ne pouvant écarter cette image; le voyant dans les bras d'une autre; & obligée encore de cacher ſes larmes, de témoigner quelque reconnaiſſance à l'auteur de tous ſes maux, ſans nulle eſpérance, ſans nulle eſpérance de les voir finir : tel étoit le ſupplice continuel qu'enduroit la princeſſe.

Albana ſeule recevoit l'épanchement de ſes pleurs, quand il ne lui étoit plus poſſible de les retenir : — Ah! ma chere Albana! que ne ſuis-je expirée dans ton ſein, avant d'éprouver un tourment mille fois plus cruel ſans doute que le trépas! jette les yeux ſur mon effrayante deſtinée : quelle en ſera l'iſſue! la mort. Eh! pourquoi ne préviendrois-je point ſes coups? pourquoi ne cherché-je point à me débaraſſer d'une exiſtence que bientôt je ne pourrai plus ſupporter! la fille du ſoudan d'E-

Digitized by Google

gypte, dans ces contrées si éloignées, le jouet d'une folle passion qui me couvre de honte, qui ne sera jamais payée de retour ! & je balance, j'hésite à me l'arracher cette vie si odieuse! Albana... dis-moi donc quel motif peut retenir mon bras ! il faut te l'avouer, il faut te l'avouer... j'aime au point que je chéris jusqu'aux larmes que Gleichen me fait répandre ; ma douleur m'est précieuse : c'est lui qui en est la cause ; si je mourois... mon amour auroit un terme, mon cœur ne sentiroit plus, ne palpiteroit plus pour Gleichen.... hélas ! je ne sçais ce que je veux, ce que je désire ! je suis importune, en horreur à moi-même... il est des moments où j'irois enfoncer un poignard dans le sein d'Alix.... Qu'ai-je dit ? qu'ai-je dit ? cette femme me montre la sensibilité la plus touchante ; elle me plaint, Albana... les plaintes d'une rivale !... je suis bien malheureuse !

Zélide ensuite retomboit dans un silence ténébreux. Quelle foule d'impressions différentes elle ressentoit, lorsque Gleichen s'offroit à sa vue, lui parloit de son amitié, de sa reconnaissance, pleuroit à ses pieds, car souvent il y portoit ses gémissements, ses pleurs !

La princesse ne soutint pas long-temps un choc si orageux : sa langueur est augmentée ; chaque pas

Digitized by Google

la traîne au tombeau; Gleichen, & même sa femme ne la quittoient pas : ils redoubloient leurs attentions, leurs soins ; ils versoient des larmes avec elle : mais est-il des adoucissements pour de semblables chagrins ?

Le comte n'osoit faire éclater son désespoir : il étoit aisé de saisir, d'après tout ce qui lui échappoit, que ses jours étoient attachés à ceux de la princesse : Alix elle-même en est convaincue, & Alix adoroit son mari ; livrée à d'éternelles agitations, elle alloit se jetter quelquefois dans les bras de ses enfants, & les arrosoit de ses pleurs ; quelquefois elle pressoit son époux contre son cœur, laissoit exhaler un profond soupir, & couroit s'ensevelir dans la solitude ; ensuite elle revenoit avec le même transport auprès de Zélide, & pleuroit en l'embrassant.

Zélide, dont les beaux jours se flétrissoient, prête à succomber, inspiroit à l'épouse de Gleichen un intérêt, un attendrissement dont elle-même étoit étonnée. Le silence, la douceur de la princesse qui tendoit à sa fin, sans faire éclater le moindre de ses sentimens, qui sembloit, à chaque instant, craindre d'affliger une rivale ; le comte, victime du même amour & de la même discrétion, près de suivre la fille

du

du ſoudan au tombeau : toutes ces images ſi tou-chantes ont frappé l'ame ſenſible d'Alix; elle court vers Zélide : — Princeſſe, votre état m'accable; & je meurs avec vous! mon mari m'eſt ſi cher! & vous même, vous même, j'aurai de la peine à vous le perſuader, vous êtes l'objet de mon attachement, d'un attachement ſi prodigieux qu'il eſt des moments où je deſirerois que nous fuſſions également aimées de Gleichen; je crois que je pardonnerois à ma rivale de partager avec ſa femme un cœur où j'ai long-temps regné ſeule, pourvu que le partage fût égal; oui, je vous regarde comme une autre moi-même : vous êtes ſi digne d'être aimée! Et Alix, à ces mots, preſſe Zélide dans ſes bras, & laiſſe couler ſes larmes. La princeſſe, à ſon tour, pénétrée de reconnaiſſance & d'amitié, répond à la comteſſe, en lui ſerrant la main, & l'arroſant de ſes pleurs : — Je ſens, madame, tout le prix de vos bontés! un pareil ſacrifice eſt ſans doute le plus grand de tous : mais vos uſages ne ſont pas les nôtres! vos loix, votre religion, votre religion qui eſt devenue la mienne, ne permettent point la pluralité des épouſes, & ce n'eſt qu'à ce titre que je céderois aux tranſports d'une paſſion... qui, vous le voyez,

& je ne prétends point vous le diſſimuler, va m'entraîner dans la tombe : j'y ſerai bientôt plongée, madame... il n'y a que la mort qui puiſſe me guérir d'un amour... ah! madame, faut-il que le comte ſoit venu dans nos climats! j'ai briſé ſes fers; je vous l'ai rendu; je l'ai remis dans votre ſein; &... j'expire?

Alix renouvelle ſes careſſes, ſes témoignages de ſenſibilité : C'eſt ma rivale, s'écrie Zélide, qui me prodigue ces marques d'intérêt, qui pleure ſur mon ſort!... ma reſpectable amie, car ce nom vous eſt bien dû, vous adouciſſez pour moi les horreurs de cette deſtruction qu'on ne peut gueres enviſager ſans frémir. Conſolez Gleichen; aimez-le; ſoyez-en adorée : & quelquefois, dans vos entretiens mutuels, rappellez-vous ma mémoire, dites-vous que j'étois l'amante la plus tendre, l'amie,... Elle ne pourſuit point : les ſanglots étouffent ſa voix; elle ne peut que ſe rejetter dans les bras d'Alix, & verſer une abondance de larmes.

C'étoit Léon à qui Gleichen expoſoit le ſpectacle de l'ame la plus agitée; le cœur humain n'avoit jamais éprouvé un ſemblable bouleverſement : — Mon ami, Zélide, Zélide va ſuccomber, & je ne puis lui mon-

Digitized by Google

trer ma douleur, tout ce qu'elle m'inſpire ! il ne m'eſt pas parmis d'aller expirer à ſes pieds, de laiſſer voir du-moins une compaſſion.... qu'Alix accuſeroit d'être un ſentiment de tendreſſe... eh ! Léon, auroit-elle tort de ne pas croire à cette pitié ? ſans doute c'eſt l'amour, l'amour le plus violent qui me dévore... qui me fera mourir..... hélas ! cet aveu doit-il échapper à ma bouche ? Léon, je te confie le ſecret d'un cœur bien digne qu'on le plaigne ! mon épouſe m'eſt plus chere que jamais ; de nouveaux nœuds nous ont unis : le nom de mere ajoute encore à celui de femme ; j'immolerois cent fois ma vie pour elle, pour mes enfants ; mais, Léon, Zélide... je lui dois tout : elle a tant de charmes ! elle eſt ſi eſtimable, ſi généreuſe, ſi ſublime ! croirois-tu qu'elle s'interdit juſqu'à la plus faible marque de ſenſibilité, juſqu'au plus léger reproche ? à peine leve-t-elle ſes beaux yeux ſur les miens : mais quand je ſurprends un ſeul de ſes regards, j'y lis toute ſa douleur, tout ſon amour... tous mes crimes : oui, je ſuis le plus coupable des hommes : j'ai abuſé de la candeur, d'une paſſion que, loin d'entretenir, j'aurois dû éclairer dès le premier inſtant... Ah ! cruel ! c'eſt toi, c'eſt toi, avec Albana, qui m'as précipité

Digitized by Google

dans cet abîme!.. je ne puis, ô ciel! que mourir avec Zélide : ma mort est le seul témoignage d'amour qu'il ne me soit pas défendu de lui donner!

Alix n'a plus à douter de l'horrible situation qui fait le supplice du comte : il lui tombe dans les mains cette lettre qu'il écrivoit à Léon :

» Il est inutile, mon cher Léon, de vouloir me » rappeller à la vie : désirer que je vive, c'est exiger » que je sois en proie à des tourments continuels : ne » me parlez donc plus d'une existence qui m'est » insupportable ; si vous m'aimez, vous devez sou- » haiter que je ne sois plus : la mort seule peut faire » cesser des sentiments que je suis le premier à con- » damner, lorsque je porte dans mon ame un exa- » men impartial : mon ami, j'adore Alix, & j'aime » peut-être autant la princesse ! Quel est mon état, » grands Dieux ! je vous l'ai dit : je crains de » montrer jusqu'à la plus faible apparence de com- » passion, & moi-même, moi-même, je me la » reproche cette prétendue compassion, quand je » viens à m'interroger de bonne foi. J'offense donc » également & ma femme & Zélide ; l'une a des » droits sur ma tendresse, & j'en dois assurément » à l'autre, à cette infortunée que j'ai rendu si

» malheureuſe, pour la récompenſer de ſes bien-
» faits, de tous les ſacrifices.... & il n'y avoit
» que cette tendreſſe qui pût m'acquitter ! Zélide
» va expirer ! comment aurois-je la force de lui
» ſurvivre ? ne la reverrois-je pas à chaque inſtant
» s'élever du tombeau, m'accuſer de l'avoir enle-
» vée à ſon pere, à ſa patrie, à ſon rang, à la
» tranquillité dont elle jouiſſoit avant de m'avoir
» vu, me demander mon amour... oui, Léon,
» il ſe paſſe quelque choſe de ſingulier en moi :
» j'éprouve que, ſi le cœur pouvoit ſe diviſer, je le
» partagerois entre ces deux femmes adorables :
» j'aimerois Zélide comme Alix, & Alix ſeroit ido-
» lâtrée comme Zélide. Sans doute perſonne ſur la
» terre ne s'eſt trouvé dans une telle ſituation ; je
» ſouffre au-delà de ce que je puis exprimer, en voyant
» Zélide prête à exhaler le dernier ſoupir ; ſa mort,
» mon ami, eſt mon ouvrage ; mais je ne veux point
» faire couler une larme, une ſeule larme des yeux
» de la comteſſe ; qu'elle ignore même, après que
» je ne ſerai plus, ce qui aura terminé mes jours !
» ne l'entretiens, Léon, que d'une ardeur légitime ;
» oui, Alix, Alix m'eſt chere, elle aura mon dernier
» ſentiment ; ſa généroſité, ſon amitié pour Zélide

N 3

Digitized by Google

» m'ont fait encore aimer davantage mon épouse,
» & cette vertu sublime ne me rend-elle pas plus
» criminel? Léon, n'adresse qu'une priere au ciel:
» que je meurs avant d'avoir été frappé de l'horrible
» spectacle du trépas de Zélide! »

Alix ne cesse de relire cet écrit, de le tremper de ses larmes; elle veut aller trouver Gleichen, avoir un entretien avec lui, épancher son ame, lui montrer tout l'intérêt dont elle se sent pénétrée pour la fille du soudan; elle s'arrête, tombe dans une perplexité violente, dans un accablement mortel, court vers ses enfants, les presse contre son sein, les baigne de ses pleurs, leve les yeux au ciel, & retombe dans un sombre désespoir.

Zélide, de jour en jour, devenoit plus languissante; Gleichen étoit dans son appartement: ils gardoient l'un & l'autre ce silence, l'expression de l'agitation la plus vive; à peine le comte osoit-il attacher sa vue sur la princesse.

Alix entre, & s'adressant à son époux: — J'ai conçu un projet: lorsqu'il en sera temps, je vous le communiquerai. Vous connaîtrez tous deux... (en se tournant vers la princesse) si Alix sçait aimer: mais il ne s'agit aujourd'hui que de céder à ma pro-

Digitized by Google

position : je vous invite à faire avec moi un voyage qui ne peut (ajoute-t-elle, en regardant Zélide) qu'être utile à votre santé, & le comte ne me refusera point cette marque de complaisance ; nous parcourrons l'Italie ; nous irons à Rome ; vous avez embrassé notre religion : vous avez donc fait vœu d'obéir à ses usages : vous tomberez avec moi aux pieds de ce pontife souverain, l'image, sur la terre, de notre Dieu. (Gleichen veut interrompre Alix.) C'est une priere que je vous fais à tous deux, & vous, cher comte, auriez-vous la dûreté de m'opposer un refus ? songez-vous qu'il m'affligeroit sensiblement?

Zélide, & Gleichen se rendent aux instances d'Alix : ils promettent d'entreprendre ce voyage dont ils ne peuvent cependant pénétrer l'objet : c'est envain que l'époux interroge sa femme : elle ne lui répondoit que ces mots : Vous jugerez, Gleichen, si Alix connaît toute la violence, toute la délicatesse de l'amour ; un trouble continuel l'agitoit ; on le trouvoit souvent qui embrassoit ses enfants & les inondoit de ses pleurs ; son mari ne pouvoit absolument découvrir la cause de ces especes de crises qu'elle ne cessoit d'éprouver.

Enfin ils se sont mis en route ; ils visiteront d'a-

Digitized by Google

bord la capitale de l'Italie; Albana, & Léon les accompagnoient; Alix n'avoit pu se détacher de ses enfants; ils étoient au nombre des voyageurs.

Zélide, & Gleichen ne dissimuloient point leur impatience d'être éclairés sur le sujet du voyage, & toutes lumieres leur étoient refusées; ils remarquoient seulement que le trouble où avoit été Alix avant son départ, augmentoit à mesure qu'on approchoit de Rome; il y avoit des moments où elle ordonnoit qu'on arrêtât; il y en avoit d'autres où elle pressoit d'avancer; quelquefois elle serroit Zélide contre sa poitrine, en jettant de profonds soupirs; d'autres-fois, elle sembloit s'en écarter, & elle pleuroit; on voyoit aisément qu'il s'élevoit dans son ame de violents combats, & qu'un grand dessein l'occupoit. Lorsqu'elle a apperçu les environs de Rome, qu'elle atteint ces murs, théâtre de tant d'évenements qui ont attaché la curiosité de l'histoire, il lui échappe ces paroles: — Rome est faite pour être le témoin de spectacles extraordinaires: je lui en présente un qui pourra étonner le monde chrétien, & qui peut être (s'adressant à son mari, & à la princesse) vous surprendra vous-mêmes.

Ils sont arrivés à Rome: c'est alors qu'Alix montre

une émotion plus marquée, qu'elle renouvelle ses caresses à ses enfants; son mari la conjure de lui découvrir le sujet de ce bouleversement qui le frappe toujours davantage : c'est aux pieds du souverain pontife, lui dit Alix, que je satisferai votre curiosité; hâtons-nous d'aller nous prosterner devant lui : je desire aussi que nos enfants nous accompagnent.

Ils sont introduits chez le pape; à peine sont ils entrés, que la fille du soudan présentée par la comtesse, va, selon la coutume, baiser les pieds du souverain : c'étoit alors Grégoire IX qui occupoit la chaire de Saint-Pierre. Alix raconte avec sensibilité, tout ce que Zélide a fait en faveur de son mari : Gleichen, & la princesse demeurent étonnés; la comtesse s'arrêtoit à chacun de ses bienfaits, & faisoit valoir les moindres circonstances; l'amour n'eût pas présenté ce tableau avec plus de chaleur & d'intérêt; enfin elle termine ainsi son discours, & la surprise, tous les sentiments divers qu'éprouvoient Gleichen & Zélide, sont portés au dernier degré; — Je viens, très-Saint-Pere, de vous offrir une peinture fidele des obligations sans nombre qui enchaînent mon mari à la princesse; je n'ai point caché

à vos yeux le motif dont elle étoit animée; c'eſt ſur la parole du comte, ſur la parole d'un chevalier, que la fille du monarque de l'Egypte lui a procuré ſa liberté, a pu quitter ſon pere, abjurer ſes erreurs; c'eſt en un mot, comme épouſe qu'elle a cru ſuivre un époux, & c'eſt à ce titre qu'elle s'eſt jettée, en quelque ſorte, dans les bras de Gleichen; victime d'une confiance trop crédule, vous la voyez conſumée d'une langueur mortelle; chaque pas la conduit au tombeau... c'eſt à moi de l'en arracher; j'oſe donc implorer votre ſainteté contre moi-même, la ſupplier, la preſſer de m'accorder une grace qui dépend d'elle ſeule. Parlez, interrompt le pontife avec bonté; je ſuis diſpoſé, madame, de vous donner des preuves éclatantes de ma bienveillance; daignez vous expliquer. Alix demande que le ſouverain, par une faveur qu'elle regardera comme le comble des bienfaits, permette à ſon mari de lui aſſocier une autre épouſe: Zélide, pénétrée de reconnaiſſance, tombe aux pieds de la comteſſe: elle veut s'oppoſer à cet effort ſi grand, ſi rare de la plus noble générosité: — Alix... Alix... amie céleſte, vous vous immoleriez juſques-là pour une rivale qui, à

la vérité, mérite votre amitié!.. non, je ne souffrirai point... je n'accepterai point ce sacrifice.... Très-Saint-Pere, reprend la comtesse, en continuant de s'armer d'une fermeté surnaturelle, n'écoutez point la princesse; ne m'envisagez pas moi-même aux prises avec la nature, avec l'amour; je me vaincrai, je triompherai de cet amour; je goûterai le plaisir de récompenser, de ravir à la mort une femme infortunée.... digne de toute ma tendresse. Et elle court, en versant des larmes, dans le sein de Zélide. Gleichen est immobile, confondu. Que votre sainteté, continue Alix, ne se refuse point à mes instances, à mes prieres! Elle se prosterne, une seconde fois, aux genoux du pape, que frappe tant de grandeur d'ame. — Eh-bien! Gleichen, s'écrie la comtesse, une amante feroit-elle davantage?

Ce sont-là de ces situations inexprimables: il est impossible de rendre les différents mouvements qui agitoient ces intéressants personnages. Zélide vouloit toujours paraître aussi généreuse que la comtesse, qui, de son côté, ne relâchoit rien de son héroïsme; pour le comte, dans l'impuissance de faire éclater tout ce qu'il ressent, il veut se jetter aux

Digitized by Google

genoux d'Alix qui le pressant contre son cœur : — Parle-moi sans cesse de mon triomphe, & ne vois jamais ma foiblesse.

Grégoire vaincu par les sollicitations pressantes d'une femme qui peut servir de modele à son sexe, touché peut-être du sort d'une jeune princesse qui effectivement avoit tout sacrifié à Gleichen, dans l'espoir de lui être attachée par des nœuds sacrés, donne enfin cette permission que l'on devoit considérer comme une innovation dans l'église; mais celui qui sur la terre nous représente un Dieu de bonté & de justice, n'étoit-il pas le maître de transgresser, pour ainsi dire, la loi ? il réparoit une espece de crime : il rappelloit à la vie une infortunée dont la constance en notre religion avoit peut-être déterminé la fuite. Enfin Zélide est la seconde épouse de Gleichen.

Ils reprennent le chemin de l'Allemagne. Zélide a une conversation avec la comtesse : — Vous devez penser, généreuse Alix, que mon ame, quelques soient ma reconnaissance & mon attachement pour vous, ne cédera jamais à la vôtre. Satisfaite de porter le nom d'épouse de Gleichen, je ne prétends point partager vos droits : c'est comme amie, & non comme amante que je vivrai avec le comte;

Digitized by Google

qu'il se contente d'une tendresse pure, désintéressée. Disputons-nous, si vous le voulez, à qui le chérira davantage, mais c'est à vous seule d'être dans ses bras; Alix, vous aimez! je n'irai point vous montrer une rivale... qui abuseroit de votre générosité; je veux m'en pénétrer de cette générosité si touchante! vous me donnez un exemple, & je dois sans doute vous le rendre: les plaisirs du cœur ne sont-ils pas les premiers? c'est-là ce que je suis jalouse de partager avec vous; je veux me remplir de cette douce ivresse! pensez-vous que l'on soit moins susceptible de délicatesse en nos climats qu'en Europe? ah! comtesse, je sçais aimer, &... je vous le prouverai.... vos enfants... vos enfants sont devenus les miens.

Les deux épouses cherchoient donc mutuellement à se donner des témoignages réciproques d'une amitié, ou plutôt d'un héroïsme, qui, jusqu'à cette époque n'avoit point eu, & n'aura peut-être jamais d'exemple.

Il y a tout lieu de croire que Gleichen s'irritoit en secret contre cette vertu magnanime que Zélide opposoit à celle d'Alix; mais il réprimoit jusqu'aux moindres apparences qui eussent pu le

Digitized by Google

trahir ; nous ſuppoſons qu'il étoit moins héros que ſes deux femmes : auſſi cher à la comteſſe qu'à Zélide, il craignoit également de ſe laiſſer pénétrer par les deux rivales ; Alix pourtant avoit cru ſurprendre quelques indices d'un chagrin ſombre qui le dévoroit : il évitoit de ſe trouver ſeul avec la princeſſe, qui avoit la même circonſpection : il eſt vrai que tout ce qui caractériſe le véritable amour, Zélide le ſaiſiſſoit avec avidité ; elle voloit au devant des moindres deſirs du comte ; elle cherchoit à deviner ce qui pouvoit lui plaire ; quelquefois elle couroit s'enfermer dans ſon appartement, pour ſe livrer au plaiſir de lui écrire les lettres les plus tendres ; ces confidents muets recevoient l'épanchement de ſon ame brûlante d'amour ; enſuite elle déchiroit ces écrits paſſionnés, dans la crainte d'affliger une rivale.

Rappellée des portes du tombeau, la princeſſe cependant ne reprenoit point cet éclat, le fruit de la ſatisfaction, du calme intérieur ; une ombre continuelle de triſteſſe ſembloit voiler ſes attraits ; mais elle cachoit aux regards curieux de la comteſſe, elle tâchoit de ſe cacher à elle-même qu'Alix jouiſſoit ſeule de toutes les prérogatives de l'épouſe ;

Digitized by Google

elle eût été coupable & avilie à ſes propres yeux, ſi elle ſe fût ſurpriſe dans quelque ſentiment contraire à ceux qu'elle pouvoit faire éclatter, & qui flattoient ſon cœur autant que ſa vertu.

La nature ſe déguiſe en-vain ſous un maſque impoſteur : ſi quelquefois elle parvient à en impoſer aux autres, elle ne ſçauroit s'en impoſer à elle-même. Alix & Zélide euſſent offert un ſpectacle bien digne d'occuper la raiſon humaine à quiconque auroit eu l'art de lire dans leurs cœurs. Quels combats l'une & l'autre eſſuyoient ! que la comteſſe ſouffroit en ſecret ! qu'elle accuſoit ſouvent cette généroſité apparente que démentoit la vérité au fond de ſon ame ! combien elle ſe reprochoit d'uſurper un mérite qu'elle ne poſſédoit pas ! elle trembloit, à chaque inſtant, que la princeſſe ne cédât à ſes ſollicitations, qu'elle ne rendît Gleichen amant heureux ; malgré tous ſes tourments cachés, elle s'empreſſoit de venger hautement Zélide de cette eſpece de perfidie ; elle ſaiſiſſoit les occaſions de lui témoigner la plus vive amitié, & la princeſſe éprouvoit & les mêmes déchirements & les mêmes remords.

Soit que le haſard eût fait naître cet évenement, ſoit qu'une étude conſtante & obſtinée à ſe combattre

sans relâche, à vouloir se vaincre, eût attaqué la santé de la comtesse, elle tombe malade : Zélide & le comte n'envisagent que le danger qui la menace; ils réunissent tous leurs soins pour s'occuper de la seule Alix. Ce sont deux amis tout remplis de la situation de leur amie; les alarmes se dissipent; la maladie, au lieu d'augmenter, diminue ; il n'y a plus à craindre pour les jours de la comtesse ; les médecins se sont retirés, on n'a plus devant les yeux que le spectacle consolateur d'une heureuse convalescence.

Le calme devoit durer peu ; un nouvel orage alloit éclater, une apparence trompeuse avoit fait illusion : la comtesse retombe : le danger avec la crainte a reparu; l'espérance s'éloigne; on commence enfin à trembler pour les jours d'Alix. C'en est fait, dit-elle à son mari! je sens que l'instant, le cruel instant de notre séparation, est arrivé! Gleichen, mon supplice va finir, d'autant plus affreux que d'autres souffroient avec moi (son époux veut l'interrompre.) Ce n'est plus le moment de la dissimulation : nous nous trompions tous trois; je vous rends justice : Alix vous étoit chere, je n'en doute pas; mais Zélide avoit des droits sur votre cœur : elle va en jouir de

ces

ces droits qui ne lui seront plus disputés. Comte, on peut entreprendre de se dompter : mais qu'il en coûte d'efforts pour atteindre à cette vertu, trop au-dessus de la nature humaine ! c'est cependant cette vertu que j'invoque, & qui prêtera toute sa force à mes derniers soupirs. Je l'attends de votre tendresse : que la princesse ignore ces faiblesses honteuses qui m'avilissent à mes propres regards ! Gleichen, je vous aime assez pour vous montrer mon ame dans tout l'épanchement d'une vérité humiliante : croyez-moi : l'amour ne souffre point de partage. (& à ces mots, il lui échappe un torrent de larmes) Je vous en conjure : que Zélide ne sçache pas que j'étois si peu digne de son estime, & même de la mienne.... comte, elle adoucira votre douleur.

Gleichen se jette dans le sein d'Alix : — Femme cruelle ! qu'avez-vous à me reprocher? vous avez pu voir que j'ai cherché à vous épargner jusqu'au plus léger soupçon ; dans vos bras.... — Une autre, interrompt Alix, avoit votre cœur ! eh ! le cœur n'est-il pas tout pour qui sçait aimer !... pardonne, cher époux ! pardonne à ces plaintes.... ce sont les

dernieres qui m'échapperont.... — Alix, laiſſons-là des images qui redoublent vos maux : ne ſongez qu'à me rendre une épouſe qui m'eſt toujours plus chere.... — Ne parlons plus de vivre, Gleichen.... vous pleurez !... j'étois donc aimée ! j'expire du-moins avec cette idée conſolante... Qu'on faſſe venir mes enfants! je ſens que leur préſence m'aidera à ſupporter cette fin qu'on n'enviſage point, je l'éprouve, ſans quelqu'émotion ! hélas ! eſt-ce à moi d'appréhender de mourir?

On amene à cette tendre mere ſes enfants éplorés : elle leur prodigue ſes embraſſemens, puis raſſurant ſa voix défaillante : — Comte, je veux voir Zélide... (Gleichen combat le deſir de la comteſſe.) je veux la voir abſolument... Cher époux, recevrois-je un refus de votre part? c'eſt une preuve d'amitié que vous me donnerez. J'ai des torts, ſans doute, à l'égard de la princeſſe, & je brûle de les réparer; la religion même m'ordonne de m'immoler entierement, de pardonner à ma rivale, que dis-je, de l'aimer, &... Gleichen, j'aurai ce courage, oui, je l'aurai.

Le comte effectivement s'étoit déterminé à tenir

Zélide éloignée d'Alix, dans ces moments où tout ſon amour ſembloit ſe réveiller ; & quel eſt l'amour qui ne ſoit pas jaloux !

De ſon côté, la fille de Mélédin redoutoit de porter la lumiere au fond de ſon ame : divers tranſports bien oppoſés les uns aux autres, l'agitoient : mais la nobleſſe de ſes ſentiments avoit bientôt triomphé de ces motifs perſonnels qu'elle rejettoit comme autant de penſées coupables & ſouillées par la baſſeſſe ; elle écarte tout ce qui la concerne : elle ne voit que ſa bienfaitrice, ſon amie, ſon amie mourante ; pour qui elle ſacrifieroit ſa propre exiſtence ; ſon cœur n'eſt ouvert qu'à la ſituation déplorable d'Alix ; elle lui donnoit des pleurs ſinceres, lorſqu'on vient lui annoncer que la comteſſe touche à ſa fin, & demande à la voir.

Zélide précipite ſes pas : elle entre dans l'appartement d'Alix, la trouve expirante, & entourée de ſes enfants, & de Gleichen, qui lui baiſoient les mains, & les inondoient de larmes. Alix, au milieu de ſon accablement mortel, a entendu nommer Zélide : & à ce nom, elle a relevé une paupiere appeſantie : — Venez, madame, approchez

venez recevoir les derniers soupirs d'une femme.... qui a eu la force d'être votre amie. (Zélide court se jetter, en pleurant, à ses pieds.) Vous n'aurez plus d'obstacles à opposer : vous allez être l'épouse, l'unique épouse de Gleichen.... daignez vous rappeller une rivale assez généreuse pour vous rendre justice, pour vouloir que le comte vous aimât.... Et.... il n'avoit pas besoin de mes sollicitations pour vous accorder un sentiment qu'il vous devoit à de si justes titres. Madame.... voici mes enfants que je mets dans votre sein : daignez leur tenir lieu d'une mere.... qui va bientôt leur être ravie ! Mes enfants, embrassez les genoux de la princesse : désormais voilà votre appui, votre protectrice, parlez-lui souvent de moi, de mon amitié....

Ces innocentes créatures se rejettent, en pleurant, dans les bras maternels. Alix les presse encore contre son cœur : — Il faut les excuser, madame : leurs yeux ne se sont ouverts jusqu'ici que sur les miens ; tout leur est étranger ; ils ne connaissoient, ils n'étoient sensibles qu'à mes caresses... ils ne les recevront plus !.. pardonnez... j'expire, en me flattant que vos bontés leur feront oublier une perte

Digitized by Google

qui presque toujours est irréparable; encore une fois, qu'ils retrouvent en vous une mere... qui vous aima !

Ma divine amie ! s'écrie Zélide, au-milieu des sanglots, mon cœur sera toujours plein de vos procédés généreux, du sacrifice.... je ne l'ai point mérité ! ah ! si je pouvois racheter vos jours au prix des miens ! n'en doutez pas, n'en doutez pas, je mourrois avec joie pour ma chere Alix!...... mais pourquoi nous attacher sur d'affreuses images ? le ciel touché de nos gémissements, de nos larmes, vous rendra la vie : celle du comte, la mienne même, oui, la mienne en dépend....... — C'est à vous, madame, de faire le bonheur du comte : il est digne de votre tendresse ; je meurs avec la consolation d'imaginer que j'avois mérité la sienne..... Gleichen!... cher époux!... c'est donc la derniere fois..... donnez-moi votre main... posez-la sur mon cœur : il palpite encore pour vous... Zélide... Zélide, soyez plus heureuse que moi! Gleichen.... ô mon Dieu ! je me meurs !... Gleichen... ressouvenez-vous quelquefois d'une infortunée.... qui vous aime encore !

La malheureuse Alix, à ce mot, perd la parole

& elle exhale enfin ſon ame dans les bras du comte & de la princeſſe.

Depuis ce moment, Zélide eſt pénétrée de la douleur la plus ſombre; elle eſt remplie de cette mort dont elle s'accuſe en ſecret d'être l'auteur; hélas! s'écrie-t-elle, c'eſt moi qui l'ai précipitée dans la tombe! elle a tâché de vaincre ſon amour : eh! l'amour peut-il ſe dompter? trop coupable Zélide! ne l'as-tu pas éprouvé que tous les efforts étoient inutiles? Alix! chere Alix! oui, j'étois faite pour répandre le malheur par-tout où je porterois mes pas! je t'ai enlevé le cœur de ton époux! j'y ai verſé tous les poiſons mortels! C'eſt moi qui t'immole, qui prive d'une mere des enfants..... ils ſeront les miens; Alix, je leur ferai oublier ta perte, ou plutôt je les entretiendrai ſans ceſſe de toi, de ton amour pour eux, de cette amitié ſi généreuſe..... & dont j'ai été ſi peu reconnaiſſante!... il ne faut point nous le déguiſer : combien la vertu de la comteſſe étoit au-deſſus de la mienne!

Zélide ne ceſſoit de pleurer Alix, & ſa douleur n'étoit point étudiée.

Digitized by Google

Plusieurs mois se passent dans l'amertume des regrets de la part de Gleichen & de la princesse;

Dans l'amertume des regrets, *&c.* Cette histoire a été puisée dans différentes sources. Arrêtons-nous d'abord à l'article de Moréri : le voici copié exactement : » Gleichen pris dans un » combat contre les Turcs, travaillant à la terre, fut abordé » & questionné, un jour, par la fille du roi son maître, tandis » qu'elle se promenoit : il lui plut, elle promit de le déli- » vrer & de le suivre, pourvu qu'il l'épousât. J'ai une femme » & des enfants, lui dit-il : Cela n'y fait rien, lui répond- » elle, la coutume de Turquie est qu'un homme ait plusieurs » femmes. Le comte acquiesce à ces raisons; il engage sa » parole; ils s'embarquent; ils arrivent à Venise : le comte » y trouve un de ses gens qui rôdoit par-tout, pour appren- » dre de ses nouvelles : il sçut de lui que sa femme & ses » enfants se portoient bien; il va trouver le pape, lui ra- » conte ingénuement ses avantures, & obtient la permission » de garder ses deux épouses; la femme du comte fit beau- » coup de caresses à la dame Turque, qui étoit la cause que » son mari étoit délivré; la Turque fut stérile, & aima les » enfants que la femme légitime faisoit à foison : on trouve » encore à Erfort un monument de cette prétendue histoire; » voici les paroles d'Houdorff : *Hujus ei monimentum Erphor-* » *diæ etiamnum extat in quô ex utrôque latere comiti uxores*

à peine osoient-ils lever les yeux l'un sur l'autre ; ils auroient voulu se fuir, & ils se cherchoient toujours.

» *adstant, regina marmoreâ coronâ ornata, comitissa sculpta est* » *nuda, & infantes ad ejus pedes reptantes* «.

Il n'est pas besoin d'observer combien le fait est mal présenté, jusqu'à quel point le style est dégoutant & maussade ! c'est ainsi qu'on fait des livres, & le public les achete, & les lit ; de pareilles compilations se trouvent dans toutes les bibliotheques. Actuellement passons à Bayle, qui s'est aussi exercé sur cette avanture, à l'article *Gleichen* : » On rapporte » d'un comte Allemand de ce nom, une aventure bien singu» liere : il fut pris dans un combat contre les Turcs, & amené » en Turquie ; il y souffrit une dure & longue captivité ; on » lui fit travailler la terre : mais voici quelle fut sa délivrance : » il fut abordé, un jour, & fort questionné par la fille du roi » son maître, pendant qu'elle prenoit le plaisir de la prome» nade ; sa bonne mine, & son adresse à travailler plurent si » fort à cette princesse, qu'elle lui promit de le délivrer & » de le suivre, pourvu qu'il l'épousât ; j'ai une femme & » des enfants, répondit-il : Cela ne fait rien, réplique-t-elle : la » coutume de Turquie est qu'un homme ait plusieurs femmes. » Le comte ne fit point l'opiniâtre : il acquiesça à ces raisons ; » il engagea sa parole : la princesse s'employa si prompte-

Lorsque le temps qui affaiblit tout, eut semblé permettre au comte de sortir de cette léthargie fu-

---

« ment, si adroitement à le tirer de captivité, qu'ils furent « bientôt en état de s'embarquer ; ils arriverent heureusement « à Venise ; le comte y trouva un de ses gens qui rôdoit par- « tout pour apprendre de ses nouvelles ; il sçut de lui que sa « femme & ses enfants se portoient bien, & tout aussi-tôt il « courut à Rome, & après avoir avoué ingénuement ce qu'il « avoit fait, il obtint du pape une permission solemnelle de « garder ses deux épouses. Si la cour de Rome se montra « commode en cette occasion, la femme du comte ne le fut « pas moins, car elle fit cent caresses à la dame Turque qui « étoit cause qu'elle retrouvoit son cher mari, & conçut pour « cette concubine une tendresse particuliere ; la princesse « Turque répondit de très-bonne grace à toutes ces honnête- « tés ; elle fut stérile, & néanmoins elle aima beaucoup les « enfants que l'autre femme faisoit à foison. On trouve à « Erford un monument de ceci. Un fort honnête homme, « qui m'indiqua cette histoire, (l'an 1697) me parut surpris « de ce que les écrivains protestants, obligés de satisfaire aux « reproches touchant ce que les réformateurs permirent à un « landgrave de Hesse, n'ont point allégué la permission qui « fut accordée par le pape au comte de Gleichen, & vou- « lut sçavoir ma pensée là-dessus ; il m'avertit que *Du-Val*

nebre, & de vivre pour sa nouvelle & unique épouse, il crut pouvoir écouter son amour, & céder aux

---

» parlé de cette aventure dans sa description de l'Allemagne : » *l'an 1227* (dit *Du-Val*) *un comte de Gleichen obtint du pape* » *la permission d'avoir deux femmes en même temps*. Si cette » histoire est véritable, nous avons-là un très-grand triomphe » de l'amour. Un abbé qui avoit commerce de lettres avec le » comte de Bussi, avoit oui dire quelque chose de cette his- » toire : mais il ignoroit le vrai état de la question. Au-reste » l'auteur des *quinze joyes du mariage*, semble supposer qu'il » arrive assez souvent qu'une femme se remarie sur la seule » supposition de la mort de son époux. *Le Noble* a fait *Zu-* » *lima*, ou l'*Amour pur* : le comte de Gleichen s'y appelle » *Ebrard*; il fut pris à la bataille de Joppé, que le sultan » Noradin gagna sur les Chrétiens. Cet *Ebrard* est inconnu » à l'histoire. Les comtes de Gleichen avoient reçu leur comté » de Charlemagne. On peut tenir pour assuré qu'il n'y a point » de monument du duc *Eberhard* de Westphalie, ni à *Er-* » *ford*, ni à *Hervode*, les comtes de Gleichen étoient voisins » d'Erford en Thuringe : ils n'avoient rien de commun avec » Hervode, en Westphalie ».

Il est inutile de faire remarquer que Bayle, un des critiques le plus inflexible à l'égard de Moréri, l'a copié ici servilement ; on voit encore qu'il cherche avec assez de mauvaise

Digitized by Google

transports d'un mari qui n'avoit cessé d'être amant : Non, lui dit Zélide, je n'entrerai point dans le

---

foi à jetter du ridicule sur les papes & la cour de Rome : il devoit être plus juste, en qualité d'écrivain philosophe, & convenir que, si l'histoire dont il est question, n'est pas controuvée, le souverain pontife auroit fait un acte d'équité, en permettant que Gleichen eût une seconde épouse : La fille du soudan avoit été trompée ; elle s'étoit livrée, en quelque sorte, à la *merci* du chevalier, sur la foi du mariage ; ce n'étoit point une concubine, puisque le pape avoit donné la sanction à cette union, & qu'à titre de chef de l'église, il préside à ses reglements, qu'il ne faut pas confondre avec le dogme. D'ailleurs Bayle, après s'être beaucoup appesanti sur cette histoire, finit par ne donner aucune solution ; que signifient là les *quinze joyes du mariage ?* qu'une femme se remarie dans la croyance que son époux n'est plus, ce n'est pas ce dont il s'agit. On pardonne à Moréri d'être un pitoyable *conteur* : mais on attend une discussion sage & éclairée de la part d'un homme du mérite de Bayle, & encore une fois, il ne fixe nullement nos idées par rapport au comte de Gleichen.

Nous ne savons trop, & voilà ce que Bayle devoit examiner, de quel œil nos dames verront le comte de Gleichen partageant sa tendresse entre deux épouses ; comment s'accommoderont-elles de ces deux femmes ? le polythéisme n'est point leur religion ; ne trouveront-elles pas la générosité d'Alix un

lit de mon amie, d'une femme que j'ai entraînée au tombeau! comte, je me fais horreur à moi-même...

---

effort contre nature, car il nous plaît de donner le nom de *nature* à ce qui n'est quelquefois que l'effet du préjugé le plus absurde, ou d'une *éducation factice*? n'interrogeons point nos Européennes : demandons aux femmes Asiatiques si elles ne supportent pas la rivalité, si elles en sont blessées, si, en un mot, on peut aimer deux objets à la fois ; c'est-là pour nous autres Français, une grande question à traiter, & nous serions charmés d'avoir donné lieu à cette discussion, une des plus intéressantes pour le *métaphysique du sentiment*. Ne sauroit-on croire au *pur amour*? à l'instant qu'on en adoptera la possibilité, on cessera de regarder comme un trait d'héroïsme *surnaturel*, le procédé sublime de l'épouse de Gleichen, & on lui accordera toute l'admiration qui effectivement lui est due.

Au moment que nous terminions cette bagatelle, nous apprenons qu'il existe encore un descendant de l'illustre maison de Gleichen : nous saisissons avec plaisir l'occasion de nous rétracter, notre dessein invariable étant d'obliger & non de nuire. A l'égard de ce *Zulima*, production de le *Noble*, nous avouons de bonne foi que nous ne l'avons jamais lu, & même nous n'avons point cherché à le lire, persuadés que la plupart des romans, & sur-tout des romans français, méritent peu, soit par l'imagination, soit par le style, qu'on emploie du temps à les parcourir, ce qui peut nous exposer, sans le

ne, vous suffit-il pas d'avoir mon cœur, d'y regner uniquement ? Pleurons ensemble votre premiere épouse : non, je n'aurai jamais ses vertus ! son souvenir me poursuit, me persécute ! je la revois toujours ! je l'entends me reprocher continuellement que j'ai apporté en ces lieux le trouble, la désunion, que je lui ai ravi le cœur de son époux ! & elle m'aimoit ! elle aimoit sa rivale ! son attachement augmente sans doute mon crime : car je suis la plus coupable des femmes : je ne sçaurois, je ne veux point me le dissimuler..... Alix !.... Alix ! que ton ombre s'appaise ! je serai digne de cette amitié dont tu m'as donné tant de témoignages... Comte, je vous le dis : mon cœur est entierement à vous ; contentez-vous de posséder, d'enflammer une ame qui n'est remplie que de vous seul ; mon amour, mon

---

sçavoir, à nous essayer sur des sujets qui ont été déja traités ; nous n'enveloppons point dans cette espece de proscription Gilblas, Clarice, Cléveland, Mariamne, & quelques autres ouvrages de ce genre : nous serions bien fâchés de les regarder comme des romans : c'est l'art de vivre, c'est *l'histoire de l'homme* mise en action, & ceux-là à notre gré valent bien nos meilleurs livres de morale & de métaphysique.

Digitized by Google

amour me ſuivra dans le tombeau : oui, Gleichen; une tendreſſe comme la mienne ne peut avoir de fin : mais reſpectons, chériſſons la mémoire d'Alix; ſacrifions-lui... des tranſports qui l'offenſeroient.

Le comte ſe jette aux pieds de la princeſſe : — J'ai cherché à m'abuſer : vous ne m'aimez point! vous ſaiſiſſez un prétexte pour colorer votre froideur! vous me parlez d'Alix! ne vous preſſoit-elle pas elle-même d'être ſenſible aux vœux d'un époux? le ciel n'a-t-il pas conſacré cette union dont vous rejettez les devoirs! eh! l'amour ſuffiroit... ce n'eſt point à votre bouche à prononcer ce mot : qu'il ne vous échappe jamais! c'eſt moi, qui ſerai votre victime! vous le voulez : vous ſerez ſatisfaite : je vais ſuivre Alix dans la tombe! c'eſt elle qui ſçavoit aimer!

Zélide eſt plongée dans les larmes. Gleichen enfin ſuccombe à ſa douleur; le danger menace ſes jours; la princeſſe allarmée, en verſant un torrent de pleurs, va tomber dans les bras du comte : — Jugez ſi je vous aime, Gleichen : je trahis les ſermens les plus ſacrés; je m'étois impoſé la loi de combattre éternellement des tranſports qui m'humilient, qui me condamnent : j'oublie une amie! je m'oublie moi-même : ſoyez donc mon maître, mon époux,

Digitized by Google

& vivez pour être aimé toujours d'une femme.... que vous rendez parjure !

La princeſſe eſt obligée de céder ; il lui eût été impoſſible de réſiſter à l'amour, à la conſtance : d'ailleurs la vie de Gleichen l'intéreſſoit bien plus que la ſienne même ; il ſe releve du tombeau ; il adore, il idolâtre, tous les jours, davantage la princeſſe. Ils furent, en un mot, les plus fortunés époux. Zélide cependant ne goûta point une des plus douces ſatisfactions du mariage : le ciel lui refuſa des enfants : il eſt vrai qu'elle chercha à ſe dédommager de cette privation ſi cruelle pour une femme ſenſible : elle eut toute la tendreſſe d'une véritable mere pour les enfants d'Alix dont elle ne ceſſoit de rappeller la mémoire : elle vécut aſſez pour les voir heureux, & elle jouit d'un autre bonheur : ſa deſtinée ne fut point ſéparée de celle de ſon mari : la mort, en quelque ſorte, les frappa des mêmes coups, & l'un & l'autre partagerent le même tombeau, où l'on avoit renfermé les cendres d'Alix : on y liſoit cette épitaphe aſſez ſinguliere :

» Cy-giſſent deux épouſes rivales qui m'ont aimé
» tendrement ; elles ſe ſont chéries comme deux
» ſœurs ; l'une quitta Mahomet pour me ſuivre ;

Digitized by Google

» l'autre embrassa la rivale qui lui ramenoit son mari :
» unis tous trois, pendant notre vie, par les nœuds
» de l'hymen & de l'amour, nous reposons tous
» les trois sous le même marbre. Passant, puisses-
» tu aimer comme nous aimions ! «



Rivaux sans jalousie.

Digitized by Google

Digitized by Google

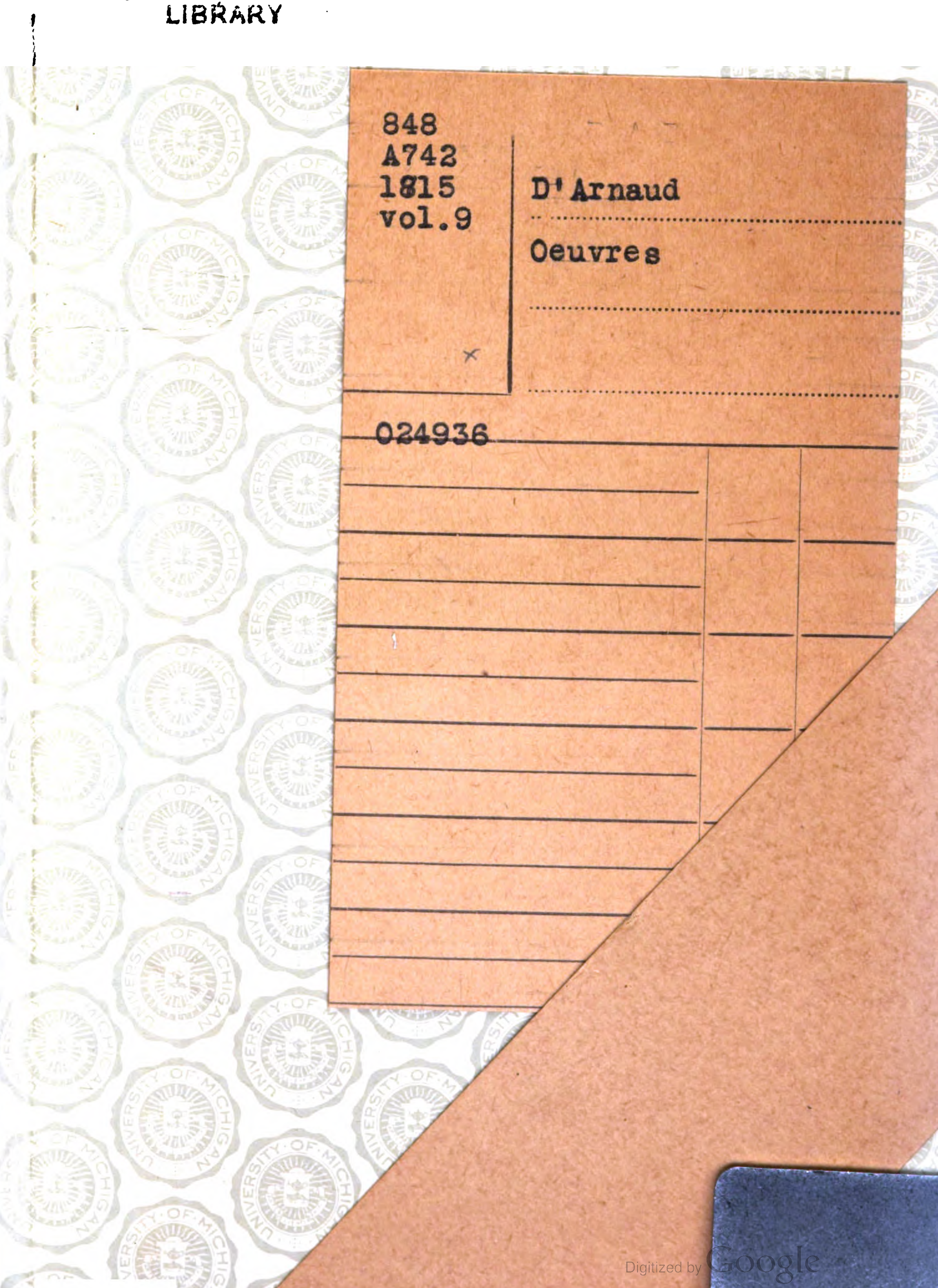
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01480 1149

BOUND
APR 7 1932
UNIV. OF MICH.
LIBRARY



Digitized by Google

BOUND
APR 7 1932
UNIV. OF MICH.
LIBRARY



Digitized by Google

Digitized by Google